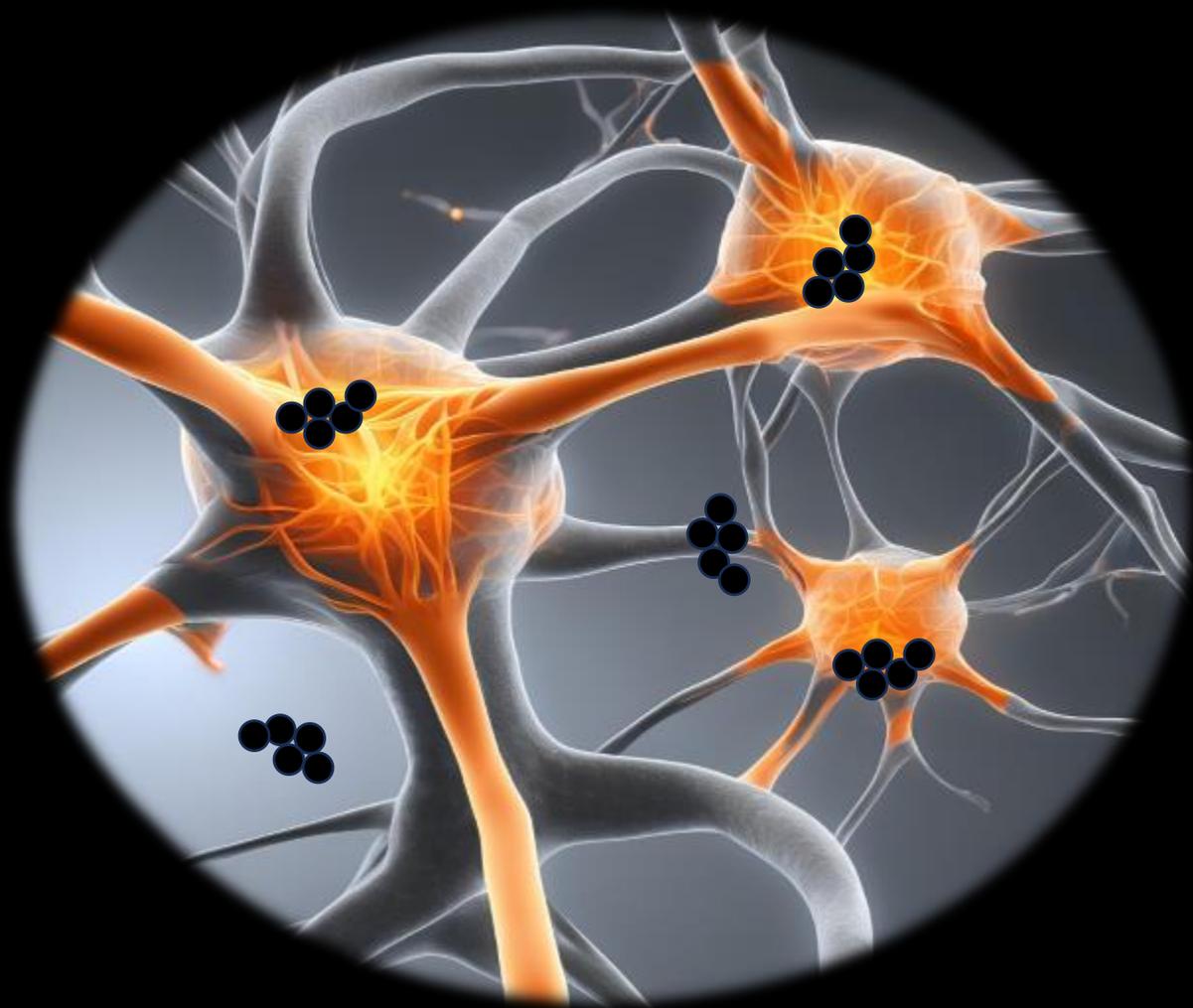


Tamy Casari

# TAU

Elle détruit votre cerveau



Une enquête de Glutamine

Tamy Casari

**TAU**

*Elle détruit votre cerveau*

**Une aventure de Glutamine**

Roman enregistré sous le numéro  
01H3H0C5ZTVHA9NH4BHVHQKYF9 à la SDGL

Version du 5 avril 2024

# Chapitre 1

Quinze minutes de retard ! Paul Arenc arpente le tarmac. Il attend le jet privé qui amène sa fille de New-York, hésitant entre l'envie de virer le pilote et l'inquiétude d'un incident, ou pire. Si c'était grave, il le saurait... Quand il tente de se raisonner, sa colère à l'encontre du pilote ressurgit.

Kala. Son étoile, son unique merveille. Il ne l'a pas vue depuis trois mois, depuis qu'elle s'est installée à Soho, avec son futur mari. Il n'a pas pris le temps de faire une pause, en totalité absorbé par le lancement d'une nouvelle tranche de son parc immobilier, les Jardins Qaliquo. Ouverture de trois établissements au Cap, à Tel-Aviv et à Oslo. Il se morigène ; il n'aurait pas dû s'absenter si longtemps. Il espère juste qu'elle va bien... Il le saura au premier coup d'œil. Le sourire, dans les yeux de Kala, a toujours été un baromètre.

Mais depuis qu'elle s'est entichée de celui qu'elle appelle son « aimé », Kala met de la distance entre elle et son père. Paul Arenc ne fait pas confiance à son futur gendre ; pas du tout confiance... Rien ne compte plus à ses yeux que le bonheur de sa fille, il a donc fini par accepter ce mariage avec Brice Orlov, obscur sous-directeur commercial de son bureau d'architecte de New-York. Pour Paul, Orlov est... médiocre. Sa personnalité, son allure, tout est fade. Paul sait bien qu'il n'est pas objectif, mais quand même ! Elle aurait pu choisir un homme plus à sa mesure. Pourtant, les deux jeunes semblent en osmose ; quand on les voit ensemble, on voit un couple très uni, malgré leur jeunesse. Mais Paul Arenc est resté sur

ses gardes quant aux intentions d'Orlov. Kala, parce qu'elle est sa fille, sera un jour très riche. Elle l'est déjà, grâce au succès de la galerie d'art qu'elle a ouverte à Manhattan. Elle le sera plus encore quand son père ne sera plus là. Elle est son unique héritière... Il a donc exigé un contrat de mariage par lequel Orlov n'a aucun droit sur les possessions de Kala. Et il a lui-même organisé la noce, à Saint Barthélémy...

Saint Barth, pour les habitués. Perle des Caraïbes. Au programme, trois jours de fête... dont il supervise les derniers préparatifs. Pour l'occasion, Paul Arenc a privatisé le Barthélémy, le top luxe de ce que l'île propose aux amateurs de paradis... fiscaux.

Enfin, le moteur du jet se fait entendre ; Paul respire à nouveau. Kala est la première à descendre de l'avion. Elle cherche son père du regard, lui fait de grands signes et s'élance vers lui :

- Tu m'as manqué...

- Toi aussi, ma déesse, tu m'as manqué. Allez viens, on a un millier de choses à faire pour que tout soit parfait demain... Pourquoi es-tu pieds-nus ?

- Oh ça ! c'est rien... répond Kala en agitant les sandales qu'elle tient à la main. Elles sont neuves et me faisaient mal aux pieds.

Un salut de la tête à son futur gendre qui s'est tenu en retrait, et Paul entraîne les jeunes gens vers la voiture, direction Gustavia, pour mettre la dernière touche à la robe de Kala.

Le lendemain, les amoureux échangent leurs vœux sur la plage, dans un décor féérique. Le blanc est à l'honneur. Au crépuscule, les myriades de bougies dispersées entre la mer et la palmeraie renforcent la magie. Kala illumine la fête par sa beauté et sa joie.

Sa fille est heureuse ! Paul est comblé.

Authentique ambiance cajun ; la musique, la cuisine... tout participe à recréer l'univers « nouvelle France » de la Louisiane qu'il affectionne tant. La noce se prolonge dans la joie jusqu'à la traditionnelle pièce montée.

Dégustation interrompue par l'irruption de quatre hommes masqués, vêtus du costume bigarré des cavaliers arabes, qui se faufilent parmi les invités. Ils s'approchent de Kala et l'entraînent de force avec eux, sous les yeux ébahis de son époux. Kala disparaît avec ses ravisseurs dans une cavalcade folle le long de la plage, accompagnée du hululement des cavaliers.

Brice Orlov sent ses jambes devenir cotonneuses ; il bredouille en s'affaissant sur une chaise. Dans sa tête, il ne reste que du vide... Autour de lui, le raclement des chaises que l'on repousse, les cris d'effroi et les questions incroyables se télescopent. L'agitation gagne les convives. Ceux qui veulent se rendre utile ne font que créer plus de confusion. Paul Arenc est sur le point de perdre le contrôle de la situation lorsque la troupe Cavalluna revient au grand galop, pour une adaptation de leur spectacle « la légende du désert » ; trois-quarts d'heure de haute voltige pour figurer les aventures d'une

princesse orientale qui sauve son peuple grâce au secret des amazones... Dont Kala est l'héroïne !

C'est le cadeau personnel de Paul à sa fille. Une aventure intense, pour une journée inoubliable... Kala est radieuse. Elle vient de vivre un rêve de petite fille. Elle a déjà oublié la frayeur fugace de l'enlèvement. Le reste n'a été que magie... Elle ressent encore le choc des sabots sur le sable vibrer dans son ventre ; la féerie colorée du spectacle ; la sensation grisante d'être le centre du monde.

La fête reprend, jusqu'au petit matin, sous la baguette électro de Skrillex, le DJ américain aux six millions de followers. Une fête comme Paul Arenc en rêvait...

Le lendemain est déjà bien avancé quand l'homme d'affaires quitte sa suite, la tête lourde. Le personnel de l'hôtel a effacé les vestiges de la nuit, et préparé les lieux pour le deuxième jour de fête. Quelques rares invités sont installés sur la plage, impatients de découvrir la suite des festivités. Un secret bien gardé...

- Bonjour à tous. Tout va bien ?

Audrey Wesley, rédactrice en chef d'un célèbre magazine people, se lève en répondant.

- Hi Paul. Yes, it's fine... Apart from this migraine which seems to be collective...

- Où sont les autres ? s'enquiert Paul.

- In their room. Je croire... Oh yes, I nearly forgot... le directeur chercher toi.

En remontant vers le bureau du directeur, Paul prend conscience du silence qui règne, alors que l'hôtel devrait retentir des rires des jeunes gens, excités par la perspective d'une deuxième journée de plaisirs partagés.

- Monsieur Bishop, que se passe-t-il avec mes invités ?

L'homme est embarrassé. Il a beau avoir l'habitude de s'occuper de clients exigeants, il sait que la situation est anormale. Et risque de se retourner contre lui.

Il a passé la nuit à rassurer des clients inquiets ou courroucés, victimes de migraines intenses. À épuiser ses réserves d'antalgiques. Il n'a pas dormi, hésitant jusqu'au matin à appeler un médecin, sans oser le faire, de peur de déplaire à l'homme d'affaires. Il a encore moins osé le réveiller ! Il s'embrouille dans ses explications... Paul Arenc finit par comprendre que la plupart des invités sont malades, cloués au lit par une migraine hors norme.

- Et ma fille ?

- Dans sa suite, monsieur.

De plus en plus inquiet, il se dirige vers la chambre de sa fille, lorsqu'un hurlement lui tombe comme une pierre dans le cœur. Il entre en trombe dans la chambre. Son gendre est figé devant le lit, dans lequel sa jeune épouse convulse, les membres tétanisés, les yeux révulsés... Paul hurle à son tour :

- Kala ! regarde-moi ! parle-moi !

Mais Kala n'entend rien, ne voit rien. Et Brice, son incapable de mari, a perdu le peu de bon sens dont il fait parfois preuve.

Faisant appel à son sang-froid de négociateur, Paul se contraint à reprendre le contrôle de lui-même. Il s'approche du lit. La jeune femme, inconsciente, semble habitée d'une force qui contracte l'ensemble de son corps. Elle transpire abondamment et respire avec difficulté. Après avoir tenté, vainement, d'être utile à Kala, il appelle le directeur et exige qu'il prévienne les secours. Vite. Il ne réussit pas à quitter sa fille des yeux. Incapable de la laisser seule, il expédie Bishop et Orlov faire le tour des chambres.

Trainant Orlov derrière lui, le directeur commence sa tournée. Dans la chambre suivante, le cousin de Kala et son petit ami sont alités ; ils se plaignent de migraine et de douleurs dans tout le corps. Parler leur est pénible... Bishop trouve une bouteille d'eau, leur donne à boire et continue sa tournée.

La troisième chambre est occupée par un couple âgé, tous deux associés de Paul Arenc pour ses affaires brésiliennes. La femme est inconsciente, et présente les mêmes symptômes que les autres malades. Une forte fièvre, des difficultés respiratoires. Le mari semble indemne, et raconte à Bishop comment l'état de sa compagne s'est brutalement dégradé au petit matin.

Bishop et Orlov réalisent que la fête est finie. La situation est catastrophique, ils doivent organiser en urgence l'évacuation des malades. Luttant contre la peur qui les gagne, ils se répartissent les tâches. Le jeune marié appelle l'hôpital de Gustavia pour donner l'alerte et repart informer Paul Arenc, tandis que le directeur toque à la porte de la quatrième chambre.

Pas de réponse. Il insiste... et finit par ouvrir avec son pass. Mais il est trop tard. La chambre n'héberge plus que deux cadavres...

Bishop se précipite aux toilettes dans un hoquet de terreur.

## Chapitre 2

Je m'éponge le front en sortant de l'ascenseur. Cette demi-heure de footing sur la plage a été difficile, mais j'en sens déjà tous les bienfaits.

- Professeur Casari, je peux vous déranger ?

La voix, un peu rauque, fait s'envoler la perspective des assouplissements qui m'attendent. Je réprime un geste d'agacement et regarde mon interlocutrice. Gênée par la lumière, la jeune femme réajuste ses lunettes de soleil. Nous sommes sur la terrasse « fitness » du Centre des Congrès de San Diego qui accueille le 25<sup>ème</sup> WCN, un congrès international de neurologie. Embarrassée par ma tenue de sport peu protocolaire, je décide d'adopter un ton conciliant...

- Pas de problème. Mademoiselle... ?

- Je suis Ghys Chartier, journaliste pour la revue Cerveau & Psycho. Vous avez fait, ce matin, une conférence très applaudie. J'aimerais en savoir plus sur vos travaux, pour les rendre accessibles au grand public. Vous voulez bien m'accorder quelques instants ?

Renonçant à mes étirements, je décide d'accéder à cette demande inopportune, mais intéressante sur le fond.

- Volontiers... Laissez-moi un petit quart d'heure, je vous rejoins au bar du roof-top.

- Merci professeur, à tout de suite.

La journaliste s'éloigne, visiblement satisfaite. Je rassemble mes affaires et regagne ma chambre pour me rafraichir. Pas le temps de me doucher ou de me changer... tant pis. J'espère que Ghys Chartier n'envisage pas de prendre des photos !

Quelques minutes plus tard, je la retrouve au bar, sur la terrasse qui domine la baie.

- Professeur, encore merci de m'accorder du temps. Je suis désolée de vous avoir interrompue. Je vous offre quelque chose à boire ?

J'accepte, et Ghys commande des jus de fruits frais. Elle reprend :

- Pourriez-vous me décrire vos travaux ?

- Comme vous le savez peut-être, je dirige avec mon collègue, le professeur Sig Wagner, un service au CHU de Tours.

- Vous êtes médecin ?

- Non, non... je suis universitaire, mais mon collègue, lui, est neurochirurgien et psychiatre. Cette codirection du service des maladies cognitives permet à mon laboratoire de recherche d'être au plus près des questions posées par certaines pathologies.

- Maladies cognitives ? Vous pouvez préciser ?

- C'est un terme qui désigne l'altération des fonctions du cerveau. Au sens large. A Tours, nous accueillons des patients dont les troubles sont avérés, mais pour lesquels le diagnostic, ou pour faire simple la cause des troubles, est difficile à poser. C'est pourquoi nous avons mis au point des tests génétiques. Les analyses sont réalisées par mon équipe de recherche de la faculté de médecine. Notre volonté est d'identifier des marqueurs génétiques,

- Des... marqueurs génétiques ?
- Ce sont des indicateurs, des étiquettes si vous préférez, dans l'ADN, de la présence potentielle d'une maladie.
- Et à quoi ça sert de les identifier ?
- À conforter le diagnostic. Avec deux objectifs : d'une part, si les patients sont mieux diagnostiqués, ils seront mieux soignés. D'autre part, nous voulons comprendre comment certaines de ces maladies s'installent pendant le développement du cerveau, chez l'embryon puis le fœtus.

Distraite par les vibrations de mon téléphone, j'écourte un peu mes explications... Ghys enchaîne :

- Vous avez annoncé, pendant la conférence, des avancées prometteuses...
- Oui. Nous nous concentrons sur des combinaisons de marqueurs génétiques. Nous ne cherchons pas un marqueur pour une pathologie, mais un ensemble de marqueurs, une combinaison, qui pourrait être une signature spécifique de chaque pathologie. Ces maladies sont très particulières, et il n'existe pas une cause unique à leur survenue, comme la mutation d'un seul gène. Les avancées que vous évoquez, c'est en fait l'élaboration d'une matrice qui constituera, quand elle sera finalisée, une aide précieuse au diagnostic.

Je ne suis pas sûre que la journaliste ait saisi mes explications. Tarabustée par l'insistance de mon téléphone, je demande quand même :

- Vous voulez plus de détails ?

- En fait, professeur, j'avoue que je suis un peu perdue... Il nous faudrait une série d'interviews, pour aller plus loin. Ma rédaction souhaite publier un article sur vos travaux... Vous seriez partante ?

- Oui, bien sûr. C'est important de pouvoir expliquer ce que nous faisons... Il est primordial que la recherche soit comprise par le grand public, auquel elle est, finalement, destinée. Je sais que notre univers est très mystérieux pour la plupart des gens.

- Génial ! Je peux commencer par quelques questions personnelles ? Nous pourrions ensuite nous revoir en France, dans vos locaux ?

Un peu prise de court, je trouve une excuse pour échapper à ses questions.

- Oh, je suis désolée, mais je suis attendue. Le plus simple est que vous appeliez mon assistante, Géraldine. Elle vous donnera mes disponibilités.

Ghys Chartier semble satisfaite d'avoir obtenu mon feu vert. Je m'efforce de conclure notre échange le plus gentiment possible, inquiète et pressée de prendre cet appel insistant !

- À très bientôt à Tours ?

- D'accord, merci professeur ! A bientôt...

La jeune femme s'éloigne enfin, et je me précipite sur mon téléphone. Deux séries d'appels. Alex Robin, entré depuis peu dans ma vie, et avec qui je viens de passer une délicieuse semaine de vacances. Et Sig Wagner, mon ami et collègue du CHU de Tours. Je décide de commencer par Alex.

- Alex, tu as essayé de me joindre ?
- Oui, Tamy, je suis désolé, notre week-end à Albi s'évanouit. Je viens d'hériter d'une affaire très étrange, il faut que je parte à Saint Barthélémy dès ce soir.

La déception me laisse sans voix.

- Tamy, je sais... Mais je te promets, nous nous rattraperons dès mon retour.

J'essaye de masquer mon dépit, m'efforçant de ne pas sentir la boule de déception qui grandit dans mon ventre.

- Je comprends... Tu me raconteras ?
- Oui, oui... je t'embrasse, il faut que je me dépêche. À bientôt ?
- À bientôt...

Je raccroche, sur le point d'oublier les appels de Sig, quand le téléphone vibre à nouveau :

- Tamy, c'est Sig. Il va falloir que tu écoutes ton séjour américain... On vient de rentrer des cas très bizarres à l'hôpital...

## Chapitre 3

Robin a coupé la communication avec Tamy. Il regarde l'écran du smartphone. Comme s'il allait en surgir un mini-génie, consolateur. Une petite voix qui dirait « *pas grave elle t'aime quand même...* ». Et au fil des secondes qui s'écoulaient sans que rien ne se passe, l'émotion qui l'a assailli en disant « notre week-end s'évanouit » diffuse son poison jusqu'à installer une image.

Gina. Gina qui ne prend même pas la peine d'enfiler sa gabardine avant de quitter la maison, pour la dernière fois. Gina qui a entendu le verbe « s'évanouir »... combien ? Cent, deux cents fois ? Il le savait. Il l'a toujours su. Un flic qui se marie, c'est un flic dans les bureaux. Et lui, il est resté sur le terrain. Il savait qu'aucune femme n'a jamais pu être heureuse auprès d'un flic de terrain. Il a quand même fait comme si. Et elle, elle a fait comme elle a pu. Et quand elle n'a plus pu, elle a pris un sac de voyage et n'a même pas pris la peine de casser la moindre assiette. Dans sa vie de flic, il avait appris que rien n'est blanc ou noir. Les relations humaines, en particulier, sont dans toutes les nuances de gris. Mais dans son couple à lui, Alex et Gina, il ne pouvait voir le gris. Tout était de sa faute, à lui, à lui seul. Vivre avec elle, c'était déjà une tromperie. La suite, ça n'avait été qu'une glissade. Inexorable. Le deuil, il l'avait fait.

Adeline. Adeline avait été un espoir fou. De réussir là où il avait échoué avec Gina. Et puis Adeline s'était exprimée à son tour. Avec son corps qui refusait de porter l'enfant d'un invisible. Puis, avec sa

voix. De plus en plus fort. Cette fois-là, quand ce fut à Adeline de claquer la porte, il y avait eu des cris... et ça changeait quoi ?

Et maintenant Tamy, face à qui il savait qu'il devait changer. Changer quelque chose pour ne pas reproduire ce schéma tellement nul...

Et puis il y a eu cet appel de Maxime Pereira, le divisionnaire.

Feuille de route : Saint Barthélémy. Il n'a même pas hésité une nano seconde. Ce n'est que dans le silence de Tamy, au bout du fil, qu'il a compris. La nouvelle enquête, à Saint Barth, c'était un défi. Un de ces défis qui faisaient sa vie. Mais soudain, il prend conscience que Tamy, Tamy représente un autre défi. Dans les heures et les jours qu'il allait vivre, il aurait à gagner... Mais lequel de ces combats ?

## Chapitre 4

Les neuf heures de décalage horaire pèsent lourd. Il serait plus raisonnable que je rentre dormir quelques heures, mais l'inquiétude dans la voix de Sig m'a conduite directement de l'aéroport à mon bureau de la fac de médecine de Tours, sans passer par la maison.

Alors que j'avale mon énième café, Sig recommence ses explications. Professionnel et sans affect, comme il se doit, mais avec une pointe d'impatience...

- On a cinq cas. Un groupe d'amis. Trois sont en réa dans un état critique, et deux étaient morts avant d'être rapatriés. On t'a attendue pour les autopsies.
- Redis-moi... Pourquoi ils sont arrivés dans notre service ?
- Le toubib sur place a diagnostiqué un problème neurologique. Et les patients habitent Loches. Il était logique de les hospitaliser dans la région...
- Tu as vu les patients qui sont en réa ? Tu peux m'en dire un peu plus ?
- Non, nous n'avons que les transmissions des services médicaux qui les ont pris en charge, je n'ai pas pu interroger les patients. Apparemment, ils souffraient de douleurs intenses. Migraines et douleurs musculaires. À tel point qu'il a fallu les sédaté pour les soulager. Ils sont en coma artificiel.

Je me laisse aller contre le dossier de mon fauteuil et ferme les yeux un instant. Pour réfléchir... La voix de Sig me fait sursauter.

- Tamy ! Tu dors ?
- Excuse-moi Sig... Elle se voit à ce point ma fatigue ? Je tentais juste de me rappeler si nous avons déjà eu de tels cas...
- Pas à ma connaissance.
- Que disent les analyses ?
- On n'a pas trouvé de traces d'infection, tout semble normal de ce côté-là... et la numération sanguine est normale aussi. Il faut donc écarter l'hypothèse d'une méningite, même exotique. Le seul truc, c'est un taux anormalement élevé de cortisol sanguin.

Je laisse les informations cheminer dans ma tête, tout en me balançant doucement dans mon siège, une routine apaisante qui m'aide à me concentrer.

- Pourquoi tu dis une méningite, même *exotique* ?
- Les patients arrivent de Nouvelle Zélande, où ils étaient en vacances. C'est la première chose à laquelle on a pensé. Une infection... C'était cohérent avec le fait qu'ils tombent malades tous en même temps, ou presque.
- Malades depuis combien de temps ?
- Quelques heures à peine...
- Ça fait beaucoup de choses très bizarres ! Cinq cas en même temps ; un temps de déclenchement hyper court ; pas d'infection... Le cortisol élevé pourrait être cohérent avec les douleurs intenses. Mais ça ne dit pas d'où viennent ces douleurs...
- Tu te sens assez en forme pour assister aux autopsies ?

Je réfléchis, évaluant mon besoin de dormir et l'envie de suivre Sig. La caféine a lentement instillé son effet tonifiant ; le désir de

comprendre balaye mes dernières réticences et je saute sur mes pieds.

- Allons-y...

La petite pluie fine et froide qui m'a accueillie lors de mon arrivée à Tours est toujours là, et je regrette un instant d'avoir dû quitter si vite la baie ensoleillée de San Diego. La tête dans les épaules, nous traversons un campus gris, peuplé d'étudiants excités par la rentrée universitaire.

Les cadavres ont été emmenés dans le service d'anatomopathologie, en charge des autopsies quand les décès semblent avoir des causes médicales. Hélène Frument, chef du service, nous attend dans son bureau. Elle nous salue sans bouger de son siège, d'un regard qui glisse sur moi avant d'accorder son attention à Sig.

- Ils sont au scanner, annonce-t-elle. On attend les images d'un instant à l'autre.

Sig opine et je ne peux qu'acquiescer. Hélène Frument est professionnellement irréprochable. Dommage qu'on ne puisse en dire autant sur le plan relationnel. Froide et calculatrice, elle se débarrasse de ceux qu'elle estime ne pas pouvoir servir son ambition. Le prix de l'efficacité ? Peut-être, mais ce n'est pas comme ça que je conçois les relations humaines, fussent-elles professionnelles... Je vais devoir m'accommoder de cette musaraigne. Pour l'instant, nous sommes dans son fief, et nos patients ont besoin des informations qu'elle peut nous donner. Un besoin vital. Sig se montre conciliant :

- Bonjour Hélène. Pas de soucis... Une idée de l'heure à laquelle tu pourras commencer les autopsies ?
- Pas avant d'avoir vu les images. On va s'installer dans la salle de debrief, le grand écran sera plus commode pour qu'on regarde ça ensemble. Suivez-moi.

Elle se lève d'un mouvement raide, son ordinateur portable sous le bras. J'ai l'impression de suivre un petit soldat de plomb. Je m'ébroue pour empêcher la grisaille de s'immiscer en moi. Entre la fatigue, la pluie, Hélène et nos patients, je vais finir par avoir le bourdon... Surtout qu'Alex... Je ferme les yeux pour faire refluer les visions qui tentent de s'infiltrer dans ma tête. C'est pas le moment !

Hélène me lance un regard acide et Sig me pousse devant lui d'un geste amical.

- Viens, on va voir si on peut te trouver un autre café...

La salle de debrief est une pièce aveugle mais fonctionnelle. Le grand écran trône sur le mur du fond. Une table ovale et quelques chaises complètent le décor. L'éclairage a été conçu pour ne pas gêner la luminosité de l'écran tout en instaurant une ambiance de travail, plutôt que celle d'une salle de cinéma.

Hélène s'installe en disant qu'elle vient de recevoir les images, puis s'interrompt en constatant la disparition de Sig. Je devance sa question :

- Il est allé chercher des cafés... Ça ne sera pas long.
- Ok, on va l'attendre.

Elle reporte à nouveau son attention sur son ordinateur et le grand écran mural.

Le retour de Sig met un terme à l'attente silencieuse qui devenait pesante. Hélène lance la projection en disant :

- Premier cas, madame Claudie Lemoine. Soixante-douze ans. Aucun antécédant neurol...

L'apparition de l'image sur l'écran a coupé Hélène dans son élan. Dans un silence qui s'étire, nous tentons de comprendre ce que nous observons.

- Tu disais quoi, Hélène ? Demande Sig, prudemment...

- Que madame Lemoine n'avait aucun antécédant neurologique. D'après son dossier. C'était une femme en bonne santé, ancienne escrimeuse. Championne de France au fleuret en 1975, elle a failli participer aux JO de 1976. Mariée, trois enfants. Son mari est un des patients en réa.

Incrédule, Hélène fait lentement défiler les images scanographiques de Claudie Lemoine.

- Jamais vu ça... murmure-t-elle, plus pour elle-même que pour nous.

- Une hypothèse ? demande Sig.

- Aucune pour l'instant.

Après une pause perplexe, elle reprend :

- L'hippocampe est presque entièrement détruit, et le bulbe rachidien présente une très forte inflammation, qui remonte dans le pont et le mésencéphale. On distingue des amas compacts à l'intérieur. La résolution de l'image n'est pas suffisante pour en dire

plus sur leur nature. Regardez, on voit simplement des petits points noirs, en grappe, à l'intérieur du bulbe rachidien. Impossible de dire s'ils sont dans les neurones ou à l'extérieur, la structure du tissu est bien trop altérée par l'inflammation. L'autopsie nous en dira plus.

Hélène est tellement absorbée par ces premières images qu'elle en oublie notre présence et la seconde victime.

- Tu veux bien passer aux images du second corps ?

Ma demande semble sortir Hélène de sa fascination. Quelques manipulations informatiques plus tard, les images de Chris Duyndam, soixante-treize ans, apparaissent sur l'écran. Avec les mêmes lésions, à l'hippocampe et au bulbe rachidien, qu'Hélène ne commente pas.

Le grincement de la chaise de Sig nous fait sursauter toutes les deux.

- Bon, je crois qu'on a du pain sur la planche... Hélène, tu nous tiens au courant de ce que tu trouveras à l'autopsie ? Tamy, vient, il faut qu'on programme des scanners pour nos patients en réa.

Dormir...

Il faut que j'aille dormir, je ne serai bonne à rien avant d'avoir récupéré...

## Chapitre 5

Le petit bimoteur se pose à Gustavia, sans que le commissaire ne prête attention à l'atterrissage, pourtant insolite, entre piton rocheux et mer, sur l'une des pistes les plus courtes du globe... Sans nouvelles de Tamy depuis plus de vingt-quatre heures, Robin vérifie une énième fois que son téléphone est bien connecté au monde. Que faire ? Attendre ? Rappeler ? Pour dire quoi ?

Au bout de la longue allée couverte et bordée de plantes exotiques qui constitue la sortie de l'aéroport, un homme lui fait de grands signes. Romuald Alvarez a l'embonpoint vivace. Il saisit la main du commissaire avec énergie.

- Major Alvarez. Vous avez fait bon voyage ? C'est pas facile d'arriver jusqu'ici ! À chaque fois, c'est une véritable aventure... La dernière fois, j'ai cru qu'on allait finir dans la mer ! Le pilote a remis les gaz au dernier moment pour recommencer son atterrissage. Y'avait un vent !!!! Et par la mer, c'est pas mieux. Mais vous verrez, on s'y habitue. Vous avez faim ? Ou soif ? Je crois que le capitaine Maurel a préparé quelque chose pour vous. C'est le patron de la gendarmerie sur l'île. Je suis son adjoint. Je m'occupe de notre affaire. Sensible, très sensible ! Même les toubibs n'y comprennent rien. En plus, c'est des huiles, faut y aller mollo. Les victimes, je veux dire, pas les toubibs... Bon, ici, à Saint Barth, on a l'habitude des huiles. L'île en est pleine... mais quand même, c'est la première fois qu'une catastrophe comme ça arrive. Des morts, des malades... Vous verrez ça dans le dossier, on vous a tout préparé. Venez, vous êtes attendu au poste. La voiture est garée juste devant. Il fait un

peu chaud aujourd'hui, mais c'est supportable. C'est la saison des pluies, mais ça va, on n'a pas eu trop d'eau pour l'instant.

Saoulé de paroles, Robin se laisse entraîner vers la voiture. Sur le trajet, heureusement très court, le soliloque du major continue. Le commissaire, lui, parvenant enfin à ne plus penser à Tamy, prête attention au paysage. D'abord une sorte de garrigue d'arbustes et de cactus, puis, après un grand lacet, les premières maisons, pimpantes, blanches ou de couleur vive, et enfin, le port. Robin, pourtant habitué aux yachts du Vieux Port de Marseille, est surpris par le luxe de certains bateaux amarrés ici. Il comprend que Romuald Alvarez n'a pas exagéré en parlant des huiles de l'île. La voiture contourne rapidement le petit port, en passant devant une statue massive, mélange étrange d'homme, de cochon et d'ours, qui porte un appareil photo autour du cou. Allégorie ou satire du touriste qui ramène Robin à sa réalité ; il n'est pas là pour ça... Tout à ses préoccupations personnelles, il réalise qu'il n'a pas accordé un mot à son compagnon et se reconnecte au monologue qui n'a pas cessé.

- C'est pour ça que les gens ne paient pas d'impôts ici. En gros, quoi. Ça a toujours été un port franc, et ça l'est resté quand le roi de Suède a rendu Saint Barth à la France, en 1877. Si vous voulez faire du shopping, tous les magasins sont duty free. Ça explique aussi pourquoi les gens riches ont toujours été attirés par l'île. Elle est magnifique et duty free... Moi, je suis né ici, je connais l'île par cœur. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je pourrai vous aider.

Robin profite de cette remarque pour se faufiler dans la conversation.

- Merci major, ça sera essentiel pour l'enquête. A ce propos, quand est-il prévu que nous allions au Barthélémy ?
- Le capitaine a prévu un briefing dans la journée, ne vous inquiétez pas, on arrive...

Pas d'inquiétude, non, plutôt une certaine impatience de prendre connaissance des éléments du dossier, de rencontrer les membres de la brigade locale qui vont être ses collaborateurs sur place, et de faire avancer l'enquête ; « *pour pouvoir rentrer vite* » lui souffle sa petite voix... Qu'il décide de négliger. Les dés sont jetés, il est sur place, il va mener son enquête comme il sait le faire et sans se laisser distraire.

Ils quittent le port pour grimper vers Fort Oscar et rejoindre le nouveau siège de la gendarmerie, bercés par la verve inépuisable du major.

- En fait, nous sommes en train d'emménager dans l'ancienne station d'écoute de la DGSE, la Direction Générale de la Sécurité Extérieure, le contre-espionnage français, quoi... Ils y étaient installés depuis la fin des années 1970. Pendant toute cette période, il était interdit de s'approcher du fort et de ses abords. Et puis, Paris a décidé de fermer la station et tout a été démonté. Le matériel d'écoute, les grandes paraboles... tout. On est chez nous, maintenant, je veux dire, la gendarmerie... Il était temps, on manquait vraiment de place à Corossol. Vous allez voir, on a de beaux bureaux et deux cellules toutes neuves !

Les deux hommes entrent dans le bâtiment, et le major conduit Robin jusqu'au bureau du capitaine. D'un coup d'œil, le

commissaire évalue la scène : bureau ultra moderne, offrant une vue époustouflante sur la mer et le port. Pourtant, aucune sérénité n'émane du petit groupe d'hommes rassemblés autour d'un personnage en fauteuil roulant.

- Commissaire, je vous présente le capitaine Maurel.
- Bonjour commissaire. Bienvenue à Saint Barth.

Sans laisser à Robin le temps de répondre, le capitaine enchaine :

- Je vous présente Maxence Altier, chef de la police territoriale, Olivier de Saint-Véran, directeur de l'hôpital de Gustavia et Yann Bishop, directeur du Barthélémy. Messieurs, voici le commissaire Robin, de la PJ de Marseille. Commissaire, nous étions justement en train de faire le point sur le dossier.

Un directeur d'hosto, un manager hôtelier... Bien qu'il n'en montre rien, Robin tique. L'apparente implication de deux civils dans l'enquête, dont l'un, Bishop, est un témoin direct, choque sa rigueur professionnelle... Il retient ses remarques, en attendant de mieux connaître l'affaire et les éventuels méandres des usages locaux. Il salue les quatre hommes d'un geste, et Maurel enchaine à nouveau :

- Allez, venez, on vous attendait pour aller manger. J'ai réservé une table sur le port. Nous ferons le briefing à table.

Robin hésite. Il sent que le capitaine Maurel le scrute. La direction de l'enquête se joue maintenant.

- Je peux vous dire un mot ? En privé ?

Maurel acquiesce en souriant, et propose à ses compagnons d'attendre dans le jardin de la caserne. Les deux hommes restent seuls. Deux hommes habitués au commandement, qui vont devoir travailler ensemble. Deux hommes intelligents, qui installent entre eux un rapport de force. Avec lucidité. Robin se détend un peu ; il perçoit que Maurel est dans le même état d'esprit que lui et décide d'être direct.

- Capitaine, une remarque tout d'abord. Je ne vous cache pas ma surprise de voir des civils si proches de l'enquête, mais j'imagine que vous avez vos raisons.

Toujours souriant, le capitaine invite Robin à poursuivre :

- Pour le déjeuner sur le port, j'accepte bien volontiers. J'avoue être mort de faim, le petit déjeuner à Pointe à Pitre a été, disons, frugal... mais, je veux consulter le dossier avant. Rien à voir avec une quelconque méfiance à votre égard, c'est juste ma méthode de travail. Me faire une opinion personnelle. Pour ne pas être influencé par la façon dont les faits sont rapportés. Racontés, voire commentés, devrais-je dire... Je n'en ai pas pour longtemps. Une heure au plus. Je vous rejoindrai.

Le sourire de Maurel ne s'est pas tout à fait effacé, mais son regard gris est plus dense. À la fois clair et intense. Après un long moment de réflexion, il cède et se dirige en roulant vers la porte de son bureau :

- On vous attend à la Guérite. Vous descendez tout droit sur le port et on sera sur votre gauche, au bout de la rade. Dans une heure, c'est noté. Je vais demander au major de vous montrer le dossier.

Seul, Robin s'attarde sur l'espace qui l'entoure. Le bureau est vaste, sobre ; tout est dimensionné pour que Maurel puisse se mouvoir avec aisance, malgré son fauteuil roulant. Le capitaine a pour lui sa parfaite connaissance de l'île, mais il doit être limité dans ses déplacements ; un atout et un point faible.

Robin s'installe à la table de réunion, face à la mer des caraïbes. Des palmiers et du bleu à perte de vue...

Le major reparaît. Il apporte un café et un ordinateur portable, qu'il installe devant le commissaire. Avant même qu'il ne recommence à parler, Robin intervient :

- Merci major ; je peux vous demander de rester à proximité ? Pour d'éventuelles questions ?
- Pas de problème, je suis dans mon bureau... la porte en face.

Il s'éclipse. Robin sourit... bavard, mais fine-mouche, le major ! Il se plonge enfin dans le dossier qui lui a fait faire six milles kilomètres et sacrifier Tamy.

## Chapitre 6

- Allo Maxime, c'est Alex.
- Alexandre ! Tu es sur place ?
- Oui... Je t'appelle à propos du dossier. J'ai juste une question : pourquoi tu m'as demandé de faire le voyage? Pas le baratin que tu m'as servi à Marseille. La vraie raison.

Robin et Maxime Pereira, commissaire divisionnaire de la PJ de Marseille, se connaissent depuis longtemps. Ils entretiennent une relation de confiance, qui peut tourner à l'aigre dans le stress d'une enquête...

- Écoute, pour l'instant, j'ai pas tous les détails. L'ordre vient d'en haut ! Le ministre a appelé le préfet, qui m'a appelé. C'est toi qui doit être sur le terrain. La seule chose que je sais, c'est que le dossier est très sensible. Paul Arenc a le bras long... un ami du ministre.
- Tu sais qu'on a aucun élément ! Les malades ont été envoyés dans des hôpitaux près de chez eux. En gros, ils sont éparpillés partout dans le monde ! Les corps des victimes sont à la morgue de Pointe à Pitre. Paul Arenc est en train de faire évacuer tous les invités qui tiennent debout. Dans vingt-quatre heures, il ne restera plus personne à interroger !
- C'est pour ça qu'il fallait que tu fasses vite. Interroge Arenc, et la journaliste qui fait partie des invités... Audrey Wesley.
- Audrey Wesley ? Ça fait un bail qu'elle n'a pas fait un reportage ! Espérons qu'elle a toujours le sens de l'observation !

Robin réfléchit un instant. Rien ne lui plaît dans cette affaire. Il a l'impression qu'il perd son temps pour le caprice d'un homme influent.

- Max, je vérifie certains détails et je rentre. De toute façon, je serai plus efficace à partir de chez nous. A première vue, ça ressemble à un empoisonnement. Reste à savoir si c'est accidentel ou criminel. Mais je répète, on n'a aucun élément. Je passerai à Pointe à Pitre en rentrant. Je préfère voir le légiste en direct, il y a des choses qu'on écrit pas dans un rapport, et tant qu'à être à l'autre bout du monde... Bon, je te rappelle, on m'attend.

- Ciao Alexandre. Profite un peu de Saint Barth, il paraît que l'île est paradisiaque...

La remarque suscite un haussement d'épaule du commissaire. Profiter... Pour l'instant, il va profiter du repas pour faire connaissance avec ses hôtes et compléter le dossier. Hermétique au monologue qui a repris, il suit le major jusqu'au port, tout en évaluant *in petto* ce qu'il sait : une fête qui vire au cauchemar, cinq morts, une trentaine de malades, dont sept en réa. Sur une centaine d'invités... ça fait beaucoup. Migraine foudroyante. Il faut qu'il demande à Zoran, son jeune lieutenant, le scientifique du groupe, s'il existe un poison ou une drogue pouvant expliquer ça.

- ... croire que c'est ça Saint Barth, il y a aussi des gens qui vivent ici à l'année, des familles qui sont installées depuis plusieurs générations. Il existe encore un habitat traditionnel. Mais même pour les hôtels de luxe, la réglementation empêche de faire n'importe quoi ; par exemple, on n'a pas le droit de construire des bâtiments de plus de trois étages. Pas plus haut que les cocotiers !

Mais les prix sont délirants. A cause des people, stars ou milliardaires.

Le discours du major est à nouveau connecté à sa conscience sans que Robin sache pourquoi. Ils sont presque arrivés au port, et le commissaire profite de la perche tendue.

- Parlez-moi de Paul Arenc... C'est quel genre d'homme ?

- Un entrepreneur français, qui vit aux Etats-Unis et au Brésil depuis des années. Un genre de promoteur immobilier, spécialisé dans la construction d'ensembles médicaux ; des cliniques privées, des maisons de retraites, des centres de rééducation... il a des chantiers partout dans le monde.

Les deux hommes ont ralenti leur allure ; Alvarez jette un regard rapide à son compagnon, comprenant qu'il est en train de commencer son enquête.

- Il est assez sympathique au premier abord, mais a la réputation d'être féroce en affaires. Bon, c'est banal... Peut-être que sa particularité est la dévotion, on peut dire ça comme ça, la dévotion qu'il a pour sa fille unique, Kala. La fête était pour son mariage. Kala fait partie des victimes, mais son mari, non. Elle récupère. C'est étrange, certaines victimes récupèrent très vite, les autres partent en live. Toutes les victimes qui s'en sortent racontent la même chose : une souffrance inimaginable. La tête d'abord, puis tous les muscles.

- Paul Arenc est toujours sur l'île ?

- Oui, il s'est mis d'accord avec le capitaine Maurel pour vous attendre.

Ben voyons... songe Robin. Depuis quand on demande son avis à un témoin !

- Vous avez commencé l'enquête de terrain, que pensez-vous de tout ça ?

La question trouble Alvarez, au point de suspendre sa verve.

- On n'a pas vraiment d'éléments pour comprendre...

- Je sais, coupe Robin. Je ne vous demande pas les conclusions de l'enquête, juste vos *a priori*...

- Vous savez bien, dans ces fêtes, on aime l'excès. La consommation d'alcool, de drogue... Peut-être ont-ils pris une nouvelle molécule ? Ou fait des mélanges, euh... désastreux ? En apparence, c'est des gens très convenables, même si parmi eux, il y a des jet-setters connus pour leurs abus. *Car le salaire du péché, c'est la mort...*

De surprise, Robin s'arrête.

- Vous n'imaginez tout de même pas une punition divine !

- Non, bien sûr... Mais vous trouverez peut-être des habitants de l'île qui estiment que c'est un juste retour des choses... Ces gens-là nous écrasent de leur argent, et parfois, de leur mépris...

- Pourtant, l'île vit grâce à eux ?

- Mais non ! L'île vit grâce à la loi fiscale... Oubliez ça, ajoute le major un peu confus.

D'un geste, le commissaire rassure Alvarez.

- Merci d'avoir été aussi spontané, ça me permet d'avoir un panorama complet...

- Nous sommes arrivés, je vous laisse, commissaire, ils vous attendent à l'intérieur. A plus tard...

Après avoir salué le major, Robin entre dans le restaurant et rejoint les quatre hommes qui l'attendent en sirotant un apéro local, à base de rhum arrangé.

## Chapitre 7

Rentrer à la maison devient mon urgence. Je laisse Sig organiser les scanners de nos patients. Rapide passage au labo pour récupérer mes affaires. J'évacue toutes les sollicitations qui pourraient me détourner de mon objectif, mon obsession devrais-je dire...

A Géraldine, mon assistante, je bredouille un « pas le temps, désolée... » qui la laisse muette. Idem pour mes doctorants, Freddy et Léa, qui m'attendent pour le debrief hebdomadaire. Quant à Aaron, note jeune chercheur australien, il n'a même pas essayé de me parler... Demain, je verrai tout ça demain.

Un sentiment de culpabilité m'assaille. Est-ce la fatigue, ou ce sentiment qui rend mes gestes maladroits ? Je ne traite jamais les gens comme ça ! Je fais toujours en sorte d'être disponible, à leur écoute. Mais là, j'en suis incapable. Je n'ai pas l'énergie nécessaire pour mobiliser la bienveillance relationnelle à laquelle je suis pourtant tant attachée. Je n'ai pas envie de m'occuper des autres. Prise de conscience étrange, et partielle... La grisaille mentale que j'ai tenue à distance depuis des heures revient à l'assaut. Je m'y glisse avec un certain soulagement. L'optimisme est un combat, que je mène habituellement avec ardeur. Plus qu'un combat, une seconde nature. Toujours voir le verre à moitié plein est rassurant. J'y puise l'envie d'avancer et de faire avancer les autres. De m'occuper des autres. Sans attendre qu'on s'occupe de moi. Un peu

de reconnaissance de temps en temps n'est pas désagréable, mais ce n'est pas mon moteur.

Mais là, je baisse les bras... entre cette fichue fatigue qui me terrasse, la situation dramatique et incompréhensible de nos patients et l'absence d'Alex... J'ai l'impression de m'affaïsser. Je me sens glisser dans une conscience sans raison, dominée par les émotions. Qui me mettent une boule dans la gorge. Je crois que ce dont j'ai vraiment envie, c'est d'être seule, pour me laisser emporter par ces émotions. Aller au bout et en revenir, l'esprit clair.

J'ai fait la route sans m'en rendre compte, absorbée par mes états d'âme. Enfin, la maison, mon refuge, est en vue. La valise pèse une tonne, dernier effort avant le repos auquel j'aspire...

- Mouuuuuune ! Devine qui est là !

En une fraction de seconde, j'abdique tous mes projets d'immersion dans le spleen. Les jumeaux, mes deux loulous adorés, sont à la maison. Je calcule rapidement... On est jeudi, il est seize heures, ils devraient être au lycée. Sauf si un prof est absent. Bon... l'année commence bien ! Va pas falloir que ça se reproduise trop souvent, ils ont le bac en ligne de mire.

La remarque de Marco s'incrute dans mon esprit... Qui est là ?

- Hello sister... Désolé de débarquer à l'improviste. Je passais dans le coin, et j'avais envie d'embrasser ma soeurette et mes neveux...

Sacha !

Demi-frère tombé du ciel en mai dernier. Il est planté debout, immense et magnifique, au milieu du salon, un thé à la main. Le sourire, qui embrase tout son visage, s'efface peu à peu. Il m'examine...

- Oh oh... je crois que je tombe mal...

- Non, Sacha, je suis ravie de te voir. Mais, je... enfin, tu vois... tu... tu...

Je secoue la tête, incapable d'en dire plus. Toujours cette boule dans ma gorge. Il s'approche de moi et m'enveloppe de ce don qu'il a d'être en pleine empathie, à l'écoute.

- Je ne veux pas m'imposer. Dis-moi, si je suis importun...

- Tu as combien de temps ?

- Aucune idée. Ca dépend de toi, de vous. De vos dispo. Je pensais repartir demain ou après-demain.

Il a pris son air de Chapeauté, le compagnon de Shrek, les yeux rieurs et la mine faussement contrite, dansant d'un pied sur l'autre. Facétieux. Je pousse un soupir de soulagement.

- Écoute, là, j'ai juste besoin de dormir. Accorde moi deux heures. Après, on fêtera ton passage en Touraine. Et on organisera ton séjour ici. Deux, trois jours, plus si tu veux, tu ne me déranges pas, au contraire, ça me fait plaisir que tu sois là. Je te laisse en compagnie des garçons...

- Tope là, sister. Va dormir, nous, on va faire des trucs de mecs !

Le sourire est de retour dans ses yeux... Je m'éclipse, après avoir serré mes loulous dans mes bras, sans un mot. Je me hisse jusqu'à

ma chambre, et m'allonge avec délectation, sans même ôter mes chaussures. Je laisse enfin affluer le spleen que je garde sous contrôle depuis des heures.

Le kaléidoscope des dernières heures déboule dans ma tête. Des images et des sons en vrac, sans logique. Je me laisse porter, je sais que, pour l'instant, il ne sert à rien de vouloir ordonner tout ça. Fatiguée, je me vois dans le coin du ring, spectatrice des derniers événements. San Diego, les images scanographiques, la journaliste, les patients en réa, ma désertion du labo, le prof absent, la thèse de Freddy, Hélène et son dogmatisme, la conférence, les autopsies ; les images se succèdent, comme une suite infinie de problèmes... Jusqu'à ce que ce qui m'est le plus douloureux prenne enfin toute la place.

Alex... Monsieur le commissaire Alexandre Robin. Nous devons nous retrouver à Albi, terre de mes racines paternelles ; je me faisais une joie de lui faire découvrir cette région, historiquement rebelle. Sa nouvelle enquête a tout balayé. Sa défection m'a anéantie. Je tente de me raisonner ; c'est pour le boulot, il ne peut pas faire autrement... il n'a pas le choix.

Et si... et si je me trompais sur ses sentiments, sur ses intentions ? J'essaie de faire le point sur mes propres sentiments, sur ce que j'éprouve pour lui. Je n'ai jamais ressenti ça. Je déambule en plein cliché hollywoodien ! Une passion, une attraction monolithique. Émotionnelle, charnelle, spirituelle. Son absence me fait mal, physiquement. Ce que je vis avec lui est à la fois instinctif, presque

animal, et très intellectuel. Une forme de complétude. Et je crois, sans en être certaine, qu'il ressent la même chose.

Quatre mois, nous nous connaissons depuis quatre mois. C'est peu ! Je n'ai pas osé prononcer certains mots. Avouer que j'étais en train de tomber amoureuse. J'ai eu peur qu'il se moque, qu'il s'enfuit... Je ne suis sûre de rien, et c'est ça qui me déboussole. Au fond, j'ai besoin d'être rassurée...

Le sommeil m'attrape alors que je me promets de lui envoyer un texto.

## Chapitre 8

- Commissaire ! Nous vous attendions, venez vous asseoir...  
Vous buvez quelque chose ?

L'accueil de Maurel est en apparence cordial, mais les quatre hommes se sont tus dès que Robin s'est approché.

- Un grand Perrier, merci.

Le commissaire s'installe, tout en réfléchissant à la façon dont il va tirer parti du petit groupe. Ces quatre-là se connaissent bien, mais il ne parvient pas à cerner leurs rapports.

La présence du chef Altier est logique. Il est, pour la police territoriale, l'alter ego de Maurel pour la gendarmerie ; ils se doivent de travailler ensemble pour l'enquête. Robin décide de le négliger pour l'instant, présentant qu'Altier est dans l'ombre de Maurel.

Il est compréhensible qu'Olivier de Saint-Véran soit présent, si Maurel a eu besoin de faire un point sur la situation des victimes. Saint-Véran est sans doute l'homme qui a coordonné l'évacuation sanitaire des malades et le transport des corps à la morgue de Pointe à Pitre. Il faudra s'en assurer, mais Robin décide de laisser aussi cette question de côté ; il y reviendra plus tard.

Si Maurel a décidé de faire le bilan de l'enquête avant l'arrivée d'un représentant de la PJ de la métropole, pourquoi convier Bishop ? Qu'est-ce qui lie ces quatre hommes ?

Il choisit de commencer par le directeur d'hôtel. Prenant soin de ne pas ménager ses interlocuteurs, Robin demande :

- Monsieur Bishop, vous étiez aux premières loges cette nuit-là, pouvez-vous me raconter votre version des événements ?
- Commissaire, prenons donc le temps de passer commande !

Robin regarde Maurel sans ciller, à peine surpris par sa tentative de contrôler la situation.

- Capitaine, j'imagine que vous connaissez bien la carte... je prendrai un poisson grillé avec une salade, sans vin ; je vous laisse faire pour les détails. Je vous écoute, monsieur Bishop.

Un coup d'œil à Maurel, qui acquiesce discrètement, et Bishop se cale dans sa chaise :

- Paul Arenc a privatisé l'hôtel pour cinq jours, de jeudi à lundi, pour le mariage de sa fille, qui a eu lieu samedi. Il y avait une centaine d'invités, pour la plupart des gens riches, influents, venus du monde entier. Les premiers invités sont arrivés jeudi, mais le gros est arrivé vendredi et aussi quelques-uns samedi matin. Paul Arenc est arrivé avant, le lundi, je crois. Il devait organiser les derniers détails de la fête.
- Qui était chargé de la nourriture et des boissons ?
- Nous. J'ai un chef français bien sûr, à l'hôtel, et nous avons tout pris en charge. Arenc a composé le menu avec notre chef. Il a donné des indications précises sur l'origine des produits et des vins.

Il est très exigeant ! Il voulait surprendre ses invités avec de la cuisine cajun. Un clin d'œil à sa propre histoire de français immigré en Amérique...

- Un incident quant à la livraison de certains produits ?
- Non, en tout cas, pas plus que d'habitude. Il peut y avoir des retards, ou des produits qui sont finalement pas satisfaisants... mais rien d'exceptionnel...
- Je vois. Parlez-moi de la fête en elle-même. Comment s'est passée cette journée ?

L'arrivée des plats suspend pour un temps le récit de Bishop. Un service généreux et coloré, qui rappelle à Robin que la faim lui ronge l'estomac... Le serveur sert sans déranger. Sobre et irréprochable.

Malice ou sens de l'observation, Robin note que les hommes l'ont suivi dans sa frugalité ; qu'auraient-ils mangé s'il n'avait pas été présent ? Le rhum arrangé de l'apéro augurait-il un repas plantureux ?

Les convives dégustent les premières bouchées dans un silence apaisé. Le hochement de tête satisfait de Maurel relance les questions du commissaire.

- Alors, cette journée de mariage ?

Avec un regard désolé pour son assiette, Bishop répond néanmoins.

- Arenc avait fait appel à un décorateur ; là aussi le mot d'ordre était la tradition cajun. Tables rondes tendues de blanc et d'or, fleurs blanches, des milliers de bougies. L'autel avait été dressé sur la plage. La cérémonie a eu lieu vers dix-sept heures.

Tout avait été organisé pour que les jeunes mariés se disent oui au coucher du soleil.

- Le repas était servi à table, ou sous forme de buffet ?

- Les deux... pour le vin d'honneur, un buffet ; et un service à table pour le repas. Ils ont fini vers minuit. Pendant le repas, musique cajun, bien sûr... et ensuite, c'est le DJ Skrillex qui a animé la soirée. Les abords de la piscine et une partie de la plage avaient été transformés en nighth-club. Le bar a fonctionné toute la nuit. Les derniers fêtards sont allés se coucher vers cinq heures.

- A quel moment avez-vous été averti qu'il y avait des gens qui ne se sentaient pas bien ?

- Ça a commencé après minuit, je dirais vers une heure... Vous savez, c'est assez habituel, dans ce genre de fête, que des gens soient malades. Les excès... sont parfois difficiles à encaisser ! J'ai compris qu'il se passait quelque chose d'anormal vers quatre heures du matin. Certains invités souffraient de migraines vraiment atroces !

- Vous avez prévenu Arenc ?

- Non, il dormait déjà...

- Arenc n'a pas assisté à toute la fête ? Il est allé se coucher, en laissant seuls ses invités ?

- Aucune idée...

A ce moment de son récit, Bishop semble mal à l'aise. A-t-il commis une erreur ?

- Curieux, non ? Pourquoi ne pas l'avoir prévenu ?

- Je me suis dit que ça pouvait attendre qu'il se réveille... J'ai craint de l'inquiéter pour rien. Quand il s'est levé, la situation

m'avait complètement échappé... Il a tout de suite pris les choses en main.

- Quand avez-vous prévenu les secours ?
- Vers treize heures, quand Paul Arenc me l'a demandé...

Robin réfléchit à toute vitesse, comme toujours.

Bishop paraît sincère... Dépassé par les événements. Par sa faute, une dizaine d'heures de perdues, entre le moment où il comprend que la situation est anormale et l'appel des secours. Dix heures qui ont coûté la vie à cinq personnes ? Pas sûr ; rien ne dit que les secours aient pu faire quelque chose... mais encore aurait-il fallu essayer ! Il grignote son plat, sans plaisir.

- Monsieur Bishop, vos employés ont-ils été malades ?
- Quatre ou cinq ont eu cette grosse migraine, mais sont remis. Les autres, rien.
- Vous avez fourni la liste du personnel de la soirée, j'imagine ?
- C'est en cours, répond Maurel.

Il a repoussé son assiette vide et ses doigts tressautent sur la table depuis deux bonnes minutes. Les deux hommes s'évaluent du regard, tandis que Robin commence à manger. Son poisson est froid, mais reste délicieux. Maurel sait qu'il ne peut rien dire ; il subit une circonstance qu'il a lui-même créée. Il n'imaginait sans doute pas que le commissaire commencerait son enquête au sein de leur petit groupe. Dans ce contexte particulier, Robin observe une attitude professionnelle... Rien à reprocher. Saint-Véran est

plongé dans l'examen de son poulet grillé. Il sent que ça va être son tour...

- Une dernière chose, monsieur Bishop, reprend Robin. Où est Paul Arenc actuellement ?

- Il a loué une villa, dans l'anse du Colombier, à l'autre bout de l'île ; pour tous les invités qui ne sont pas encore repartis.

- Combien ?

- Une quinzaine de personnes...

- Merci monsieur Bishop, je n'ai plus de question pour l'instant... Vous restez bien entendu à notre disposition. Capitaine, ce poisson est parfait !

Autour de la table, l'incongruité de la situation n'échappe à personne.

## Chapitre 9

Les deux heures de repos ont été bienfaitantes. Des traces de blues traînent encore au fond de ma tête, mais je me sens requinquée. J'ai fini par envoyer un court texto à Alex « *j'espère que tu vas bien. Tu me manques...* ». Avec le décalage horaire, je ne sais pas trop quand il le lira, mais peu importe. Je vais consacrer cette soirée à Sacha et aux garçons, convaincue que nous allons passer un bon moment. Une douche, et hop ! me voilà d'attaque...

Les gars reviennent alors que j'entre dans la cuisine. Leur joyeux trio met de la bonne humeur dans la maison. Les jumeaux se sont très vite et sincèrement attachés à cet oncle qui a débarqué dans leur vie, et qu'ils considèrent comme un grand frère. Ils ont grandi sans connaître les joies et les péripéties d'une grande famille. Je n'ai aucun contact avec celle de leur père, décédé quand ils étaient petits. Une famille rigoriste de l'Est de la France, avec laquelle Nathaniel avait déjà coupé les ponts quand nous nous sommes rencontrés. De mon côté, j'avais rompu avec ma mère depuis longtemps ; à tel point que j'ignorais l'existence de mon frère adoptif... Ma mère avait elle-même pris soin de bannir de nos vies la famille de mon père, lorsqu'il a disparu. J'avais neuf ans. Je secoue la tête, pour chasser ces pensées négatives. Je me suis construite sans famille, repliée sur la cellule que j'ai organisée autour de mes fils. Je croyais m'en être accommodée. Je réalise que Sacha, par sa présence, révèle un manque. Il me semble que j'aurais adoré les grandes réunions, avec plein d'oncles et tantes, une ribambelle de cousins et des anciens qui veillent avec tendresse ou

rugosité sur la tribu. Une tribu, oui, c'est ça. Appartenir à une tribu me manque... Comment peut-on éprouver le manque d'une chose qu'on ne connaît pas ? Je remets à plus tard l'envie de creuser cette question.

- Vous étiez sortis ? Je n'ai rien entendu...

- C'est Sacha, il veut faire des méga burgers et des frites maison. On a été faire des courses.

Un peu inquiète, je demande :

- Et tu penses qu'on va manger à quelle heure ?

- Je sais pas... dans une heure, une heure et demie ? Le temps de tout préparer... Ça ira ? Mes neveux vont m'aider.

- Ça me va !

Je doute un peu de la réalité de l'aide que les jumeaux vont lui apporter. Mes loulous en cuisine... à part commander des pizzas et faire cuire des pâtes, je n'ai jamais vu de miracles gastronomiques. Mais Marco et Paul semblent enthousiastes.

- En attendant, je vais préparer ta chambre et l'apéro.

Une heure plus tard, nous nous retrouvons attablés devant des burgers géants -végétarien pour Sacha- et des frites croustillantes, que nous dévorons en négligeant nos couverts. Je regarde avec plaisir mes garçons mordre dans leur sandwich en me disant qu'ils abordent la vie de la même façon : avec gourmandise. Les appétits satisfaits laissent enfin la place à une conversation légère.

- Au fait, comment se fait-il que vous soyez rentrés si tôt du lycée cet après-midi ?

- C'est la prof de philo qu'était absente. À la place, on a une dissert à faire, pour dans quinze jours.
- C'est quoi le sujet ? demande Sacha.
- Pas regardé pour l'instant, on pensait voir ça ce week-end, élude Paul.

Je crois plutôt qu'il n'a pas envie de parler philo pour l'instant ! Je retiens la réponse un tantinet moralisatrice qui me vient, ne voulant pas gâter notre bonne humeur. J'oriente la discussion vers Sacha...

- Tu es sur un nouveau reportage ?
- J'hésite... Tu as lu le bouquin de Castanet, *Les fossoyeurs* ?

Je secoue la tête négativement.

- Tu devrais, c'est à la fois fascinant et révoltant. J'ai rendez-vous avec lui la semaine prochaine pour l'interviewer. Je voudrais comprendre les dessous de son enquête. J'envisage un reportage autour de ça. Comment il a enquêté, les conséquences de ses révélations... En même temps, j'ai une pote au ministère de la santé, qui m'a lâché une info qui est supposée ne pas sortir ; ils auraient des chiffres bizarres sur Alzheimer. Elle doit vérifier deux trois trucs, mais en gros, dans certains Ehpad depuis quelques mois, le nombre de décès de patients Alzheimer a augmenté. C'est pas spectaculaire, mais c'est une tendance. Après la sortie du bouquin de Castanet, ça fait désordre... Les épidémiologistes de Santé Publique France sont dessus. Tu gardes ça pour toi, hein ?

- Bien sûr...

Les jumeaux sont aller chercher des glaces pour le dessert. Un repas parfaitement équilibré !

- Et toi, c'était comment San Diego ?
- Bien, c'était bien... Ma conférence a plu et j'ai une demande d'interview d'une journaliste de Cerveau & Psycho. Ils veulent consacrer un article au labo, à nos travaux actuels.
- Waa... super nouvelle ! Tu vas faire la une ?
- Je ne sais pas pour l'instant, je te dirai... j'ai dû écourter mon séjour, on a rentré des cas vraiment bizarres au CHU. Des gens sans problèmes neurologiques, qui meurent en quelques heures de lésions graves de l'hippocampe et du bulbe rachidien. Trois sont en réa, et je ne suis pas sûre que Sig va pouvoir les sauver.

Nous sirotions nos cafés en laissant le calme s'installer dans la pièce. Nos esprits s'attardent sur les sujets évoqués, un peu trop sérieux pour une soirée de retrouvailles. Les jumeaux sont allés préparer un jeu vidéo, qu'ils veulent absolument faire découvrir à Sacha. Lui m'observe, le sourire dans les yeux... je sens qu'il se retient de me poser une question.

- Quoi ?
- Si j'osais... je te demanderais des nouvelles du beau commissaire !

Je repousse d'un haussement d'épaule les caresses du spleen que je croyais parti.

- Oh, il est à Saint Barth, pour une enquête.
- Mais... tout va bien entre vous ?

Je n'ai pas du tout envie de confier mes états d'âme à Sacha. Pas envie de remuer à nouveau le tohu-bohu de mes sentiments. Je me dérobe, en le taquinant à mon tour :

- Si nous ouvrons le chapitre des confidences, je te retourne la question : as-tu une amoureuse en ce moment ?

À son tour de hausser les épaules...

- Avec moi, tu sais, ces affaires-là sont toujours compliquées...

Ses yeux sont restés rieurs, mais je comprends qu'il n'a pas, non plus, envie d'aller sur ce terrain. En fait, je ne sais rien de la vie sentimentale de mon frère. Il ne l'évoque jamais. Le retour des garçons, très motivés par la partie qu'ils ont préparée, nous permet de glisser en douceur vers autre chose. La détente de la fin de journée, le repas pantagruélique et le surplus émotionnel viennent à bout du semblant de récupération que m'a procurée ma courte sieste. La conversation me devient cotonneuse ; mes yeux ne demandent qu'à se fermer...

La main de Sacha sur mon bras me réveille avec délicatesse.

- Vas te coucher, sister. Je vais faire une partie ou deux avec les gars.

- Humm, d'accord, mais pas trop longtemps, ils ont cours demain matin... La chambre d'ami est prête, tu n'as...

- Ok, ok, t'inquiète, je me débrouillerai. File...

Cinq nano secondes après avoir posé la tête sur l'oreiller, je dors profondément.

## Chapitre 10

Le commissaire Robin s'est résolu à laisser Saint-Véran tranquille jusqu'au café. Il a laissé la discussion dériver vers des sujets plus anodins, l'occasion de mieux cerner les relations qui existent entre les quatre hommes, un peu moins sur la défensive au fur et à mesure que le repas s'avance. Il les observe en silence, laissant Maurel mener la barque. Comme il l'avait pressenti, c'est le leader du groupe. Un leadership qu'il partage, sur certains sujets, avec Saint-Véran. Bishop et Altier sont des suiveurs. Presque des exécutants...

Les quatre compères évoquent leur dernière partie de pêche. Robin comprend qu'ils utilisent le bateau de Saint-Véran. Qui doit être un sacré bateau ! Ils envisagent une prochaine sortie en mer...

La légèreté d'esprit de ces zigotos-là perturbe le commissaire, qui n'en montre rien. Après tout, les méthodes de travail peuvent varier d'une ville à l'autre, d'un commandement à l'autre. Lui a pour habitude de s'immerger dans une enquête. Il a besoin d'être sur le terrain, de rencontrer les protagonistes, de visualiser les lieux. Il réalise qu'il va devoir se passer de Maurel, de toutes façons cloué dans son fauteuil roulant, mais sans doute aussi d'Altier. Peut être Alvarez... s'il peut supporter ses bavardages ; quelques fois instructifs, il faut bien l'admettre. Maurel a l'air de bien connaître l'île et ses habitants. Il émaille son propos d'anecdotes historiques. Il s'écoute parler, ce qui agace Robin. Il pontifie et les autres acquiescent...

- Messieurs, désolé de revenir à notre affaire, mais j'aimerais savoir si vous avez eu connaissance d'autres cas sur l'île ? Monsieur Saint-Véran, en tant que directeur de l'hôpital, vous devez être au courant ?

Il fixe Saint-Véran. L'homme ne cille pas.

- Le directeur de l'hôpital devrait le savoir, non ?

- Non. Je veux dire... non, aucun autre cas n'a été signalé dans l'île. Tout est circonscrit autour des gens présents à l'hôtel samedi soir.

- Combien de victimes sont encore hospitalisées à Gustavia ?

- Vous savez, c'est un tout petit hôpital. Nous n'avons qu'une vingtaine de lits, et certains étaient déjà occupés. Et nous n'avons pas de réa. Nous avons donc dû expédier les sept cas les plus graves dans un hôpital à proximité de chez eux. Je n'ai plus les destinations en tête, mais c'est dans leur dossier.

- Et pour les autres ?

- Parmi les victimes ayant des symptômes plus légers, nous en avons accueilli douze à l'hôpital. Celles qui avaient fait des convulsions dans la nuit. Kala Arenc en a fait partie. La plupart ont vite récupéré, sauf deux, qui sont maintenant en réa. Les autres victimes, celles qui avaient très mal à la tête, mais sans avoir convulsé, ont été mises en observation à l'hôtel de notre ami Bishop, transformé en dispensaire pour trois-quatre jours. Elles se sont toutes remises.

- Donc, vous n'avez plus aucune victime à l'hôpital ?

- C'est ça... Et les morts ont été expédiés à Pointe à Pitre, à la morgue la plus proche.

- J'ai compris. Avez-vous trouvé quelque chose qui aiderait à comprendre de quoi sont morts les cinq cas les plus graves ?
- Pour l'instant, malgré nos analyses, nous n'avons rien. Les dosages sont normaux. Pour progresser, il va falloir attendre le résultat des autopsies...
- Êtes-vous en contact avec les responsables des réa qui ont accueilli vos patients ?
- Non... ça n'est pas l'usage. On transfère, on passe la main et on fait confiance aux confrères pour prendre la suite.
- Donc, vous ignorez comment vont les patients en question ?
- Oui, désolé...
- J'ai compris... Merci monsieur de Saint-Véran, je n'ai pas d'autres questions pour l'instant. Capitaine, j'aimerais me rendre au Barthélémy... Monsieur Bishop, vous pouvez m'y conduire ?

Robin se lève en terminant sa phrase, donnant le signal du départ. Il note au passage que personne ne réclame l'addition... Les quatre compères doivent avoir leurs habitudes ; l'idée que peut-être ils sont les « invités » du patron du restaurant l'effleure un instant, mais il la repousse... Il n'est pas là pour ça. Sa petite voix lui souffle qu'il ignore tout des usages locaux. Il réprime un mouvement d'humeur, Caraïbes ou pas, nous sommes en France ! Sa morale de flic est toujours égratignée quand il soupçonne ce type d'écart à la loi. Le groupe se sépare, et le commissaire suit Bishop jusqu'à sa voiture.

Le trajet se déroule en silence. Robin en profite pour envoyer un texto à Zoran, pour qu'il recherche les poisons susceptibles d'être en cause. Il sait qu'il n'a pas suffisamment d'éléments pour que le

jeune lieutenant fasse une recherche effective, mais ça le mettra dans le bain.

- On arrive, commissaire. Que souhaitez-vous faire ?
- Visiter l'hôtel, et rencontrer vos employés. Vous pouvez les réunir ? L'entretien ne durera pas longtemps...
- Pas de problème, je vais leur dire de nous rejoindre au bar de la piscine. De toutes façons, l'hôtel est fermé pour l'instant, nous n'avons pas de clients. D'ailleurs, j'aimerais pouvoir reprendre mes activités le plus vite possible, vous comprenez, le manque à gagner commence à se faire sentir...

Robin hoche la tête. Il n'est sans doute pas utile de prolonger la fermeture de l'hôtel... Il avisera après sa visite. Il sort de la voiture et suit Bishop à l'intérieur de l'établissement, jusqu'à la piscine. La vue est... sidérante. Le bassin, un rectangle long, semble se terminer dans la mer. Il est bordé de palmiers qui abritent de larges parasols et des transats. Tout est turquoise et blanc. L'absence de clients, l'alignement impeccable des transats, la chaleur vibrante de fin de journée rendent l'image presque irréelle. A l'horizon, une petite île semble posée comme un élément de décor. La beauté du site est telle qu'il en reste stupéfait, frappé par le contraste entre l'image paradisiaque qu'il contemple et l'absurdité morbide de ce pourquoi il est là.

Bishop lui propose de l'attendre près du bar qui fait la transition entre la piscine et la salle de restaurant.

- Je vais prévenir mes employés et je reviens ; le barman est à votre disposition...

Pour la première fois depuis son arrivée sur l'île, Robin comprend. Il comprend que ce luxe absolu est devenu, pour des gens comme Bishop et Saint-Véran, une normalité, un quotidien ; une sorte de curseur fou qui altère leur sens des valeurs. Sans doute renforcé par le côtoiement de gens célèbres, que toute la planète connaît par les média, et qu'eux pensent connaître personnellement. Il dégaine son téléphone et appelle Maurel.

- Capitaine, vous pouvez me donner les coordonnées de la personne ou de la famille la plus ancienne de l'île ?

Maurel est surpris mais ne pose pas de question...

- Je vous envoie ça par texto.

- Et aussi, demander à Alvarez de venir me chercher... disons dans... une heure trente ?

- Pas de problème. Vous repassez par la brigade après votre visite de l'hôtel ?

- Oui, j'ai laissé mes affaires dans votre bureau.

- D'accord, je vous attends. À tout à l'heure, commissaire.

- À tout à l'heure...

Robin rempoche son téléphone au moment où les employés commencent à arriver.

## Chapitre 11

J'ai laissé la maison endormie, pour arriver avant huit heures au labo. J'aime ces moments de calme, de concentration efficace où je peux me plonger dans le travail sans être dérangée. Ma boîte mail est surchargée de messages, pour la plupart sans intérêt...

Je ne comprends pas cette habitude qu'ont prise les gens de mettre le monde entier en copie de leur correspondance ! Désir de montrer qu'on travaille beaucoup ? Besoin de se couvrir pour des décisions délicates ? Forme détournée de coercition ? Un peu tout à la fois, sans doute...

Dans le lot, un message retient mon attention : Sig a obtenu des créneaux au scanner pour nos patients, en fin de matinée. Pas de nouvelle des autopsies...

Je me plonge dans la lecture des comptes-rendus expérimentaux de Freddy et Léa, mes deux doctorants.

Mes collègues arrivent peu à peu, et le labo s'anime de leurs discussions, ponctuées de rires. Cette bonne ambiance est propice au travail. Même s'il faut parfois un peu recadrer les choses, je veille à laisser aux gens qui travaillent avec moi un maximum d'autonomie. Sur les horaires, sur les plans de manip... Chacun sait ce qu'il a à faire, et le meilleur moyen qu'ils le fassent bien, c'est de leur faire confiance pour *in fine*, produire des résultats, des données et des analyses qui sont les réalisations d'une équipe. Je suis

toujours surprise quand certains me demandent plus de cadre. Comme s'ils avaient besoin d'être dirigés... je veux bien admettre qu'un personnel technique n'ait pas le même recul, le même niveau conceptuel sur nos travaux qu'un chercheur. Mais je me refuse à materner qui que ce soit. J'ai toujours détesté qu'on me dise ce que je dois faire... ce n'est pas pour faire subir ce traitement aux autres !

Neuf heures trente, Géraldine déboule dans mon bureau.

- Tamy, il faut absolument qu'on fasse le point sur le planning de la semaine prochaine !

- Un souci ?

- Le planning de vos cours a été bousculé, il faut que vous notiez les changements. Et j'ai cette journaliste, qui dit vous avoir rencontré à San Diego, qui insiste pour vous voir. Il faut aussi que vous sachiez que Michèle a piqué une crise...

Michèle, technicienne expérimentée, travaille avec Aaron depuis quelques mois. Les désaccords s'accumulent et la tension monte, sans que je réussisse à calmer le jeu.

- Aaron a beau être un biologiste de génie, il est parfaitement insupportable ! Tamy, si on ne fait rien, l'équipe va finir par demander son départ. Et je sais que ce n'est pas dans vos projets...

- Exact... je vais parler à Aaron. Dites-lui que je l'attends vers seize heures.

- Ça marche... Vous voulez un café ? Je vais à la tisanerie m'en faire un...

- Je veux bien, merci Géraldine. Ah ! et dites à Freddy de passer me voir avant onze heures. Et à Michèle aussi.

Géraldine s'éclipse avec un clin d'œil. Après avoir fait le point avec Freddy sur le manuscrit qu'il est en train de rédiger en vue de sa soutenance de thèse, écouté et rassuré Michèle, je file rejoindre Sig au service de radiologie. J'ai hâte de savoir si nos patients en réa ont les mêmes lésions que celles que nous avons découvertes hier.

Phil Lemoine, soixante-quinze ans, est déjà installé dans la machine. Sig est dans la salle de contrôle et guide l'assistant pour qu'il explore en priorité les deux zones qui nous préoccupent : l'hippocampe et le bulbe rachidien.

L'hippocampe est une structure du cerveau située sous le lobe temporal médian. Ses neurones permettent la mémorisation et l'orientation dans l'espace.

Le bulbe rachidien est la partie la plus basse du cerveau, il se prolonge par la moelle épinière. Tous les nerfs qui assurent la communication entre le corps et le cerveau passent par cette zone qui régule des fonctions vitales et autonomes telles que la respiration, la digestion ou le rythme cardiaque.

Pour Sig, comme pour moi, il est évident que, chez nos étranges malades, nous allons constater des lésions du bulbe rachidien plus graves que celle de l'hippocampe. C'est la raison pour laquelle Sig commence ses explorations par là.

- Salut Tamy, on vient de commencer... Regarde, l'inflammation est beaucoup moins forte chez ce patient. J'ai l'impression qu'elle est localisée à certains endroits. Il faut que je

vérifie, mais... oui, je crois que c'est plus concentré dans les noyaux du raphé.

Sig continue en silence pendant cinq bonnes minutes, le temps de valider son diagnostic.

- Alors ?

- Difficile à dire sans une analyse plus précise des images, mais regarde, certains noyaux raphés semblent inflammatoires. Tu vois, là...

Sig me montre de petites zones un peu plus blanches, situées dans le bulbe rachidien, mais aussi dans les deux structures qui le prolongent, le pont et le mésencéphale.

- La zone la plus touchée est quand même bien celle du bulbe rachidien ?

- Oui, c'est ce que semble dire le scan. En fait, ça explique pourquoi les patients souffrent tant, les noyaux du raphé du bulbe sont l'épicentre de la douleur... Le coma artificiel était une bonne idée ; si on veut aider les patients à récupérer, il va falloir leur administrer des anti-inflammatoires... Ca nous permettrait de les sortir rapidement du coma. Si on pouvait ne pas dépasser sept-huit jours, ce serait idéal.

Je hoche la tête en signe d'accord.

- Aucune trace des amas noirs qu'on a vus chez les patients décédés ?

- Non... répond Sig. Chez nos patients, l'inflammation ne s'est pas développée, elle est restée localisée et somme toute, modérée.

Ces fameux grains noirs ont dû apparaître dans un second temps, quand l'inflammation se propage...

Il examine à nouveau la foultitude d'images qui s'alignent sur l'écran. Je sais qu'il mémorise chaque détail ; il a une banque d'images incroyable dans la tête, et n'oublie jamais rien.

- Passons à l'hippocampe...

Sur un signe de Sig, le manip radio modifie les réglages de la machine pour que nous puissions examiner la seconde zone critique.

- Vous avez le dossier du patient ? demande Sig à l'assistant. Il faut que je vérifie quelque chose...

Il feuillette les documents, les passe en revue plusieurs fois.

- Tu cherches quoi ?

- Suis pas sûr. Va falloir attendre que le patient ait été réveillé.

- Dis quand même...

- Il me semble que l'hippocampe présente les lésions d'un Alzheimer débutant... Je voulais voir si c'était mentionné dans le dossier. Je ne sais pas si les secours qui ont pris nos patients en charge quand ils sont tombés malades ont pu les interroger... Il n'y a rien dans le dossier.

Sig secoue la tête.

- Je trouve ça vraiment très bizarre... Ça n'aurait pas trop d'importance si les deux cas d'Hélène n'avaient pas l'hippocampe détruit... Mais là... sacré coïncidence ! Rémi, vous faites un

maximum de clichés, et vous me les envoyez. Voyons les deux autres patients.

Deux heures plus tard, nous avons une vision plus claire de l'état de nos patients. Tous trois présentent les mêmes lésions, à des degrés différents. L'inflammation est plus ou moins étendue et l'hippocampe de l'un d'entre eux montre clairement les lésions d'un Alzheimer déclaré ; Phil Lemoine, le premier patient examiné étant un cas intermédiaire pour la gravité des lésions.

- Bon, je pense qu'on a notre réponse, conclut Sig. Quatre sur cinq ont des atteintes de l'hippocampe, ça ne peut pas être un hasard. Mais c'est quoi ce truc ...!

- Il faut qu'on demande à Hélène de faire des dosages de la protéine TAU.

- Oui, commençons par ça. On verra bien...

Sans rien ajouter, Sig me regarde d'un air soucieux.

- Inutile de spéculer tant qu'on n'a pas plus d'éléments, Sig... Il faut que je retourne au labo. Je te laisse voir avec Hélène, tu as plus de chance que moi d'obtenir qu'elle nous écoute. Je crois qu'elle me hait !

- Mais non ! Mais vous êtes l'antithèse l'une de l'autre... Elle ne comprend pas ta façon de fonctionner, c'est tout. Ça la rend méfiante.

- Mouais... Elle est psychorigide et intolérante. Bon, je file. Tu me tiens au courant ?

Sig acquiesce et je repars la tête farcie de questions. Une chose me tracasse, mais je n'arrive pas à savoir quoi. Une chose, entendue

ces jours-ci, qui a un lien avec nos patients... Je tourne et retourne la question dans ma mémoire, je passe en revue les conférences et discussions de San Diego, mes dernières lectures... impossible de faire la connexion. Je chasse cette préoccupation pour l'instant, et je remonte au labo.

## Chapitre 12

Robin laisse s'installer les employés du Barthélémy à leur guise. Il observe leur attitude, la façon dont ils prennent place, par affinité ou seul. Ceux qui discutent entre eux, affichant une décontraction réelle ou de façade. Ceux qui semblent inquiets. Les indifférents. Ceux qui plastronnent. Il sait qu'une convocation à une audition policière est toujours source de stress ; il sait aussi que la réaction de chacun est révélatrice de phénomènes inconscients qui se jouent dans l'esprit des protagonistes. Il étudie attentivement le groupe, pour fixer les visages, les postures, les interactions... Il ne prend jamais de note, se fiant à sa mémoire, à son instinct. Ce qui lui a rarement desservi, au contraire ! Au bout de quelques minutes, il lève la main pour obtenir le silence. Il a devant lui une trentaine de personnes, hommes et femmes, la plupart assez jeunes, sauf quatre ou cinq, qu'il imagine être des responsables de service. Sans un mot, il a capté leur attention. Il déambule parmi eux.

- Mesdames et messieurs, merci d'avoir délaissé votre travail pour quelques instants, je ne vous retiendrai pas longtemps. Monsieur Bishop, puis-je vous demander de me laisser seul avec vos employés ?

Bishop, flegmatique, hausse les épaules et s'éloigne. Il commence à s'habituer à la rugosité du commissaire.

- Je me présente, je suis le commissaire Robin, de la PJ de Marseille. Je codirige l'enquête préliminaire, avec le capitaine Maurel, pour comprendre ce qui s'est passé samedi soir. Je vais

vous demander de changer de place. A droite, les gens qui étaient présents samedi, à gauche, ceux qui n'étaient pas de service.

Après quelques instants de désordre, le calme revient et chacun se rassoit. Robin ne les a pas quitté des yeux.

- Ceux qui n'étaient pas là peuvent retourner travailler. Je vous rappellerai si besoin. Merci à vous...

Restent en place une douzaine de personnes ; assez peu pour le service haut de gamme d'une centaine de convives.

- Tout le personnel de samedi soir est bien là ?

- Non, monsieur le commissaire, les extras ne sont pas là... Nous n'avons pas été prévenus de votre visite, autrement, nous aurions pu les convoquer. Sans toutefois garantir qu'ils seraient venus.

Un homme s'est levé pour parler. Petit de taille, la soixantaine sèche, le bronzage intense, le regard bleu ciel. Il porte une chemisette blanche impeccable sur un pantalon strict. Son allure évoque celle d'un capitaine de bateau, la casquette en moins. Sa prise de parole a mobilisé l'attention des autres ; un chef qui a l'habitude de se faire obéir... Il s'exprime avec soin, sur un ton un peu ampoulé, voire condescendant.

- Je me présente : Serge Cordier, maître d'hôtel. J'avais en charge la responsabilité du service samedi soir, comme il se doit.

D'un mouvement de tête, Robin montre qu'il a entendu.

- Merci monsieur Cordier, combien d'extras ?

- Nous en avons prévu dix-sept, mais il en manquait trois.

Le commissaire calcule rapidement, une trentaine de serveurs... il va falloir que Maurel prenne les dépositions de tout ce petit monde !

- Comment s'est passée la soirée ?
- Parfaitement, bien évidemment. Nous avons l'habitude. L'enlèvement de la mariée a créé une certaine confusion, mais cela n'a heureusement pas duré longtemps...

Robin tique. Un enlèvement... que Bishop n'a pas mentionné lorsqu'il a raconté la soirée. Ce n'est pourtant pas un détail !

- Un enlèvement ?
- C'était une simple mise en scène, imaginée par monsieur Arenc, pour faire une surprise à sa fille.

Serge Cordier raconte la scène qui a déboussolé pour un temps les invités et le personnel de salle, puis sa résolution dans un spectacle équestre de la troupe Cavalluna. Un moment clé de la soirée ? Pour Kala, sans doute, mais pour son affaire... cela reste à vérifier. Robin assimile l'information.

- Revenons aux extras, quel motif ont donné les trois absents ?
- Ils n'ont bien évidemment donné aucune explication... Vous savez, c'est très commun. C'est pour cette raison que nous prévoyons toujours des équipes plus nombreuses que nécessaire. En général, les gens sont sérieux, mais il y a toujours des paresseux, sur qui nous ne pouvons pas compter, et qui nous laissent tomber au dernier moment.
- Ca veut dire que vous ne connaissez pas ceux que vous embauchez dans ces occasions-là ?

- Nous ne les connaissons pas tous, effectivement. Le potentiel de l'île en termes de main d'œuvre très qualifiée est assez limité. Il suffit qu'il y ait une autre soirée en même temps, et nous sommes confrontés à une forme de pénurie, dirais-je. Donc, nous faisons de notre mieux. En faisant appel à des connaissances de connaissances. Ce sont souvent des gens du cru ; ces gens-là ont besoin de travailler. Nous sommes alors dans l'impossibilité de vérifier les états de service, nous parons au plus pressé, pour que le service puisse se dérouler dans l'excellence que nous devons à nos clients. Nous donnons aux serveurs auxquels nous ne pouvons pas faire confiance les tâches les plus simples, que tout le monde est en capacité de réaliser.

- Donc, rien à signaler du côté du service ?

- Non, comme je vous l'ai dit, rien de particulier.

- Des malades parmi les extras ?

- Je suis dans l'incapacité de répondre à cette question, je n'ai pas eu de nouvelles. Comme je vous le disais, ces gens ne sont pas les nôtres.

- Merci monsieur Cordier, vous pouvez retourner à votre travail. Ne vous éloignez pas, j'aimerais que vous me fassiez visiter l'hôtel...

Le commissaire a congédié le maître d'hôtel pour que les autres puissent se sentir libres de parler. Il a perçu que la mainmise de Cordier sur son équipe est telle qu'elle risque d'enfermer les plus dociles dans leur silence.

- Quels sont ceux qui, parmi vous, ont été malades ?

Trois mains levées... trois malades. Robin décide qu'il finira l'interrogatoire avec eux. Il poursuit, à l'attention de tout le groupe :

- Que pouvez-vous me dire de la soirée de samedi ?
- Pas grand-chose de plus, commissaire, vous savez, pour nous, c'est une soirée comme une autre.

La miss qui a pris la parole est une brunette un peu ronde, qui s'empourpre en parlant. Elle siffle les « s », ce qui fait chanter son phrasé. Derrière elle se tient un personnage de grande taille, que Robin ne réussit pas à cerner. Il ne sait même pas dire si c'est une femme ou un homme. Androgyne et filiforme, il/elle garde les yeux baissés. Pas une fois le commissaire n'a croisé son regard.

- Mademoiselle... ?
- Abby Cohen. Je suis serveuse ici depuis trois saisons.

Elle s'enhardit au fur et à mesure qu'elle parle.

- Rien de spécial, donc, au cours de cette soirée ?
- Tout est spécial et démesuré dans ces soirées, celle-ci n'avait rien de différent.

Robin sent un frémissement de protestation s'infiltrer dans le groupe... Abby Cohen l'a également senti. Elle se tortille sur son tabouret, regrettant d'avoir pris la parole pour le groupe. C'est toujours comme ça, il faut toujours qu'elle fasse la maligne ! Le commissaire semble gentil. Il l'encourage du regard, sans un mot.

- Euh... Monsieur Bishop a été odieux toute la semaine avant. Sur notre dos, avec des reproches injustifiés. Steven l'a même entendu se disputer au téléphone. Il hurlait...

- Steven ?

Le commissaire cherche du regard la personne désignée par Abby. Le barman, un garçon noir à l'accent américain lève la main.

- C'est moi, monsieur le commissaire. Steven Moore.

- Je vous écoute...

- Monsieur Bishop était près de la piscine. J'étais derrière le bar, en train de chercher des trucs dans le frigo. J'étais baissé, il m'a pas vu, au début. Il se disputait à cause que l'hôtel était privatisé de jeudi à dimanche. C'est pas possible de faire venir du monde le jeudi soir, il a crié ça, plusieurs fois. Quand il a vu que j'étais au bar, il m'a regardé salement. Méchamment, je veux dire.

- Savez-vous avec qui il se disputait ?

- Non, il a pas dit son nom.

- Ça arrive souvent que le directeur soit comme ça ? De mauvaise humeur ?

- C'est rare, monsieur le commissaire, répond Abby.

- Quelqu'un sait ce que Bishop avait prévu de faire jeudi soir ? Que la privatisation de l'hôtel aurait empêché ?

Dénégation générale... Robin réfléchit un instant. Le groupe semble assez sincère.

- Merci à vous tous, je vous laisse retourner à vos tâches respectives... vous savez où me joindre si un détail vous revient. Je demande juste aux trois qui ont été malades de rester encore un peu, j'aimerais vous poser d'autres questions.

Alors que le groupe se disperse, Robin retient le serveur androgyne qui l'intrigue.

- Vous voulez bien m'attendre un instant au bord de la piscine ? J'ai aussi des questions pour vous...
- Bien, monsieur le commissaire...

La voix ne donne aucune indication au commissaire quant au genre de l'individu. Il le/la laisse s'éloigner, de plus en plus perplexe. C'est la première fois qu'il est confronté à une telle situation.

Il se retourne vers le trio des ex-malades. Deux femmes et un homme, tous très jeunes.

- Êtes-vous complètement remis ?
- Oui... réponse à l'unisson.
- A quel moment avez-vous ressenti les premiers symptômes ?
- Vers trois-quatre heures du matin, explique le jeune homme. On était en plein rangement, ça nous a couchés. Laminés. Impossible de finir le travail. On s'est isolé jusqu'à la fin du service, puis un collègue nous a ramenés.
- Vous avez été malades combien de temps ?
- Deux jours de migraine atroce, mardi ça allait déjà mieux. On a repris le service mercredi.

Les deux jeunes filles valident les dires de leur camarade de la tête, au fur et à mesure qu'il déroule ses explications... Robin arrive au moment délicat de son interrogatoire. Il hésite entre susciter des confidences ou être plus directif. Il évalue les trois jeunes gens du regard ; difficile de savoir si les bousculer sera plus utile que les dorloter. Il laisse le silence s'installer tout en déambulant devant

eux. Jusqu'à ce qu'il sente un malaise s'infiltrer dans l'esprit des jeunes gens.

- Jeunes gens, je vais être très direct avec vous. Dans l'état actuel de l'enquête, nous soupçonnons un empoisonnement. Je ne vous pose donc qu'une seule question : avez-vous bu ou mangé quelque chose que vous n'auriez pas dû ? Parce que destiné aux seuls invités ?

L'une des deux jeunes filles s'effondre, en larmes, tandis que ses compagnons baissent la tête. Le jeune homme reprend la parole en regardant ses mains, qu'il triture de plus en plus.

- Si ça se sait, on est viré...

Robin, silencieux attend la suite ; il sait qu'il a fait mouche.

- C'est le gâteau... on a goûté au gâteau. Il en restait de telles quantités, c'était vraiment dur de mettre tout ça à la poubelle !

- Vous travaillez depuis combien de temps ?

- C'est notre première saison, on a commencé en juin. Monsieur le commissaire, vous n'imaginez pas le gaspillage qu'il y a dans ces soirées. C'est honteux ! Ca nous révolte... On voulait mettre en place un système de redistribution des denrées plutôt que de les jeter. Vous savez, il y a des gens très modestes dans l'île, on voulait partager, au moins les miettes de ces fêtes, qui manqueraient à personne... Mais le directeur a dit non. Et nous a prévenu que s'il nous voyait sortir quoi que ce soit, on serait viré ; pour vol ! C'était vendredi dernier ; alors on s'est dit qu'on allait en profiter une dernière fois... Vous trouvez pas ça dégueulasse, vous ? On voulait emporter du gâteau, on l'a juste goûté... Finalement, on

a été tellement malade qu'on a rien pris ! Charlotte n'a même pas mangé de gâteau, juste une des fleurs décoratives.

Charlotte, à travers ses larmes, confirme les propos de son collègue. Robin congédie les trois serveurs, avec quelques mots rassurants.

- Dans le cadre de l'enquête, vos déclarations sont confidentielles, votre directeur ne saura pas qui nous a parlé. Il faudrait que vous passiez au plus tôt à la gendarmerie, pour faire une déposition. Demain, idéalement.

Les trois serveurs s'engagent à faire le nécessaire au plus vite ; Robin les regarde s'éloigner, songeur. Des fleurs décoratives empoisonnées... L'indélicatesse des jeunes gens aurait pu avoir des conséquences dramatiques, si la gourmandise ne les avaient pas fait goûter au gâteau avant de l'embarquer pour le distribuer dans l'île... Mais, elle fournit une piste sérieuse à l'enquête ! Avant de rejoindre l'étrange personnage qui l'attend toujours au bord de la piscine, il envoie un message à Maurel pour l'informer de la future visite de témoins importants. Et lui demander de rassembler des informations sur le pâtissier qui officiait samedi. Comme il rempoche son téléphone, un signal lui indique qu'il vient de recevoir un texto.

Tamy ?

## Chapitre 13

- Aaron, tu ne peux pas te comporter de cette façon avec Michèle... C'est impossible !

La discussion est mal engagée. Après avoir écouté Michèle, ce matin, il m'avait semblé que leur différend relevait plus d'une mauvaise communication, que d'un différend professionnel. Le jeune chercheur des antipodes a fait de gros progrès en français, mais il a encore quelques difficultés à dire les choses avec nuance.

Je me trompais. Je découvre que ce n'est pas du tout le cas... Et que c'est insoluble !

Aaron considère que Michèle travaille mal. Qu'elle manque de rigueur. Il commence à douter des résultats qu'elle obtient. Et sans confiance, impossible de travailler à deux.

Michèle, en tant que technicienne, doit permettre à Aaron de faire avancer plus vite ses travaux de recherche. Il affirme que c'est tout le contraire. Et il commence à le clamer haut et fort dans le labo !

Ces récriminations me laissent sans voix. Je connais bien Michèle, elle travaille avec moi depuis au moins dix ans. Son travail est toujours impeccable. Et si elle commet une erreur -ce qui arrive à tout le monde- elle le reconnaît, elle recommence la manip sans qu'on ait besoin de le lui demander... Il faut que je trouve une

solution qui les sorte tous deux de cette impasse. Après quelques instants de réflexion, je propose une alternative.

- Écoute Aaron, tu viens de décrocher un beau contrat de recherche ?

- Yes, un starting grant de l'European Research Council. Trois cent cinquante mille euros pour trois ans...

- C'est bien ce que j'avais compris. Un tel financement, c'est extrêmement prestigieux. L'Europe ne finance pas n'importe quel projet. C'est ton ticket d'entrée pour intégrer l'Inserm... A condition que tes travaux continuent d'être au top et que tu publies dans les meilleures revues. Pour ça, tu as besoin d'avoir autour de toi des gens sur qui tu peux t'appuyer les yeux fermés. Ce qui n'est plus le cas avec Michèle... pour une raison qui m'échappe ; je persiste à dire que c'est une excellente technicienne, mais c'est comme ça. Je te propose donc de recruter une autre personne, en CDD, grâce à ton contrat ERC. Tu pourras le ou la choisir toi-même et au niveau que tu veux, technicien ou ingénieur. À toi de voir.

Aaron accepte sans hésiter. Je comprends que c'est la solution qu'il avait déjà imaginée de son côté...

- Et Michèle ?

- Ça ne te concerne plus... A partir de la semaine prochaine, elle va travailler sur un autre projet ; je vais voir ça avec elle tout à l'heure et nous déciderons lundi avec l'équipe de la nouvelle organisation.

- Dès lundi... et pour les manips en cours ?

Il commence à m'agacer... Aaron est un neurobiologiste brillant, mais ça ne l'autorise pas à vouloir tout et son contraire.

- Tu ne peux pas me dire que tu ne lui fais plus confiance, et en même temps, qu'il faut qu'elle finisse les manips en cours ! C'est pas logique... Tu vas devoir te débrouiller seul le temps que tu recrutes quelqu'un d'autre. Tu décales la série d'expériences que tu devais lancer ce week-end, pour pouvoir, toi, finir ce que Michèle faisait.

- Ok, ok, je vais m'organiser... Tu sais, je veux pas créer de problème dans l'équipe, but...

- Je sais. Tu veux avancer. Mais pas au détriment de la bonne entente qui règne dans l'équipe. Et j'y attache une très grande importance...

Je lui laisse le temps d'assimiler ma proposition. Aussi pour me rassurer... Je ne veux pas compromettre la série de manips en cours, et s'il ne peut pas se débrouiller seul dans les prochaines semaines, il faudra que je mette un peu de souplesse dans ma décision... Il me fait un signe d'assentiment, et je peux enfin laisser filer la tension. Je viens de faire une chose que j'abhorre ; faire acte d'autorité. C'est inhérent à ma position de directrice de labo, mais c'est à chaque fois un geste qui me coûte.

- Aaron, il faut que je te parle d'autre chose, tu as encore un peu de temps ?

- Yes...

Je lui explique les cinq cas étranges qui nous préoccupent. Les deux décès et les trois patients en réa. Le résultat des scanners. La piste de la maladie d'Alzheimer.

- Va voir Hélène, et propose-lui ton aide pour les autopsies. Comme ça, tu seras sur place pour les dosages de TAU. Et s'il faut

ramener des échantillons au labo pour faire des analyses plus poussées, il n'y aura pas de délai. Préviens Sig avant...

Ses yeux brillent d'excitation... Je viens d'activer le processus qui pilote tout chercheur passionné : l'envie de résoudre une énigme scientifique. Le chamboulement de ses expériences n'est plus un problème !

## Chapitre 14

Robin s'installe à côté de son dernier témoin. Assis sur le muret qui sépare la piscine de la plage, il/elle balance ses immenses jambes, perdu/e dans ses rêves. Contrairement à toutes les personnes rencontrées jusqu'ici, son témoin a la peau très blanche, comme s'il ne vivait pas au soleil. Perplexe, le commissaire décide d'être direct.

- Vous êtes ?

- Émile Trimon, responsable du spa. Né Émilie... Et oui, commissaire, je suis transsexuel.

Robin comprend enfin pourquoi il n'arrivait pas à identifier le genre d'Émile. Trans... C'est curieux, habituellement, les trans affichent leur identité d'une façon plus tranchée. A moins qu'ils ne soient victimes de lieux communs, de préjugés... en fait, il n'a jamais côtoyé de transsexuels. Il ignore tout de leurs habitudes, si tant est qu'ils en aient en tant que groupe humain !

Il secoue la tête et revient à l'enquête. Émile dit qu'il est responsable du spa...

- Et vous étiez présent samedi soir ?

- Oui.

- A quel titre ?

Émile se tasse un peu plus. Son regard fait penser à celui d'un animal piégé dans la lumière des phares d'une voiture. Robin perçoit qu'il rassemble sa volonté avant de se lancer.

- Je vis à l'hôtel, commissaire, je suis toujours là. Donc, pour les soirées, je donne un coup de main au service. Encore plus samedi soir, avec les extras manquants.

Il parle lentement, comme si chaque mot était choisi, évalué, avant d'être prononcé. Robin le laisse aller à son rythme.

- Samedi soir, j'ai fait le service avec les autres, j'ai aidé au rangement, et je suis allé me coucher vers quatre heures. Je me suis levé tard... Comme eux, je n'ai rien remarqué de spécial. Je n'ai même pas remarqué que certains clients commençaient à se plaindre de migraine. Mais je n'en suis pas surpris...

- Pas surpris... que des invités aient été malades ?

- Non, de n'avoir rien vu. Je ne suis plus attentif au monde extérieur depuis longtemps. En règle générale, je ne le laisse pas m'atteindre.

La discussion prend un tour inattendu, mais Robin sent qu'il faut qu'il laisse faire. Émile parle comme s'il s'adressait à lui-même ; un monologue intime...

- Monsieur Bishop est très bon. C'est un homme gentil. Il ne faut pas lui créer des ennuis. Il n'est pour rien dans ce qui est arrivé pendant la fête...

- Comment le savez-vous ?

- Je le sais, c'est tout... C'est grâce à lui que je peux enfin vivre en paix. Il est mon protecteur. Ici, je suis bien. Je ne veux pas que ça s'arrête...

Le commissaire est perplexe. Le terme « protecteur » ne semble pas avoir la même signification dans la bouche d'Émile que dans son expérience de flic. Les prostituées ont des protecteurs...

- Que voulez-vous dire par « protecteur » ?

- J'ai un travail, un toit... Je ne vis plus à la rue. Je ne subis plus d'humiliation. Je peux même dire que j'ai des amis, parmi le personnel.

La voix lente d'Émile ne marque aucune émotion autre que la mélancolie. Puis, il se lance, en s'adressant cette fois à Robin...

- C'est inespéré pour moi, d'avoir trouvé cet endroit. D'avoir rencontré monsieur Bishop. Vous voyez, je me suis enfui de chez moi à quinze ans. Pour échapper à mon père, à sa violence grossière. Je suis convaincu d'être un garçon depuis ma naissance, mais je n'avais pas le droit d'en parler. Quand j'ai eu treize ans, il a voulu me démontrer que j'étais sexuellement une fille, en abusant de moi... Je me suis enfui, pour pouvoir me faire opérer. Mais il fallait de l'argent... Je me suis débrouillé. Deal, prostitution... vous êtes flic, vous savez. J'ai réussi à réunir l'argent nécessaire, et je me suis fait opérer au Brésil. Le véritable enfer a commencé à ce moment-là. Cinq interventions qui m'ont définitivement mutilé. Mon corps est un champ de cicatrices. Je n'ai plus d'identité, et monsieur de Saint-Véran dit que c'est irréversible.

- Comment êtes-vous arrivé à Saint Barth ?

- Un groupe de riches texans s'est lassé de son jouet. Et l'a abandonné sur l'île, sans argent et dans un état de santé pitoyable. J'ai atterri à l'hôpital. Monsieur Bishop m'a remarqué alors qu'il rendait visite à Saint-Véran... Ils sont amis. Il m'a recueilli. C'était il y a deux ans.

Robin s'enfonce dans la perplexité... Quelles peuvent bien être les rapports de Bishop et Émile ? Il y a quelque chose d'anormal, voire de malsain dans cette situation. Les confidences d'Émile l'ont éloigné de l'enquête, mais la mention de Saint-Véran l'y ramène...

- Vous dites que Bishop et Saint-Véran sont amis, quelles sont leurs relations ?

- Ils se voient souvent. Ils mangent ensemble au moins une fois par semaine, ils ont leurs parties de pêche, et des fois, le jeudi soir...

L'ombre de Bishop brise net la phrase d'Émile. Le directeur s'est approché sans bruit...

- Tout va bien, Émile ?

- Oui, monsieur... Le commissaire voulait juste comprendre pourquoi j'étais présent samedi soir.

Émile se lève et s'éloigne avec une grâce de chat écorché.

Jeudi soir... Que se passe-t-il le jeudi soir, qui n'a pu avoir lieu jeudi dernier ? Et qui a fait sortir Bishop de ses gonds ?

- Le major vous attend, commissaire...

- J'arrive !

- Vous ne vouliez pas visiter l'hôtel ?

- Si, mais je reviendrai demain. On va s'arrêter là pour ce soir...

- Comme vous voulez.

Bishop raccompagne Robin jusqu'à la voiture du major et les regarde s'éloigner, l'air préoccupé.

- Alors, commissaire, comment ça s'est passé ? Demande-t-il.
- Plutôt bien !

Pour une fois, c'est le commissaire qui accapare la parole, racontant les détails des interrogatoires et l'hypothèse des fleurs empoisonnées. Il garde pour lui le mystère du jeudi soir. Il préfère explorer cette piste tout seul.

- Vous connaissiez l'histoire d'Émile ?
- Oh oui ! Pauvre Émile... Tout le monde le connaît sur l'île. C'est le protégé de Bishop. Faut pas y toucher ! Il a ce côté mère Thérèse, Bishop ; c'est pas la première fois qu'il recueille une cause perdue. Il les remet sur pied, leur donne du boulot, et un jour, quand ils sont prêts, ils s'en vont... La différence avec Émile, c'est qu'il a pas l'air de vouloir partir... Une fois, je me souviens, il avait recueilli un militaire américain, fracassé par l'opération tempête du désert...
- Je vous coupe, major... Pensez-vous possible de me laisser la voiture demain ? J'ai plusieurs visites à faire, et je ne crois pas utile que vous passiez la journée à faire le chauffeur.

L'air contrit, le major accepte... Robin réalise qu'il se sent mis à l'écart, peut-être à cause de ses bavardages ? Il le rassure, en lui expliquant qu'il compte sur lui pour recueillir le témoignage des trois serveurs qui ont été malades.

- C'est fini pour aujourd'hui, alors ?
- Oui, je vais aller chercher la clé de ma chambre. Et tenter d'effacer les effets du décalage horaire !
- D'accord, commissaire ; on arrive à la brigade.

La nuit, qui tombe vite dans les Caraïbes, met de l'ombre et de la fraîcheur dans les rues pittoresques de Gustavia. Robin se dirige vers son hôtel avec un programme simple : répondre à Tamy, manger et dormir ! Il faut qu'il récupère... Il pensait rentrer demain en passant par Pointe à Pitre pour voir le légiste, mais il va devoir passer un peu plus de temps sur l'île.

La griserie de l'enquête n'atténue pas le poinçon qu'il a au cœur lorsqu'il pense à Tamy. Il aimerait tellement pouvoir la serrer contre lui... et prendre du temps pour débriefer de ce qu'il a fait aujourd'hui ! Ses cogitations, toujours perspicaces, lui manquent. Il s'installe dans sa soirée en laissant l'ombre de son amoureuse vagabonder autour de lui.

## Chapitre 15

L'après-midi est déjà bien entamé lorsque le picotement de mes yeux me rappelle que je manque encore de sommeil. Fichu décalage horaire, il me faut de plus en plus de temps pour m'en remettre ! La présence de Sacha est un vrai bonheur, mais ne va pas m'aider à retrouver un cycle normal...

Sacha... mais oui ! c'est ça le truc qui me turlupine depuis les scanners de ce matin. Sacha et son enquête sur le taux accru de décès chez les patients Alzheimer. Étrange coïncidence...

Qui n'est peut-être que ça, une simple coïncidence ! J'étais trop fatiguée hier soir pour être attentive à ce qu'il m'a raconté. Il a parlé d'une pote au ministère de la santé. D'un rendez-vous avec l'auteur des *fossoyeurs* ; dont j'ai oublié le nom... Il faut que je lui demande de m'en dire plus.

Alors que je pose un pied dans la maison, les jumeaux m'appellent à grands cris.

- Mouuune ! viens voir, ton flic passe à la télé !

Les garçons sont fans de basket, qu'ils pratiquent à un bon niveau ; la section sport-étude de leur lycée leur permet de mener de front leurs études et leur passion. Je comprends qu'ils avaient allumé la télé en attendant un match, et qu'ils sont tombés par hasard sur le journal du soir.

J'ai l'impression de devenir toute rouge... leur remarque me déstabilise. Je ne suis pas très à l'aise avec eux, lorsqu'il est question d'Alex. Eux me disent qu'ils sont contents pour moi, que je ne dois pas rester toute seule. Je suis profondément convaincue que les enfants doivent rester à l'écart de la vie sentimentale des parents... Mais je me suis sentie obligée de leur parler d'Alex, lorsque je suis partie en week-end avec lui pour la première fois ; et puis, il y a eu la semaine de vacances. La première fois, aussi, que je les laissais seuls à la maison pour des raisons autres que professionnelles...

J'espère que mon attitude est redevenue naturelle lors de mon entrée dans le salon.

- C'est fini... mais tu peux le voir en replay. C'était le journal de RFI.

La remarque vient de Sacha, qui ajoute :

- Donc, il est à l'autre bout du monde ?

- Oui, comme je te le disais hier soir, à Saint Barth, pour une enquête. J'en sais pas plus...

- Tu devrais regarder le reportage. Rapport à notre discussion d'hier soir. Je ne te dis rien ; regarde et on en reparle... Installe toi, nous on s'occupe du repas.

Là, Sacha a titillé ma curiosité. Je m'apprêtais à regarder ce fameux reportage pour comprendre ce à quoi notre week-end avait été sacrifié, mais mon frère évoque hier soir, comme un écho à mes propres questions. Je me cale dans le canapé, l'ordinateur sur les genoux.

Reportage de faits divers, d'une banalité qui me hérise. Tous les clichés sont là : le paradis sur terre, les stars, le luxe... et le drame. Une fête, un mariage semble-t-il, qui finit mal. Lorsque -enfin- le journaliste donne les rares informations dignes d'intérêt dont il dispose, je redeviens attentive. Il raconte les cinq morts, les patients en réa et les nombreuses victimes de migraines intenses. L'une des invités relate leur « calvaire » ; une femme d'affaire que je ne connais pas, chinoise ou coréenne, à la fois ravie d'être sous le feu des projecteurs et encore effarée de ce qu'elle a vécu. Elle explique le faste de la noce, organisée par Paul Arenc, que je ne connais pas non plus, pour sa fille Kala. Et comment les choses ont mal tourné. La panique du lendemain, quand les invités ont commencé à comprendre qu'il y avait des morts parmi eux. L'inquiétude d'être touchés à leur tour. Le départ qui s'organise dans l'urgence. Le journaliste conclut son intervention sur l'annonce de l'arrivée d'un commissaire de la PJ marseillaise, avec photo d'Alex en fond d'écran... Pincement de cœur ; il me manque tellement !

Je referme mon ordinateur et je file dans la cuisine, attirée par les éclats de rire des trois compères. Sacha fait le show, retournant des crêpes en les faisant sauter dans la poêle. Il est d'une adresse prodigieuse ! Les crêpes s'envolent et retombent exactement à la bonne place... les jumeaux ne s'en lassent pas, mais ne s'y risquent pas.

- Ah sister, tu es là... alors, ce reportage, tu en penses quoi ? Tu crois que c'est la même chose que tes patients ?
- Ça y ressemble, mais je n'ai pas assez d'éléments pour être sûre.

- C'est bizarre quand même ! Si c'est la même chose, c'est quoi d'après toi ? le début d'une nouvelle épidémie ?

- Sacha... tu as trop d'imagination. Mes patients arrivent de Nouvelle Zélande et là, on est dans les Caraïbes... C'est pas les antipodes, mais quand même ! Si c'était une nouvelle épidémie, on aurait des cas partout dans le monde.

Mais la coïncidence est troublante ; elle m'entraîne à passer en revue les éléments que Sig et moi avons rassemblés aujourd'hui. Pas grand-chose pour l'instant, il faut bien le reconnaître. Des lésions identiques, qui conduisent à la mort du patient quand elles deviennent irréversibles.

Pourquoi, d'ailleurs, dans certains cas deviennent-elles irréversibles, et d'autres fois, non ?

Est-ce que les victimes d'Alex ont les mêmes lésions ? Il n'y a aucune raison pour que ce soit le cas, ce serait fou... Il faut que je lui demande qui fera les autopsies.

La voix de Sacha me ramène dans la cuisine...

- Les jumeaux, mettez la table, on mange dans cinq minutes !

Une salade niçoise accompagne les crêpes aux champignons. Une vraie niçoise ! Sans gruyère et avec anchois... Sacha est catégorique ! Sa recette me fait saliver, et me rappelle que je n'ai rien mangé à midi.

Le repas est joyeux. Je me laisse emporter par la bonne humeur du trio qui fait des projets pour le week-end.

- Un escape game, propose Paul. Y'a un nouveau scénario à celui de Montbazou... Sur la Casa de Papel ! Genre gangsters qui braquent une banque !
- Et un bowling demain soir ? rajoute Marco. A quatre, c'est coool !
- Et le tournoi dimanche ?

La discussion s'enflamme entre les jumeaux quant à la façon de bien préparer un tournoi.

- On sera rentré avant minuit, s'agace Marco. Ça suffit largement pour être en condition... En plus, c'est à domicile. Pas de déplacement... Faut qu'on y soit à neuf heures, ça passe !
- Mmm... grommèle Paul, c'est n'importe quoi. Ok, on joue à domicile, mais vu le nombre d'équipes, ça va être gros quand même ! Au fait, tu viendras, Sacha ?
- Pourquoi pas ! Tamy, tu avais l'intention d'y aller ?

Non, je n'avais pas du tout l'intention d'y aller, puisque je devais être en week-end à Albi... Au point où j'en suis, ça me permettait de consacrer du temps à mes loulous. Je retiens un haussement d'épaules.

- Pourquoi pas... Mais pas toute la journée, les gars. Si je vous rejoins vers treize heures, ça ira ? Histoire que je finisse de récupérer de mon voyage à San Diego ?
- Oui, oui, t'inquiète ! Et toi Sacha, tu viendras le matin ?

Marco insiste, soutenu par Paul. Sacha me jette un coup d'œil interrogatif ; je lui indique d'un signe qu'il fait comme il a envie.

- Ok. Neuf heures ? c'est ça ?
- Yessss...

La réponse a fusé à l'unisson. J'ajoute, sur un ton malicieux :

- Tu peux prendre ma voiture si tu veux, ça évitera que les garçons y aillent en vélo. En compensation du coucher tardif ! Tu reviendras me chercher en début d'après-midi...
- C'est entendu ! Escape game, bowling, tournoi de basket... C'est un bon programme ! conclut Sacha, qui ajoute :
- Qui veut un thé ?

Les garçons déclinent la proposition et se lèvent pour débarrasser la table, tout en discutant des enjeux du tournoi. Je me laisse tenter par le thé... amusée par l'impression de gentils garçons que les jumeaux semblent vouloir donner à Sacha.

La soirée est déjà bien avancée lorsque je m'installe au salon avec mon frère, nos tasses à la main.

- Sacha, explique-moi ce que tu as en tête à propos des chiffres dont tu parlais hier soir. C'est quoi ton hypothèse ?
- C'est pas encore très clair... Il faut d'abord que je sois sûr qu'il y a bien une augmentation du taux de décès des patients Alzheimer. Si c'est exact, je veux savoir depuis quand ça dure, l'importance du truc, et aussi, vérifier si les chiffres nationaux cachent des disparités ; est-ce que c'est partout ? Ou dans certaines régions, dans certains établissements... Et enfin, en comprendre les

raisons... D'ailleurs, je vais avoir besoin que tu m'expliques ; un brief simple, genre « *Alzheimer pour les nuls* » !

Je souris à cette image, tout en réfléchissant à comment expliquer simplement cette maladie grave, qui touche un million de français, un énorme fléau social, avec une croissance presque incroyable, de 250 000 nouveaux cas par an.

- La première chose qu'on peut dire, c'est que c'est une maladie neurodégénérative ; ça te parle ?

- Euhh... Vaguement. Si je décompose le mot, neuro, ça parle de neurones, et dégéné... les neurones dégènèrent... Mais ça veut dire quoi ?

- Ok, j'explique. Neurodégénérative, ça veut dire que la maladie détruit les neurones, les cellules nerveuses. Mais, en fait, pas tous les neurones, au moins au début de la maladie. Le cerveau est organisé en zones spécialisées. Une zone pour le langage, une pour la vision, il y en a beaucoup. Et il y a une où sont stockés les souvenirs. C'est le siège de la mémoire. Cette zone s'appelle l'hippocampe, car elle a la forme d'un cheval de mer. Eh bien, la maladie d'Alzheimer détruit les neurones de la mémoire, dans l'hippocampe.

- C'est pour ça les pertes de mémoire ?

- Exact... Ce sont les premiers signes visibles. Ensuite, la maladie s'étend à d'autres types de neurones, ce qui provoque des troubles qui dépendent des zones touchées. On observe des difficultés à comprendre les pensées abstraites, les concepts, des troubles du raisonnement et du langage, avec un appauvrissement du vocabulaire. Les malades utilisent souvent des mots du type machin ou truc, ils sont incapables de trouver le mot juste. De façon

similaire, ils ont de plus en plus de mal à identifier les objets, les personnes, ou à faire des gestes volontaires et coordonnés. Avec l'aggravation de la maladie, les patients sont de plus en plus désorientés, déconnectés. Jusqu'à la perte totale d'autonomie. Ce qu'on observe grâce à l'imagerie médicale, c'est que la maladie, la destruction des neurones, si tu préfères, se propage de l'hippocampe vers tout le cerveau, de proche en proche.

- C'est flippant ton truc !

Sacha s'arrête net et me regarde, troublé.

- Oublie que je viens d'utiliser le mot truc... Je crois que je n'utiliserai plus jamais de mots approximatifs ! Je disais donc, c'est flippant... comme processus. Mais tu n'as pas dit d'où ça vient. C'est un virus ? Qui se propage ?

- Non, la maladie d'Alzheimer n'est pas une maladie infectieuse. Heureusement ! En fait, on ne connaît pas vraiment les facteurs qui la déclenchent.

- Alors les neurones se mettent à s'autodétruire, comme ça, tous seuls ?

- Oui... Sans crier gare, ils se mettent à fabriquer des molécules, en l'occurrence deux protéines, anormales.

- Comment ça anormales ?

- Soit en trop grande quantité, et la protéine en question devient toxique pour les neurones ; c'est la cas d'une petite protéine qui porte le nom barbare de peptide bêta-amyloïde.

- Dans ce cas, les neurones meurent empoisonnés ?

- Exact. Mais les neurones se mettent en plus à fabriquer une protéine avec une forme anormale, la protéine TAU. Sa quantité reste la même, mais son organisation, sa structure est changée, et

elle empêche les neurones de bien fonctionner, de bien communiquer entre eux, jusqu'à ce qu'ils meurent.

- Je ne suis pas sûr d'avoir compris ce qui cloche avec la protéine... comment tu dis ? TOU ?

- Non, TAU ! Imagine un puzzle, avec des pièces qui ont toutes la même forme. Chaque pièce représente une protéine TAU normale. Toutes les pièces s'emboîtent les unes dans les autres pour former le puzzle. C'est pareil dans le neurone. Imagine maintenant que de temps en temps, une pièce a une forme autre, aléatoire. C'est la protéine TAU anormale. Elle n'a plus sa place dans le puzzle. Et quand toutes les pièces sont anormales, il n'y a plus de puzzle... Dans les neurones, comme dans toutes les cellules, les protéines doivent avoir des formes très spécifiques, pour que chacune puisse être à sa place, et jouer son rôle. Si une est mal fichue, ça ne fonctionne plus.

- D'accord, je crois que j'ai compris. Mais ça ne me dit toujours pas pourquoi les neurones se mettent à faire des protéines bizarres et anormales !

- Là, tu touches le vrai problème... On n'en sait rien.

- Ah bon ? Personne ? Même vous, à Tours ?

- Même nous, oui... Il faut penser de manière multifactorielle. Dans un pour cent des cas, la maladie d'Alzheimer s'explique par la génétique. C'est une forme familiale, héréditaire, de la maladie. Mais dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas, la génétique n'est pas en cause.

- Alors quoi ?

- L'âge... C'est une maladie liée à l'âge, avant tout. Mais il y a des facteurs qui augmentent le risque de développer un Alzheimer. Des facteurs socio-économiques, comme le faible niveau d'étude et

les mauvaises habitudes alimentaires ou le manque d'activités physiques, et des facteurs biologiques, comme le diabète.

Sacha me fait signe qu'il a compris... ou qu'il est saturé d'informations ! Je ne suis pas sûre du message, mais je réalise que j'ai donné beaucoup de détails. Trop peut-être... J'ai cette habitude de passer en mode professoral quand on me pose une question scientifique ou médicale. Une mauvaise habitude ? J'espère avoir été claire. Comme je m'apprête à le lui demander, il reprend.

- Mais alors, qu'est-ce qui pourrait expliquer que le taux de décès se mette à augmenter en France ? Si c'est le cas, ça ne colle pas avec tes explications...

- Aucune idée, p'tit frère, mais là, tu vois, il est tard, et mes neurones réclament le repos ! On verra ça demain. D'ailleurs, tu ne m'as pas dit si tu avais plus de news de ta pote au ministère de la santé. Non, non, non... pas maintenant ! Dodo !

- D'accord, demain ! Bonne nuit sister.

## Chapitre 16

Gustavia s'éveille tandis que Robin se dirige vers la gendarmerie. Les touristes dorment encore ; seuls les Saint-Barths, les îliens, s'affairent. Il n'a pas dit à quelle heure il rejoindrait Maurel et son équipe, mais il est déjà huit heures et demie... Raisonnable pour entamer une journée d'enquête ! Il passe en revue ce qu'il a décidé de faire aujourd'hui. Après la visite de l'hôtel, aller rencontrer des anciens de l'île. Il garde en tête la remarque du major sur le ressentiment que certains habitants pourraient avoir vis-à-vis des touristes qui ont profondément modifié le mode de vie des îliens. Il n'y croit pas vraiment, mais ne doit négliger aucune piste. À l'hôtel, il faut aussi qu'il finisse de questionner Émile sur ces mystérieux jeudis soirs... sans oublier Paul Arenc, qui attend dans sa villa de luxe.

Il semble évident que ça ne tiendra pas dans la journée. Robin décide de reporter la visite à Paul Arenc à demain, et de repartir à Pointe à Pitre en fin de journée. Et pour le légiste, il sera bien temps lundi matin.

Satisfait du programme à venir, le commissaire arrive à la gendarmerie. La porte par laquelle il est entré la veille est fermée ; le seul accès possible est celui qui permet l'accueil du public. Au gendarme de permanence, Robin explique qui il est et pourquoi il est là. Il demande à voir le capitaine Maurel. Le gendarme s'éclipse...

Le commissaire réalise alors que le bâtiment est très, voire trop, silencieux. De l'agitation de la veille, il ne reste rien. Il s'avance dans le couloir qui dessert les bureaux administratifs. Personne. Pas un chat non plus autour de la machine à café...

De retour à l'accueil, il laisse son regard parcourir la pièce sans rien observer de précis ; le seul mouvement est celui des secondes qui défilent sur l'horloge électronique, au-dessus de la date : samedi 16 septembre. Samedi !

Agacé, Robin comprend que la gendarmerie est passée en mode week-end. Il est doublement contrarié ; contre lui-même de ne pas l'avoir anticipé et contre Maurel, qui aurait dû mobiliser son équipe, au moins aujourd'hui, pour continuer l'enquête. Il ne saisit pas le fonctionnement de Maurel. Sa façon de travailler est aux antipodes de la sienne. Il va falloir qu'il se débrouille seul ! Et le gendarme qui ne revient pas...

Alors qu'il s'apprête à repartir pour trouver une voiture de location, le gendarme revient accompagné du major Alvarez.

- Bonjour commissaire. Bien dormi ? L'hôtel vous convient ? Heureusement qu'on a encore des petits hôtels sympas et pas que des palaces ! Un café ?

Le naturel du major Alvarez, qui semble trouver la situation normale, désarçonne Robin. Il hésite, puis accepte le café...

- Vous êtes seul, major ?
- Oui, avec le planton de l'accueil...
- Le capitaine n'est pas là ?

- Oh non... pas le week-end. Mais ne vous inquiétez pas, j'assure l'intérim ! Et je sais comment le joindre en cas d'urgence.

*Encore heureux !* se dit Robin, sans laisser paraître ce qu'il pense de la situation. Il aurait quand même pu se donner la peine d'être présent ce matin ! Il n'a guère de respect pour un collègue qui a fait six milles kilomètres pour une enquête qu'on est supposé codiriger !

- ... à la pêche, avec les hommes que vous avez rencontrés hier. Venez, je vais vous faire un café, celui de la machine est infect. Et j'ai des infos pour vous, qu'a laissées le capitaine. Je crois que vous lui aviez demandé les coordonnées d'anciens de l'île... Vous voulez toujours vous débrouiller tout seul ? Vous ne voulez pas que je vous accompagne aujourd'hui ?

- Non, merci major, ça ira. Je vais retourner au Barthélémy. Puisque vous êtes là, je vais dire aux personnes qui doivent faire une déposition qu'elles passent vous voir aujourd'hui. Merci pour le café !

Les deux hommes sont entrés dans le bureau d'Alvarez où règne un joyeux désordre, conforme à la jovialité du locataire des lieux. Logique, se dit Robin, blasé... Tant que ça ne l'empêche pas d'être efficace ! Ce qui semble être le cas, puisqu'Alvarez trouve en un instant le dossier laissé par Maurel ainsi que les clés et les papiers de la voiture.

- Je vous laisse regarder les documents, que je puisse répondre à vos questions avant que vous ne preniez la route... Des ordres à donner au planton, et je reviens.

Robin acquiesce et se plonge dans la lecture en sirotant son café. Maurel a rassemblé des informations sur trois anciens habitants de l'île. Noms, prénoms, brèves descriptions... le principal est là. Deux hommes et une femme ; moyenne d'âge, quatre-vingt-deux ans ! J'espère qu'ils ont encore toute leur tête... se dit-il. Au major qui revient, il demande de localiser chacun d'entre eux sur une carte.

- Autre chose, commissaire ?

- Non, merci major. Je repasserai en fin de journée. Vous êtes là jusqu'à quelle heure ?

- Ne vous en faites pas pour ça, personne n'attend après moi. Si je peux me rendre utile...

- D'accord, briefing à dix-huit heures.

- À vos ordres commissaire, et bonne journée.

Robin attrape dans un même mouvement les clés et les papiers de la voiture, le dossier des anciens. Première étape, France Bernier, une sauveuse de tortues. La vieille dame habite une case isolée dans la colline qui domine l'Anse du Gouverneur. Dominer est un bien grand mot, vu la hauteur modeste de ladite colline ! Impossible d'accéder en voiture jusque chez madame Bernier ; il faut finir à pied, un demi-kilomètre dans un sentier sablonneux qui transverse une forêt assez clairsemée. Le commissaire peste contre lui-même... Il n'est pas chaussé pour ce genre d'escapade. En plus, il a horreur d'avoir les chaussures sales !

À proximité de la case, il entend une vieille dame parler. Il s'arrête un instant, pour l'écouter et savoir si elle est seule. Malgré ses efforts, il ne comprend pas le discours de sa locutrice invisible ; elle

parle un créole chantant, dont Robin ne saisit rien ! Mais personne ne lui répond...

Robin s'avance et constate que France -s'il s'agit bien d'elle- parle à des tortues qu'elle est en train de nourrir. Il s'efforce de faire du bruit en approchant, pour ne pas surprendre et effrayer la maîtresse des lieux, très absorbée par sa tâche.

Enfin, elle remarque sa présence et l'accueille avec bienveillance. Elle se montre ravie de raconter son amour des tortues et de révéler la mission qu'elle s'est assignée : sauver les tortues victimes d'accident de la route. Elle explique, en français, que les touristes, mais certains locaux aussi, ne prêtent aucune attention aux tortues.

- C'est pas le cas de Roman Abramovich, ajoute-t-elle. Vous savez, le milliardaire russe... Il habite juste à côté. Chez lui, c'est le paradis des tortues ! Alors non, il les soigne pas comme moi. Mais il les nourrit. C'est déjà bien !

France Bernier est une petite mamie toute voûtée, qui s'appuie sur sa canne pour marcher. Son visage, fripé par le grand air et le soleil, est très bronzé, malgré le grand chapeau de paille qu'elle porte à l'ancienne, avec un ruban noué sous le menton. Ses mains sont encore agiles. Elle raconte à Robin l'histoire de ses tortues, les appelle par leur nom...

- Je vous offre un café ? C'est pas tous les jours que j'ai de la visite !

Installé sur la terrasse couverte qui fait le tour de la case, le commissaire s'efforce d'avalier sans grimace un café exécrable... De quoi faire fuir les visiteurs !

- Merci madame Bernier.

- France ! Appelez-moi France...

- D'accord, France. Vous habitez ici depuis longtemps ?

- Trois générations. La case a été construite par mon arrière-grand-père, arrivé sur l'île en 1870, pendant la période suédoise. Quelques années après le cyclone et le grand incendie de Gustavia. Il a fait partie des gens qui ont voté pour le rattachement à la France, son pays d'origine, en 1878. A l'époque, Saint Barth comptait deux milles habitants... La vie était dure, mais les gens étaient heureux.

- Votre famille vivait de quoi ?

- De la pêche. Moi, j'ai pas eu de frères, juste cinq sœurs... C'est mon pauvre Justin qui a repris le bateau de mon père. Il a travaillé jusqu'à sa mort, il y a dix-huit ans.

- Vous avez des enfants ?

- Non, Dieu n'a pas voulu nous donner cette joie. À la place, je m'occupe de mes chères tortues. C'est des tortues charbonnières, mais ici, on les appelle Molokoï. Vous savez qu'elles sont sur l'île depuis au moins deux cents ans ? Elles ont été importées d'Amérique du Sud. Un grand spécialiste, Bernard Deveaux, est venu sur l'île en 2009. Il a dit que Saint Barth comporte la plus forte densité de Molokoï des Caraïbes. À l'époque déjà, la population totale était de plusieurs milliers. Heureusement ici, elles ne sont pas en voie de disparition. Saint Barth envisage même de vendre des tortues pour repeupler leur région d'origine ! Je suis pas trop d'accord avec ça, sauf si elles vont dans des endroits où elles

sont bien protégées. C'est vrai qu'ici, beaucoup sont victimes d'accident de la route, comme je disais tout à l'heure. Alors, je les soigne. Je fais des pansements à base de résine, pour que leur carapace puisse cicatriser...

Après avoir laissé la conversation vagabonder, Robin amène France à évoquer le tourisme de luxe et ses conséquences pour la population humaine locale. Sans succès. Elle ne pense qu'à ses tortues... et ne semble même pas au courant du drame qui a bouleversé le mariage de Kala Arenc. Le commissaire s'extirpe comme il peut d'une situation que la vieille dame prolongerait avec délices.

Direction le Barthélémy.

Il est onze heures lorsqu'il accède à l'hôtel. À la réception, il demande Serge Cordier, le maître d'hôtel, qui doit lui faire visiter les lieux ; et qui arrive sans trop se faire attendre. L'allure toujours impeccable et roide, Cordier se met à la disposition du commissaire après l'avoir salué de la tête. Robin n'aurait pas été surpris qu'il se mette au garde-à-vous !

- Bonjour monsieur Cordier. Je voudrais voir les chambres des cinq victimes décédées. J'espère qu'elles n'ont pas été nettoyées de fond en comble ?

- Nous n'avons, bien évidemment, touché à rien. J'ai personnellement veillé à ce que les chambres soient fermées, en interdisant à mon personnel d'y pénétrer. Il y a toujours les effets personnels de nos clients, auxquels nous nous devons de ne pas

toucher. Mais je ne peux pas vous garantir que les clients qui le pouvaient encore n'aient emporté certaines de leurs affaires.

Les cinq victimes occupaient quatre suites différentes ; deux dans le bâtiment principal de l'hôtel, deux dans les bungalows éparpillés dans la palmeraie. Cordier commence par celle dans laquelle Bishop a découvert les deux premiers cadavres. Bien que condamnée depuis plusieurs jours, la suite ne sent pas le renfermé ; au contraire, une légère odeur de jasmin flotte dans l'air. À Robin qui s'en étonne, Cordier explique que l'atmosphère de chaque chambre est assainie par une climatisation puissante et que les clients peuvent choisir une fragrance, toujours légère, pour personnaliser leur intérieur. Le commissaire fait le tour de ce qui se révèle être un appartement très spacieux. Un grand salon, un bureau, une chambre, un dressing, une salle de bain, une vaste terrasse. Les secours, en enlevant les corps, ne semblent pas avoir dérangé l'univers des deux occupants de la chambre, et l'on s'attend presque à voir revenir le couple après une sortie en mer...

- Qui étaient les clients de cette suite ? demande Robin.

- Les Bloomberg, des amis très proches, intimes dirais-je, de monsieur Arenc. Lui, est un homme d'affaires qui possède une compagnie pétrolière aux États-Unis d'Amérique. Au Texas, il me semble. Elle, est une ancienne présentatrice vedette de Fox-News. Des gens charmants.

Robin passe, une seconde fois, dans toutes les pièces. Attentif au moindre détail, il cherche du regard un élément discordant ou inattendu. Il ne veut toucher à rien. Donc, pas de fouille... Il faut qu'il demande à Maurel d'investiguer -dans les règles- les

appartements des cinq victimes. Toutes sont âgées de plus de soixante-cinq ans, et Robin se demande si certaines prenaient des médicaments. Un dernier regard à la perspective paradisiaque qui sert de décor à la terrasse, et Robin indique à Cordier qu'il peut le conduire à la suite suivante. Alors qu'il passe de la terrasse à la chambre, il aperçoit un plateau qui a glissé sous le lit. Le couple a cédé à une dernière gourmandise avant de se coucher. Sur le plateau, deux flûtes renversées et deux assiettes, contenant des restes du gâteau de mariage... Enfin, une piste à explorer ! Il attrape son téléphone, avec un regain d'optimisme.

- Major, vous avez quelqu'un sous la main, pour venir faire un prélèvement ?

- Maintenant ?

- Oui, au Barthélémy.

- Je vais vous trouver ça.

- Dans la suite « Éleusis » ; le plateau sous le lit. Il faut prélever des échantillons de nourriture et les faire analyser. Je compte sur vous...

- À vos ordres, commissaire.

Robin raccroche et se tourne vers Corbier.

- On continue ?

## Chapitre 17

Je regarde mon téléphone, déconcertée... Est-ce qu'Alex me taquine ? Son texto dit « *vous en avez mis du temps à vous déclarer, chère amie...* ». Je patauge dans un doute mêlé d'expectative quand arrive le second message « *toi aussi, tu me manques* ». Le soulagement qui m'envahit achève de m'épuiser. Je m'endors comme une pierre.

Quelques heures de sommeil ont suffi à me remettre sur pied. La maison semble déserte, mais un petit déjeuner m'attend dans la cuisine, avec un mot de Sacha : *jogging in progress...*

Je comprends que j'ai du temps devant moi. J'installe mon ordinateur sur la table de la cuisine, pour un petit déjeuner à la fois royal et studieux. Négligeant la quarantaine de mails toujours en souffrance depuis avant-hier, j'ouvre celui que Sig a envoyé cette nuit.

Lui et Aaron n'ont pas perdu de temps ! Ils ont assisté à l'autopsie de Claudie Lemoine conduite par Hélène. L'analyse biologique des tissus cérébraux n'est pas encore disponible, mais l'examen direct et l'imagerie médicale confirment la nécrose de l'hippocampe et l'inflammation du bulbe rachidien, du pont et du mésencéphale. En fait, tout le tronc cérébral, la partie du cerveau qui fait la jonction avec la moelle épinière, est atteint.

Dans son commentaire, Sig insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas des lésions classiques de la maladie d'Alzheimer. Pas d'atrophie corticale, pas de plaque amyloïde. Les granules noirs, repérés par Hélène sur les premières images, sont très présents dans le tronc cérébral, mais aussi, en faible quantité, partout dans le cerveau. Aaron se charge de leur analyse, il a prévu d'y passer le week-end. Sig ajoute que les dégâts sont tels, qu'il est difficile d'en établir la chronologie. Quant au décès, Hélène estime que l'inflammation du tronc cérébral en est la cause. Sig cite une phrase du rapport d'autopsie « *l'inflammation du bulbe rachidien a probablement altéré à la fois la respiration et la fonction cardiaque du patient, jusqu'à provoquer son décès* ».

La chronologie des lésions, un élément essentiel pour comprendre l'origine puis la progression de la « maladie »... Les patients en réa vont pouvoir nous aider, puisque leurs lésions sont moindres. On a donc des images des premiers stades. Il faut compléter avec des analyses biologiques.

Au scanner, nous n'avons pas détecté les fameux granules noirs, mais ils sont peut-être trop petits... Si au moins on connaissait leur composition, on pourrait les rechercher par des techniques de biochimie. Laissons faire Aaron...

Je relis une dernière fois le message de Sig. Aucune mention de la protéine TAU, autre marqueur de la maladie d'Alzheimer. Je doute que se soit un oubli... Soit mes collègues n'ont pas d'info claire à ce sujet, soit il n'y a pas de TAU ; non, dans ce cas, ils l'auraient mentionné. Donc, la question est sans réponse pour l'instant.

L'hypothèse de décès dus à la maladie d'Alzheimer semble s'éloigner... On observe des lésions cérébrales mortelles et des granules noirs mystérieux. Les lésions, comme les granules, augmentent avec la gravité des symptômes. Les lésions sont localisées dans deux régions du cerveau, l'hippocampe et le tronc rachidien, alors que les granules diffusent partout. Maigre bilan, qui ne permet toujours pas d'expliquer ce qui a déclenché tout ça... Je referme mon ordinateur, décidée à écarter les questions auxquelles je ne peux pas répondre pour l'instant... et à profiter de mon week-end.

## Chapitre 18

Après avoir fait le tour des quatre suites sans trouver d'indice aussi intéressant que le reste du gâteau, Robin demande à Corbier d'aller chercher Émile. Il s'installe au bar, QG décalé pour une telle enquête !

A travers le silence de l'hôtel, le clapotis des vagues lui parvient, fond sonore tout autant décalé. Rien n'est habituel dans cette enquête.

- Bonjour commissaire...

Émile se glisse sur un tabouret en face de Robin.

- Vous voulez boire quelque chose ?

- Non merci, répond Robin, toute envie coupée par le café infect bu chez France...

- Émile, vous aviez commencé à me parler des jeudis soirs, hier, lorsque nous avons été interrompus. Que vouliez-vous me dire ?

- Ah ça ? J'espère que vous n'êtes pas revenu exprès... Ça n'a rien à voir avec votre enquête.

Le malaise du jeune homme est perceptible. A-t-il été sermonné par Bishop ? Robin le fixe. Le silence s'éternise. Enfin Émile relève la tête et murmure :

- Je ne veux pas nuire à monsieur Bishop, je vous ai déjà confié pourquoi. Vous devez me promettre de ne pas utiliser ce que je vais

vous dire. Je vous assure que ça n'a rien à voir avec la fête de samedi soir.

- Je ne peux rien vous promettre, Émile... Quant aux liens, ou l'absence de lien, avec l'affaire en cours, mon expérience me rend très circonspect. Je vous écoute.

- Euh... En fait... Le jeudi soir, monsieur Bishop et monsieur de Saint-Véran organisent des parties de poker. Pas tous les jeudis en fait ; un jeudi sur deux... Et le jeudi d'avant le mariage, il y en avait une de programmée. Qui n'a pas pu se faire, à cause de la préparation de la fête, et de monsieur Arenc qui avait privatisé l'hôtel. Paul Arenc a été très clair quand il a fait la réservation : aucune personne autre que ses invités ne devait pénétrer dans l'hôtel du jeudi au dimanche. Monsieur Bishop a dû s'incliner, Paul Arenc est un très gros client... mais c'est aussi un homme redoutable, qui a le pouvoir de détruire ceux qui ne respectent pas leurs engagements vis à vis de lui... Vous voyez, rien à voir avec votre enquête.

Des parties clandestines... Sans doute n'y a-t-il pas de lien avec l'enquête, mais Robin note mentalement l'information.

- Qui sont les joueurs ?

- Des touristes, qui ont de gros moyens financiers. Le ticket d'entrée est assez cher. Ils ne viennent qu'une fois. C'est la règle... Jamais plus d'une fois.

- Qui est au courant ?

Émile secoue la tête, désespéré de n'avoir pas su se taire la veille. Il se racle la gorge, pour se donner du courage.

- À l'hôtel, personne. À part moi. Les parties ont lieu dans les appartements privés de monsieur Bishop, et les « invités » arrivent très discrètement. Je me charge du service. C'est pour ça que je suis au courant. Monsieur Bishop me fait... me faisait confiance.
- Comment sont prévenus -ou choisis- les joueurs ?
- Vous savez, c'est une toute petite île. Tout le monde se connaît et lorsqu'un touriste qui pourrait être intéressé arrive, monsieur Bishop ou la capitaine Maurel le savent et prennent contact... Des fois, ils sont recommandés par d'anciens joueurs. Mais monsieur Bishop n'aime pas ça.
- Et Paul Arenc, c'est un joueur potentiel ?
- Oh non, ça risque pas ! Il est aussi dur en affaires qu'il est intransigeant sur sa conduite personnelle. Jamais aucun excès, ni alcool, ni drogue, ni jeux...
- Je vois. Y a-t-il d'autres choses que je devrais savoir ?
- Je vous assure que non, commissaire, je vous ai tout dit.

Le regard clair d'Émile semble sincère... et Robin commence à manquer de temps. Il le laisse partir et s'éclipse, direction l'Anse du Colombier, vers la nouvelle résidence de Paul Arenc, qu'il décide finalement de voir aujourd'hui...

La route est courte -moins de dix kilomètres- et traverse l'île d'ouest en est, en une succession de plages sauvages et de « quartiers » tels Marigot, Lorient, Corossol... des hameaux perdus dans la nature. La végétation est celle d'une terre volcanique, une alternance de paysages austères, rocheux et d'épaisse végétation tropicale. À la sortie d'un virage, une tortue ou quelques chèvres traversent la route. Robin se laisse petit à petit séduire, imaginant un séjour avec

elle... Oui, il reviendra ici avec Tamy, quand cette enquête sera bouclée...

La villa louée par Paul Arenc n'est pas facile à trouver. Bien qu'elle soit monumentale, elle est enfouie dans la végétation qui domine l'Anse du Colombier.

Le commissaire est accueilli par un majordome, qui l'installe dans l'immense terrasse-salon reliant les deux espaces de vie. La terrasse, bordée d'une piscine, domine la mer. L'ensemble est construit de telle façon que chaque pièce donne l'impression d'être à la fois dedans-dehors... La végétation entre dans la maison, à moins que ce ne soit le contraire !

Deux femmes sont installées au bord de la piscine, dans laquelle un jeune homme fait des longueurs.

Conscient de l'effet, sans doute voulu par Paul Arenc, que la résidence produit sur ses visiteurs, Robin se concentre. Il sait que l'interrogatoire qu'il va conduire est une étape-clé de son enquête. Pas question qu'il se laisse impressionner par son principal témoin...  
- Bonjour commissaire, j'attendais votre visite. J'étais impatient de faire votre connaissance.

Robin enregistre la note critique dans l'accueil du maître des lieux. Il se retourne, saluant à son tour. L'homme est aussi grand que lui, mais beaucoup plus maigre. Il évoque un insecte géant et sec, sans aucune bienveillance pour les humains qui l'entourent. Sa poignée de main ressemble à une griffure...

- Monsieur Arenc. Disposez-vous d'un endroit plus... tranquille ? Répond Robin, en désignant les trois usagers de la piscine.

- Mon bureau, venez...

Paul Arenc traverse plusieurs pièces puis invite le commissaire à entrer dans son bureau, qui n'a rien à envier au reste de la maison quant au luxe de son décor. Il s'installe dans un fauteuil, laissant son visiteur décider de faire de même. Ou pas. Robin reste debout, déambulant lentement dans la pièce, tandis qu'il commence son interrogatoire.

- Combien de personnes étaient présentes samedi soir ? Les invités, je veux dire...

- Une centaine.

- Tous des amis à vous, ou aux futurs époux ?

- Amis, ou relations d'affaires.

- Quel type d'affaires faites-vous, monsieur Arenc ?

Paul Arenc semble surpris de la question, et répond avec réticence.

- Je ne suis pas un affairiste. Un créateur, plutôt. Dans l'immobilier. Je conçois et construis des résidences hospitalières pour des investisseurs privés.

- Des projets en France ? Vous êtes français, me semble-t-il ?

- Oui, je suis Français. Et Américain. J'ai la double nationalité.

Robin note que son interlocuteur n'a répondu qu'à une seule de ses questions, mais n'insiste pas... Il est un peu en dehors de son champ d'investigation, pour le recueil d'un simple témoignage...

- Qui sont les personnes qui sont restées avec vous, après le drame ?
- Ma fille et son mari ; Audrey Wesley ; Gary Preston et son épouse ; Amy Rockefeller ; Charles Hamlin, son mari et son frère, Hugh.
- Ont-ils été malades ?
- Ma fille l'a été, ainsi que les Preston ; et Charles et son mari.
- Ils ont récupéré ?
- Oui, très rapidement. Sauf Tina Preston, qui est toujours souffrante.
- Quels sont vos liens avec ces différentes personnes ?
- Audrey est une amie de longue date, tout comme Gary. Ils sont le parrain et la marraine de ma fille. Charles et Hugh sont les cousins de Kala, des neveux de sa mère. Amy est la meilleure amie de Kala et son associée.
- Son associée ?
- Oui, Kala et elle ont ouvert une galerie d'art à New-York...
- Je vois... ; pouvez-vous me décrire la soirée de samedi ?

Paul Arenc s'exécute, répétant à peu de chose près le récit fait par Bishop la veille.

- Vous êtes allé vous coucher de bonne heure...
- Oui et non... Il était environ trois heures du matin. L'heure à laquelle les jeunes gens aiment à se retrouver entre eux dans ce genre de soirée. C'était le mariage de Kala, il est logique qu'elle fasse la fête avec ses amis, sans son père.
- Les jeunes sont donc restés entre eux ?
- Sans doute.

Robin enregistre.

- À quelle heure le gâteau a-t-il été servi ?
- Le gâteau ? Vers minuit... mais comme je viens de vous l'expliquer, le service a été interrompu par la troupe Cavalluna.
- Et ensuite ?
- Après le spectacle, le service a repris normalement.
- Vers quelle heure ?
- Une heure... pas tout à fait. Je n'avais pas les yeux sur la montre !
- A quel moment les premiers convives sont-ils tombés malades ?
- Tina est allée se coucher vers deux heures, en se plaignant d'avoir très mal à la tête. Je le sais parce que les Preston étaient à ma table. Pour les autres, je n'en sais rien... Ça n'a été ni massif, ni fulgurant. Sinon, je m'en serais rendu compte et j'aurais géré la situation !

Après un instant de réflexion, Paul Arenc reprend.

- Il y a un lien avec le gâteau ? Êtes-vous en train de suggérer que mes invités ont été empoisonnés ?
- C'est une piste que nous ne pouvons pas écarter... Robin a répondu lentement, estimant que Paul Arenc serait plutôt un allié pour remonter cette piste.

Il poursuit.

- Je vais avoir besoin de la liste de vos invités, ainsi que de tous les prestataires auxquels vous avez fait appel. En particulier pour la pièce montée. Une dernière question monsieur Arenc...

Vous faites confiance à tous vos invités ? Vous les connaissez tous personnellement ?

- Tous, non... pas tous les amis de ma fille. Mais je fais confiance à Kala !

Paul Arenc s'est braqué... L'idée que « l'empoisonneur » puisse être un proche le déstabilise. Les deux hommes s'observent ; Robin perçoit une tension, un conflit interne auquel se confronte son interlocuteur.

- Monsieur Arenc, je n'ai aucune certitude quant à l'implication de l'un de vos invités. L'idée est peut-être totalement fausse. Mais vous nous aiderez à écarter au plus vite cette hypothèse en jouant cartes sur table avec nous.

L'homme secoue la tête... et n'ajoute rien. Robin laisse passer quelques instant, puis demande à voir Kala. Seule. Paul Arenc se retire pour aller chercher sa fille.

Lorsque Kala arrive, Robin identifie l'une des deux femmes qui se prélassaient au bord de la piscine. Elle a le même physique élancé que son père, adouci par la grâce de la jeunesse. Ses cheveux sont enroulés sous une casquette qui descend sur ses yeux, dissimulant une partie de son visage. Le commissaire l'invite à s'asseoir.

- Bonjour Kala, vous parlez français ?

- Oui...

- Je suis le commissaire Robin, de la PJ de Marseille. Je suis en charge, avec les autorités de l'île, de l'enquête sur les... événements qui se sont produits le soir de votre mariage. Votre père m'a dit que vous aviez été malade ?

- Exact...
- Vous êtes complètement remise ?
- Oui. J'ai encore des moments de fatigue, mais globalement ça va.

La jeune femme se tient très droite, les mains serrées entre ses genoux, le visage baissé.

- Vous parlez un français sans accent... Vous avez vécu en France ?
- Non, mais c'est ma langue paternelle. Papa m'a toujours parlé en français et j'ai fait toutes mes études dans des écoles françaises à Bâton-Rouge. Ensuite, j'ai continué à étudier la littérature française à l'université de Pennsylvanie. En double cursus avec histoire de l'art.
- Jamais été en France ?
- Non, Papa déteste la France... c'est ce qu'il dit. Je devais y aller pour notre voyage de noces.
- Devais ?
- Oui... avec tout ça, nos projets ont changé.

Kala s'est affaissée en évoquant la soirée de son mariage. Robin perçoit qu'elle est moins sur la défensive. Il adoucit sa voix...

- Quel âge avez-vous ?
- Vingt-cinq ans.
- Vous travaillez ?
- Oui, j'ai ouvert une galerie d'art à New-York qui marche très bien.
- Kala, je dois vous poser quelques questions à propos de samedi soir... Combien d'amis aviez-vous invités ?

- Les amis ? Entre les miens et ceux de Brice, je crois que ça faisait environ soixante, soixante-dix.
- Vous avez dansé toute la nuit ?
- C'était l'idée... mais j'ai commencé à me sentir mal avant quatre heures, alors je suis allée me coucher.
- Et Brice ?
- Il est venu avec moi.
- D'autres ont été malades, parmi les jeunes ?
- Je crois que Charles et Victor sont partis un peu avant. Et deux ou trois autres aussi, des amis de Brice que je ne connais pas très bien. J'ai pas vraiment fait attention à vrai dire, mais vous savez, dans ce genre de soirée, il y en a toujours qui vont se coucher avant, parce qu'ils sont fatigués, ou qu'ils n'aiment pas trop ces fêtes, ou qu'ils ont trop bu. Rien d'extraordinaire ! Ce n'est que le lendemain qu'on a compris...

Robin laisse la jeune femme se perdre dans ses souvenirs. Son récit est assez proche de celui de son père. Des invités qui s'éclipsent discrètement pour ne pas déranger la fête...

- Kala, est-ce que vous avez noté quelque chose qui vous a surprise durant toute cette journée ? Un détail, n'importe quoi...
- Non... Papa avait tout supervisé ; c'était parfait, comme d'habitude. Juste...

Elle hésite. Robin perçoit sa réticence à se confier, un peu comme son père quelques instants auparavant. Il ne faut pas qu'il laisse s'envoler une seconde fois cette opportunité... Il pose une main bienveillante sur son bras, pour l'encourager à parler.

- Je vous en prie, ayez confiance ; je suis là pour vous aider...

Kala se redresse, et, comme pour se donner du courage, enlève sa casquette et secoue ses cheveux. Puis elle regarde le commissaire droit dans les yeux. Robin découvre avec sidération que Kala ressemble à Tamy, en plus jeune. Sa petite voix interne lui souffle précipitamment « *tu es fou commissaire, Tamy te manque tellement que maintenant tu t'imagines la voir...* » ; aspiré par ce visage, il n'écoute plus rien. Il doit faire un effort, se ressaisir, détourner les yeux, reprendre le fil de ses questions... Mais pendant une fraction de seconde, seule l'absence de Tamy occupe ses pensées, lui faisant prendre conscience de son attachement ; « *c'est pas le moment, pas du tout le moment...* ».

- ... j'ai eu peur un instant que ça ne gâche la soirée ! Commissaire, vous m'écoutez ?

Kala a perçu que Robin n'était plus attentif. Mais elle est bien lancée dans sa narration, et poursuit.

- Vous savez, Papa n'a pas beaucoup d'estime pour Brice. Il dit que c'est juste un gratte-papier qui travaille pour lui. Mais il se trompe. Il verra, un jour, que Brice est capable de faire de grandes choses ! Mais pour l'instant, la vie ne lui a pas beaucoup souri. Il vient d'un milieu modeste, ses parents sont des immigrés polonais qui ont fui lorsque le mur de Berlin est tombé, pour avoir une vie meilleure en Amérique. La seule chose qu'ils aient réussie, c'est de payer les études de droit de leur fils unique. Brice est juriste.

Robin, qui est petit à petit revenu dans son enquête, tente de comprendre ce que Kala lui explique.

- Et donc samedi soir, votre père... ?

- Comme je vous le disais, samedi, après mon faux enlèvement, Papa s'en est pris à Brice, qui n'avait pas fait un geste pour me défendre. Le pauvre a eu tellement peur, qu'il était paralysé ! Je les ai entendu se disputer, ou plutôt, j'ai entendu Papa hurler sur Brice, en lui disant que maintenant qu'on était mariés, c'était à lui de veiller sur moi, et qu'il n'était qu'un incapable ! J'ai trouvé ça injuste ! D'abord, Brice n'a pas été le seul à perdre ses moyens, et surtout, il ne peut pas se défendre contre Papa. C'est son boss, en plus d'être son beau-père. C'est pas facile pour lui, qui est si gentil, si doux...

- Vous êtes intervenue ?

- Oh non... je ne voulais pas gêner Brice, et Papa avait quand même pris soin de ne pas faire ça en public. J'ai entendu la fin de l'altercation parce que je cherchais Brice. Je me suis cachée, et quand il a été parti, je suis allée voir Papa. Pour lui demander de ne pas être aussi dur avec Brice.

- Et ?

- Il n'a rien voulu entendre. Et ne lui a plus adressé un mot de la soirée. C'est pour ça que j'ai eu peur que ça gâche la fête...

- En avez-vous parlé avec votre mari ?

- Oh non ! Ça le mettrait trop mal à l'aise !

Robin remercie la jeune femme et la regarde s'éloigner, encore sous l'emprise de LA ressemblance. Mais une ressemblance seulement physique.

Avec son expérience de terrain, l'habitude des interrogatoires, il a perçu le manque de maturité de Kala, qui vit dans l'ombre

protectrice d'un géant et ne semble pas vouloir s'en passer. Papa... qui domine tout, décide de tout.

Papa et Brice ne sont donc pas en bons termes...

Il part à la recherche de l'homme d'affaires et le trouve au salon, en compagnie d'Audrey Wesley. Debout, entourés de plantes exotiques et de sofas de cuir blanc, ils forment un couple élégant ; un duo plutôt, car rien n'est équivoque dans leur attitude. Ils contemplent les jeunes mariés qui s'amuse dans l'eau. En s'approchant, Robin comprend qu'ils sont en train de parler des nouveaux époux. Paul Arenc interrompt la conversation et se tourne vers lui.

- Commissaire ! Avez-vous terminé votre enquête pour ce qui nous concerne ?
- Pas tout à fait, j'ai d'autres questions à vous poser, ainsi qu'à madame Wesley. Ça ne prendra pas longtemps...

L'homme d'affaires tique, puis s'incline.

- Audrey, tu veux bien m'excuser ? Je te laisse un instant...
- Je t'en prie ! You're welcome...

Audrey Wesley a répondu en français avec un accent américain épouvantable, avant de finir en anglais, et Robin comprend que son interrogatoire va être délicat. Il attrape son téléphone et envoie un message au major. Deux minutes suffisent pour obtenir la réponse qu'il espérait... Il y a des anglophones à la brigade, ils se chargeront de prendre la déposition complète d'Audrey Wesley.

Retour dans le bureau de Paul Arenc.

- Si l'hypothèse de l'empoisonnement est vérifiée et que vos invités ne sont pas impliqués, nous devons chercher dans vos relations... Avez-vous des ennemis, monsieur Arenc ?
- Vous plaisantez ? Dans le BTP, on a toujours plus d'ennemis que d'amis, monsieur le commissaire. Et si, en plus, vous touchez au marché de la santé, qu'on appelle l'or gris -je ne vous fais pas de dessin-, alors vous entrez dans un monde... disons, de charognards, pour rester poli. Mais enfin... de là à tuer !
- Je sais, ça paraît toujours démesuré... Et pourtant ! Il me faudrait la liste des gens qui vous sont particulièrement hostiles, ainsi que les circonstances de ces inimitiés.
- D'accord, je vous prépare ça...

En quittant le bureau pour aller chercher Audrey Wesley, Paul Arenc semble ébranlé dans ses certitudes de maîtriser le monde qui l'entoure.

A son retour, il a repris ses esprits...

- Audrey, je te laisse avec le commissaire Robin... Commissaire, si vous n'avez pas d'autres questions, j'ai à faire...
- Une dernière...
- Hmm...
- Vous repartez quand ?
- Lundi.
- Nous savons comment vous joindre ?
- Bien sûr... Voyez Maurel.

Paul Arenc s'éclipse, le téléphone à l'oreille, déjà accaparé par un nouveau problème à résoudre... Robin se tourne vers Audrey Wesley, et l'invite à s'asseoir d'un geste. Il note avec une pointe d'auto-dérision qu'il se sent à l'aise dans le bureau de Paul Arenc !  
« *Tu te la joues grand seigneur* » taquine sa petite voix interne...

- Madame Wesley, parlez-vous français ?

- Je comprendre un peu. Parler pas beaucoup, mais mal... Do you speak english, Sir ?

- Pas suffisamment pour conduire un interrogatoire fluent... !  
Je crois savoir que madame Arenc est décédée ?

- Décédée ?

- Dead...

- Oh yes ! she died in childbirth. When Kala was born.

- Et Paul Arenc ne s'est jamais remarié ?

- Oh no, no, no... Il trop occupé Kala.

- Avez-vous remarqué quelque chose de spécial samedi soir ?  
Something special last saturday ?

- Tout spécial ! Merveilleux ! Amazing !

- Quelque chose d'anormal ? Strange ?

- Not at all... apart from this headache, you know, mal à la tête...

- Êtes-vous restée danser toute la nuit, avec les amis des mariés ? Did you dance all night long ? With Kala's friends ?

- Oh yes, it was marvelous...

- Madame Wesley, nous avons besoin de votre témoignage...  
Il faut aller à la gendarmerie demain, pour voir le major Alvarez. We need your testimony. Tomorrow... Is it ok for you ?

- Testimony, yes, of course...

Pas tout à fait sûr de s'être bien fait comprendre, Robin décide de prévenir Arenc ; il part une nouvelle fois à la recherche de l'homme d'affaires, en compagnie d'Audrey Wesley, qui jacasse en s'aidant de ses mains, pour que le commissaire puisse suivre. Il comprend qu'elle raconte la fête... Elle est la seule, pour l'instant, à avoir assisté à toute la soirée.

Après s'être assuré que Paul Arenc fera bien conduire son invitée à la gendarmerie le lendemain, Robin quitte la villa. Il n'est pas très loin de son deuxième « ancien » de l'île, il prend donc le temps de s'y arrêter.

## Chapitre 19

Le week-end a filé dans les rires et la bonne humeur. J'ai pour une fois réussi à ne pas passer trop de temps sur mon ordinateur, malgré une semaine à venir très chargée. Il va falloir que je laisse Sig et Aaron avancer seuls sur le dossier des patients, tant que nous n'aurons pas assez d'éléments pour comprendre de quoi il retourne. De toute façon, pour l'instant, je ne suis guère utile et j'ai un millier d'autres choses à faire !

Je suis arrivée au labo très tôt, espérant qu'il serait désert. Rien de mieux pour travailler au calme. J'ai à peine commencé à traiter les mails en souffrance en sirotant mon café qu'Aaron apparaît, les yeux rouges et les traits tirés.

- Salut Aaron, tu es matinal ! Tu es tombé du lit ?
- Hi Tamy, non, en fait, j'y vais là... Je travaillé tout le week-end non-stop sur les datas des patients de Sig. Pas dormi. C'est bizarre, trop bizarre, mais je dois vérifier des trucs avant de dire.

Aaron a fait des progrès stupéfiants, mais son accent révèle toujours son origine australienne.

- Bizarre comment ?
- No, no, I'm not saying anything for now. Je dois vérifier avant. Ciao Tamy, à ce soir.

Je le rattrape dans le couloir.

- Aaron ! Et la réunion d'équipe à onze heures ?
- Sorry Tamy, je tiens plus debout. A toute...

Il m'agace... Impossible de lui faire respecter les règles ; on me reproche d'être trop indulgente avec lui. Peut-être... Mais c'est un jeune chercheur talentueux, et le contraindre ne servirait qu'à étouffer son talent.

Depuis une vingtaine d'années, depuis les trente-cinq heures en fait, la recherche académique a été contaminée par une maladie qui touche toute administration publique : le fonctionariat. Ce n'est sans doute pas le bon terme, mais avant les trente-cinq heures, les chercheurs et enseignants-chercheurs ne se vivaient pas comme fonctionnaires. La recherche est un métier-passion qui absorbe, qui prend -presque- toute la place. Les chercheurs sont des créatifs qui ont toujours dans un coin de leur tête une énigme scientifique qu'ils tentent de résoudre. Je me souviens des nuits passées à écrire des articles ou à brasser des idées, alors que les jumeaux étaient petits et qu'ils dormaient... Du plaisir intense que l'on éprouve quand une pièce manquante du puzzle se met enfin en place et permet de résoudre un problème, de démontrer une hypothèse. Des vacances en famille qui finissent par être trop longues par manque d'émulation intellectuelle. Je sais aussi qu'il y a des moments où il vaut mieux aller faire autre chose ; dormir, se balader, du sport... parce qu'on est dans une impasse et que ça permet d'en sortir.

Les horaires de bureau ne s'accordent pas avec cette façon de travailler. Avec ce besoin de liberté inhérent à la créativité. Einstein ou Marie Curie n'étaient pas aux trente-cinq heures ! Alors, non, je ne tente pas de faire rentrer Aaron dans ce cadre. Ni mes doctorants quand ils ont cette créativité en eux... Je ne constrains

personne. Ceux qui deviennent de vrais chercheurs passent par là. Vivent ça.

Je secoue la tête pour m'extirper de ces réflexions et revenir à mes mails... Tâche fastidieuse s'il en est ! Aucune créativité là-dedans, me dis-je en grimaçant. Le dernier mail est celui d'une collègue-amie qui me propose de déjeuner avec elle ce midi. Besoin de vider son sac, écrit-elle...

Carrie est depuis peu membre de la nouvelle équipe présidentielle qui pilote notre université. Je cale un rendez-vous pour treize heures et je rejoins mes collègues dans la tisanerie pour la pause-café du matin...

Courte pause, interrompue par Géraldine qui me fait signe qu'elle doit me parler avant la réunion de onze heures.

- Tamy, j'ai un petit problème avec l'antenne financière de la fac de médecine. Non, en fait non, j'ai plusieurs problèmes avec eux...

- Quels problèmes ?

- Depuis six mois, il y a un nouveau responsable qui s'est mis en tête de tout vérifier, et qui demande des justificatifs à n'en plus finir. J'ai l'impression de passer mon temps à ça !

- Des justificatifs de quoi ?

- D'abord pour les frais de mission. Pour votre voyage à San Diego, il demande une attestation de présence au congrès. Pour vos voyages à Paris, à la commission de bioéthique, il demande les convocations. En fait pour chacun de vos déplacements, il veut une preuve que c'est un déplacement professionnel. Pareil pour tous les

membres de l'équipe... Même chose pour les achats de livres. Il vérifie si nous commandons des livres qui sont par ailleurs disponibles à la BU et il bloque toutes les commandes correspondantes... Et pour les consommables de labo, il m'a dit qu'il allait vérifier si on achetait les moins chers ! Je ne sais plus quoi faire !

Je retiens la remarque désobligeante qui me vient en tête à propos du zèle un tantinet abusif de l'antenne financière. Inutile d'en rajouter.

- Comment s'appelle ce nouveau responsable ?

- Jean-Michel Remme.

- Bon. Il y a plusieurs choses dans ce que vous dites... Pour les justificatifs de déplacement, je pense que nous n'avons pas le choix. Vous allez juste modifier la liste des pièces à fournir pour les missions, en rajoutant les attestations officielles, genre convocations et cetera. Pour le reste, en particulier les consommables, je vais aller le voir et lui expliquer qu'on est pas à Auchan ! Si on change de fournisseur pour certains réactifs, je pense à la qPCR ou aux kits d'extraction des ARNs, mais il y en a beaucoup d'autres ! il faudra remettre les manips au point, et ça, c'est pas envisageable... je vais en dire un mot à la réunion tout à l'heure, pour prévenir l'équipe. Ne vous inquiétez pas, je m'en occupe. Ça va s'arranger...

Géraldine me remercie d'un sourire.

- Je vais préparer la salle de réunion... C'est dans cinq minutes. Vous serez prête Tamy ?

- Oui, oui, j'arrive.

Comme si je n'avais que ça à faire, que de calmer les angoisses de l'antenne financière ! Mais je sais que mon intervention pèsera plus que toutes celles de Géraldine... Donc, je rajoute mentalement ce point à ma *to do list* qui a tendance à ne faire que s'allonger !

## Chapitre 20

Robin est installé dans l'avion qui le ramène à Paris. Il tente de caler ses grandes jambes le plus confortablement possible, mais il sait déjà que le « dépliement » à l'arrivée sera pénible. Ces avions sont faits pour les nains... Remarque, c'est toujours mieux que le monsieur assis trois rangs devant lui. « *Pas sûr qu'il puisse sortir de son fauteuil* » persifle sa petite voix.

Suite à un mouvement de grève, l'avion, seul vol entre Pointe à Pitre et Paris de la journée, est plein. Un calvaire. « *Estime-toi heureux d'avoir eu une place !* » ; heureux non, soulagé plutôt. Il a dû faire valoir son statut pour qu'Air France le laisse embarquer, sans doute à la place d'un cave qui attendra demain. « *Basta ! Le principal, c'est que tu sois à bord !* ».

Robin sait qu'il ne réussira pas à dormir. Il envie les passagers qui ont sombré dans le sommeil dès que le dîner a été débarrassé. Il passe en revue les informations collectées. Maigre, l'affaire Arenc ! La piste de l'empoisonnement est la seule qui tienne. Probablement criminel. Mais qui ? Et pourquoi ? Sa visite aux anciens de l'île n'a rien donné, sauf à découvrir des personnages attachants et une culture très éloignée de l'apparence blingbling de Saint Barth.

Exception faite de deux éléments, qui n'ont peut-être rien à voir avec les événements -les parties de poker clandestines et l'inimitié de Paul Arenc pour son gendre- il rentre bredouille...

Même les autopsies ne racontent rien ! Le légiste mentionne un taux élevé de cortisol sanguin qu'il attribue aux douleurs intenses ressenties par les victimes avant de mourir. Quant aux lésions trouvées dans leur cerveau, il convient qu'elles sont inhabituelles, mais il ne sait pas les expliquer.

Et il a bien fait comprendre à Robin qu'il ne ferait pas d'analyses plus poussées. Son service est sous-doté ; il n'a ni le temps, ni les moyens de se consacrer à cinq cas qui, de plus, sont des étrangers... S'il veut exploiter cette piste, Robin doit faire rapatrier les corps et les confier à Caroline Bouvret, « sa » légiste de Marseille.

Il reste une infime chance d'identifier le poison, dans les échantillons de gâteau prélevés dans la chambre des Preston que le major Alvarez a fait envoyer dans le laboratoire de la police scientifique de Lyon. Robin aurait préféré Marseille, mais Alvarez a prétendu que Lyon était plus performant. Espérons, pense Robin ! Et Zoran qui n'a pas avancé sur les poisons possibles... « *C'était le week-end* » lui souffle sa petite voix. Exact, soupire le commissaire. Il faut donc attendre. Patienter. En misant sur les auditions à venir, celle d'Audrey Wesley en particulier, pour découvrir des faits nouveaux.

Un détail, insignifiant pour le témoin, ouvre parfois de nouvelles perspectives.

Maigres, trop maigres résultats face à un week-end sacrifié... Son téléphone est resté muet depuis son dernier texto. Tamy l'a-t-elle

mal pris ? « *Vas-tu laisser les choses filer sans rien faire ?* ». Bien-sûr que non... mais quoi faire ?

Robin laisse son imagination battre la campagne, emporté dans un demi-sommeil où tout semble possible...

La grisaille parisienne l'accueille quelques heures plus tard.

- Alex, tu es déjà en route pour Marseille ?

Le téléphone collé à l'oreille, Robin essaye de trouver un train pour la cité phocéenne. Il bataille contre le distributeur de billets, qui semble ignorer l'existence de la gare Saint-Charles...

Maxime Pereira, à son habitude, a oublié la bienséance, sautant à l'essentiel...

- Non, Maxime, pas encore. J'étais en train de m'organiser.

- Laisse tomber, tu restes à Paris...

- Je reste... !?

- Tu as rendez-vous au ministère de l'intérieur à quinze heures. Pour faire le point sur l'affaire.

- Maxime, c'est n'importe quoi. On n'a rien, absolument rien de concret !

- Aucune importance, tu brodes, tu enrobes. Il faut que tu nous débarrasses de la pression du ministre, on va pas pouvoir travailler dans ces conditions-là ! Tu as carte blanche.

- On en est là ?

- Ouais... je pourrais porter plainte pour harcèlement ! Je suis convaincu que Paul Arenc est derrière. Le ministre exige des résultats !

- C'est vrai que j'ai passé un week-end à me prélasser sur une plage des caraïbes... Tu te rends compte que tu me fais perdre mon temps ?
- En fait, non. Je préserve la sérénité de l'enquête. Pas le choix.
- La sérénité de l'enquête ou la tienne ?
- Joue pas à ça, Alex. On est dans la même équipe...

La voix du divisionnaire vibre de colère. Robin comprend qu'il est à bout de patience.

- J'ai carte blanche ?
- ...
- J'accepte, à deux conditions.
- Quelles conditions ? Le ton de Pereira se fait soupçonneux...
- Primo, je dis ce que je veux au ministre pour qu'il nous fiche la paix.
- Alex, tu...
- Secundo, je rentre pas tout de suite à Marseille, je prends un jour de congé...
- Un jour de congé ! T'es pas bien ! En pleine enquête !

Rasséréné par la décision qu'il vient de prendre, Robin laisse le divisionnaire exploser et lui expliquer à quel point il est irresponsable, à côté de la plaque, un danger pour son équipe, voire toute la police nationale... Tous les clichés y passent, sans émouvoir Robin, qui sent bien que Maxime, sanguin par nature, décharge sur lui une colère qui ne lui est pas complètement destinée. Il finit par interrompre le flux rageux.

- C'est non-négociable Maxime. Si tu dis non, je saute dans le prochain train, sans passer par la case ministère de l'intérieur.

Ayant épuisé sa colère, Pereira abdique...

Robin se décontracte. « *Bon, c'est pas tout ça, mais on a faim, non ?* ». Tout en cherchant un endroit où faire un brunch digne de ce nom, il appelle son équipe.

- Zoran ? Robin. Tu as des pistes pour le poison ? Tu as pu avancer ?

- Salut patron... Des pistes, non, j'suis trop dans le vague. Mais je deviens The spécialiste des poisons neurotoxiques ! J'vous explique ?

- Vas-y...

## Chapitre 21

Je me laisse tomber sur la chaise en face de Carrie. Cette matinée m'a lessivée ! La réunion de onze heures s'est bien passée, jusqu'à ce qu'on aborde le problème « antenne financière ». Aucune difficulté pour réorganiser le travail de Michèle, ravie de ne plus avoir de relations professionnelles avec Aaron ; aucune difficulté non plus pour décider lequel des chercheurs de l'équipe pourra encadrer un doctorant l'an prochain. C'est une question épineuse, le nombre de directions de thèse étant un élément important de la carrière des chercheurs, il y a souvent des luttes féroces dans les laboratoires à ce sujet.

Mais les collègues sont exaspérés par les contrôles, de tout ordre, exercés par l'administration. Tous ont bien conscience qu'il en faut ; nous dépensons de l'argent public, nous devons rendre des comptes, c'est logique. Sauf quand les procédures prennent tellement de place et de temps qu'elles entravent notre travail de recherche... J'ai calmé les esprits comme j'ai pu. J'espère avoir assez d'influence auprès de Jean-Michel Remme, le gestionnaire de l'antenne financière, pour aplanir les difficultés en toute simplicité.

- Tamy ! Ça me fait plaisir de te voir ! Ça fait longtemps !
- Hello Carrie, oui... Ça fait presque un an, depuis que tu es à la présidence. Ça se passe bien ?
- En vrai, oui. Tu te souviens, je m'occupe de la culture et de la comm. La culture, ça roule, on a une super équipe, bien structurée. En vrai, le VP -pardon- le vice-président n'a pas grand-chose à faire, j'ai un droit de regard sur la programmation et je

valide les projets autour des résidences d'artiste... Ce qui prend le plus de temps, c'est d'assister aux spectacles ! Mais comme je suis seule, en vrai, ça remplit bien mes soirées. J'essaie de tirer la programmation vers des spectacles engagés, en vrai, je trouve ça important !

Carrie est une petite brune fluette ayant la grâce, la vivacité d'une geisha. Maître de conférence en littérature espagnole, elle a dû effectuer un gros travail sur elle-même pour contrôler l'hyper-émotivité qui lui fait perdre ses moyens. Un peu inquiète par la résurgence de ses tics de langage, je la regarde avec attention. Les yeux cernés, la bouche crispée dans sa tentative de sourire, elle se tient roide sur sa chaise.

- Tout va bien Carrie, tu es sûre ?
- Oui, oui... en vrai, c'est juste une mauvaise passe.
- Tu veux en parler ?

Sa grimace d'acquiescement se transforme en fou-rire nerveux quand elle réalise que le serveur, sans doute débutant, n'ose pas nous interrompre pour prendre la commande. Cette formalité expédiée, elle demande les yeux encore brillants de larmes :

- Il est mignon, tu trouves pas ?
- Qui ?
- Ben, le serveur !

Mi-amusée, mi-soucieuse, j'avoue ne pas avoir prêté attention au jeune homme... J'hésite à ramener Carrie sur le sujet qui la préoccupe.

- Je m'éparpille façon puzzle... En vrai, c'est toujours comme ça quand je stresse ! En plus, j'essaie d'arrêter de fumer ! C'est cool d'avoir accepté de manger avec moi.
- Tu me racontes ?
- C'est la dir cab du président... Tu la connais ?
- Martine Cottard ? Pas personnellement. Tu as des problèmes avec elle ?
- En vrai, c'est une vipère malfaisante, une vraie punaise !
- Allons, allons... un reptile ou un insecte ? Faut choisir !
- Je ne plaisante pas ! T'imagines même pas ! En vrai, elle est incapable de regarder les choses de façon positive. A part critiquer, médire... Et comme elle a une position importante, son pouvoir de nuisance est... immense !

Je laisse Carrie rassembler ses idées pour qu'elle puisse raconter son histoire de façon cohérente. Elle vide d'un trait son verre de vin, s'en sert un autre et reprend son récit.

- C'est avec la comm que ça coince... En vrai, elle déteste le directeur du service comm, Sophian. C'est un super pro, qui s'entend bien avec tout le monde. On essaye de mettre en place une organisation pour que la comm réponde aux attentes de l'équipe présidentielle, du président, mais aussi des services... En vrai, ça part dans tous les sens ! Les demandes pleuvent, sans parler des injonctions contradictoires. Mais bon, c'est logique, vu qu'on a laissé les choses sans pilotage politique pendant longtemps.
- Et Martine Cottard dans tout ça ?
- En vrai, c'est le grain de sable qui bloque tout. C'est même plus un grain, c'est un énorme caillou, un vrai boulet !
- Comment ça ?

- Elle interfère systématiquement avec tout ce que décide Sophian. Elle envoie des mails à la fois assassins et contradictoires à l'équipe. Elle stresse tout le monde. En vrai, ils sont à bout. Sophian m'a même dit que certains pensent à se barrer. Y a une collègue qui s'est mise à pleurer en lisant un de ses mails. Et du coup, elle est en arrêt maladie ! Tout ça à cause de la punaise, qui se prend pour madame la présidente !

- Tu as essayé d'en discuter avec elle ?

- Oui, mais à part me dire qu'elle nous fera confiance quand on arrêtera de faire de la m... T'en penses quoi ? Tu ferais quoi si t'étais à ma place ?

Difficile de répondre à cette question-là sans prendre un peu de recul. Tout autant que de laisser Carrie sans le soutien qu'elle est venue chercher...

- Si tu veux agir efficacement, et d'une certaine façon, protéger le service comm', il faut que Martine Cottard te respecte, et même qu'elle te craigne un peu.

- Ça c'est sûr ! En vrai, il y a des gens à qui elle ne touche pas...

Nous passons la demi-heure suivante à explorer les moyens dont dispose Carrie pour résoudre cette situation. Elle commence tout juste à se détendre lorsque les vibrations de mon téléphone me rappellent que je suis attendue au labo.

- Carrie, il faut que je file. Tu me tiens au courant ?

- Oui, oui, merci Tamy, je t'appelle... Attends ! Prends ça...

Elle me tend son dernier paquet de cigarettes, à peine entamé.

- Je sens que je vais en prendre une, si je le garde...

## Chapitre 22

Sacha émerge d'une nuit trop courte et réalise que la maison est vide. Tamy est partie de bonne heure au labo. Les jumeaux sont au lycée. Malgré un week-end familial plus qu'agréable, son esprit n'a cessé de passer en revue les éléments dont il dispose pour se lancer dans un nouveau reportage. Pas grand-chose, à vrai dire. Une intuition... rien de plus.

Il installe son ordinateur sur la table de la cuisine, se prépare un milkshake à la pomme relevé d'une larme de calva et se lance sur la piste de Alzheimer à travers l'infini web. Il repère des données publiées sur le site de Santé Publique France, mais la dernière enquête a plus de dix ans... et les chiffres sont trop globaux pour être utiles.

Juste après, bingo ! Dans un article du Monde, il trouve la mention d'un site édité par l'Institut National de la Recherche Médicale, qui recense toutes les causes de décès, avec des chiffres, année par année. Le CéPIDC.

Un seul clic... et une mine d'or... La maladie d'Alzheimer ne frappe pas partout de façon identique. Un département présente un taux de mortalité lié aux démences tout à fait au-dessus des autres : la Creuse... Avec une forte augmentation pour les trois dernières années.

Démence... Chez les vieux... Alzheimer ?

Sacha tente de se souvenir de ce que lui a dit Tamy concernant les facteurs de risque... niveau de vie, alimentation, sédentarité...

Il reprend sa quête numérique et constate que le taux de pauvreté est plus élevé que dans les départements voisins. Les Creusois seraient plus déments que les autres ?

Non, la creuse partage ce triste palmarès avec les départements des Hauts de France, du bord de la méditerranée et bien sûr, la Seine Saint Denis, qui arrive en tête. Retournant sur le site du CéPiDC, il réalise que la carte des départements pauvres se superpose avec celle des départements les plus touchés par les démences comme la maladie d'Alzheimer. Tamy avait parlé de facteurs de risque, mais là, c'est monstrueux ! Ça ressemble à une double peine... les gens qui ont une vie difficile doivent -en plus- faire face à ce type de fléau lorsqu'ils prennent de l'âge. Sans moyens financiers pour lutter dignement !

Sacha décide de consacrer une partie de son reportage aux liens méconnus du grand public entre pauvreté et maladie d'Alzheimer.

Revenant à ses analyses statistiques, il examine l'évolution du taux de mortalité lié aux démences dans les départements les plus pauvres. Rien de significatif... le taux est élevé depuis plus de dix ans, sans augmentation notable. Seule la Creuse fait exception, avec cette curieuse augmentation depuis trois ans...

La Creuse, c'est là, et pas ailleurs qu'il faut chercher...

Quatre Ehpad accueillent des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer dans la Creuse. Le besoin semble tel qu'ils acceptent des aidants bénévoles.

Sacha n'hésite pas longtemps... Il constitue un dossier crédible pour répondre aux annonces et envoie sa candidature par mail. Son cerveau carbure et échafaude la suite. Demain, il louera une voiture et partira en immersion. S'il se passe quelque chose d'anormal dans un de ces établissements, il sera sur place pour le découvrir.

En attendant, il rassemble le maximum d'informations sur chacune de ces « maisons de retraite ». Deux sont des institutions publiques, gérées par le Conseil Départemental de la Creuse. Les Signolles, près de Gouzon et la Résidence du Marais, à Guéret. Les deux autres sont des institutions privées ; la Résidence du Bazern, toujours à Guéret et les Jardins Qaligo, près d'Aubusson. Sur le papier, tout semble idéal pour les résidents de ces quatre structures... Mais la lecture du livre de Castanet l'a rendu prudent.

Raidi par les heures passées sur son écran, mais rassénéralisé par la perspective de passer à l'action, il enfile un short et des baskets et part faire un footing.

Il emprunte le chemin qui borde l'Indre, dont Tamy lui a vanté les charmes. La brume qui monte de la rivière rend le paysage fantasmagorique ; la chaleur qui peu à peu gagne ses muscles achève de lui redonner l'énergie dont il va avoir besoin pour se lancer dans ce nouveau reportage. Son esprit vagabonde au rythme de ses foulées.

Après des années d'une vie solitaire choisie, il s'est découvert une famille qu'il a et qui l'a adopté. Il pressent que la maison de Tamy va devenir -pour lui- une sorte de maison de famille. Pour l'instant, il tâtonne quant à la place qui sera la sienne ; trop âgé pour être le grand frère que les jumeaux rêvent d'avoir mais trop jeune pour être l'oncle raisonnable que Tamy envisage peut-être...

Il navigue entre les deux et cette position ambiguë lui convient bien. Elle préserve son besoin viscéral de liberté. Cette liberté à laquelle Tamy a dû renoncer lorsqu'elle s'est retrouvée seule pour élever ses fils. Sacha a perçu que la relation entre Tamy et les garçons est un peu trop fusionnelle. Pas de père pour couper, symboliquement, le cordon ombilical. Pour fixer un cadre que l'amour maternel ne permet pas d'imposer. Malgré tout, elle s'en sort, menant de front sa carrière et l'éducation des jumeaux.

Comment sa relation avec Alex va-t-elle pouvoir s'ajuster à tout ça ? Compliqué... se dit Sacha ; mais c'est aussi l'occasion pour Tamy d'avoir enfin une vie perso. Les garçons sont grands, il est temps qu'elle les lâche un peu. S'il peut l'aider...

## Chapitre 23

« *Ma chérie, es-tu disponible ce soir ?* »

Dix-huit heures cinquante. Je suis en train de ranger mes affaires quand le texto d'Alex arrive... Ma réponse part sans que j'ai pris le temps de réfléchir un instant « *je suis toujours disponible pour toi...* ».

« *Retrouve-moi dès que tu peux chez Monsieur Pierre, à côté de la gare ; tu connais ?* ».

Oh oui, je connais ! Même si je n'y ai jamais mis les pieds, ni n'ai aucune idée de ce à quoi ressemble la devanture, encore moins la carte... Et ce sera même mon restau préféré si Alex est assis près de moi ! Stoppée dans mon élan, je fixe mon téléphone, devenu lampe d'Aladin ou baguette magique sur le point de réaliser ce dont j'ai le plus envie au monde. Je relis le message pour être sûre d'avoir bien compris. Alex... ici.. à Tours... Comment ? Pourquoi ?

Je n'en sais rien et je m'en moque... Dans moins de dix minutes, je serai dans ses bras.

Répondre... Il faut répondre quelque chose... Qu'est-ce qu'on écrit pour dire sa joie, son bonheur, son désir ? Un oui avec plein de iiiiii ? De grandes phrases alambiquées ? Je patauge dans une délicieuse confusion, cherchant une formule, une image qui exprimerait ce que je ressens. Qui dirait l'indicible. J'en rejette une

foultitude toutes plus mièvres les unes que les autres... Je panique à l'idée que les secondes qui s'écoulent ne soient interprétées comme une hésitation, alors que je n'ai qu'une hâte, sauter dans ma voiture et le rejoindre.

« *J'arrive* »... un petit mot pour résumer mon impatience et le maelstrom d'adrénaline qui me chavire. Au fond de ma conscience, une étroite brèche qui me relie au monde réel s'ouvre fugacement pour me dire de prévenir les garçons... ce dont je m'acquitte avec distraction, en cherchant les clés de ma voiture.

Sur le point de pousser la porte du restaurant, je suspends mon geste pour tenter de mettre un peu d'ordre dans mes pensées.

Je connais Alex depuis quelques semaines. C'est peu. Et déjà, il a fait voler en éclats mon armure émotionnelle ? Celle qui m'abrite depuis plus de dix ans, depuis l'Accident. Depuis la mort du père de mes fils. Je suis émerveillée par notre rencontre... et terrifiée à l'idée de souffrir encore.

Comment être sûre des intentions d'Alex ? Puis-je lui faire confiance ? Lui avouer mes sentiments, mes doutes ?

*Arrête de réfléchir, Tamy, arrête de réfléchir !*

*Pour une fois, muselle ta raison !*

*Laisse toi aller !*

Je prends une grande inspiration et j'entre, décidée avant tout à profiter du petit miracle qui s'offre à moi.

Avant d'avoir eu le temps de lever les yeux pour repérer la table à laquelle mon amoureux est installé, je sens un bras solide qui m'empoigne par la taille et m'attire dans une bulle enchantée, hermétique au monde extérieur. Je m'agrippe, comme pour conjurer la crainte que cet instant ne soit qu'un rêve. Je retrouve son odeur, le grain de sa peau, le son de sa voix qui murmure des mots de bienvenue, qui chante -sans les dire- les émotions, les sentiments. Si l'Éden existe, nous venons d'y faire une entrée étourdissante. Et remarquée... par les clients du restaurant, qui nous observent, amusés ou envieux. Alex m'attrape la main.

- Viens, allons manger. J'ai commandé pour toi.

Sur notre table est disposé un plateau de fruits de mer. Il me semble immense. Le vin blanc est servi. J'ai l'impression d'en sentir le bouquet.

Comme il aime à le faire, Alex s'est installé à côté de moi, plutôt qu'en face. Il a choisi une table avec banquettes, pour que nous puissions être assis tout près l'un de l'autre. Il lève son verre, les yeux dans les miens...

- À notre soirée improvisée...

Je réalise que je n'ai pas encore dit un mot, étourdie de bonheur.

- Je suis tellement heureuse que tu sois là. Comment... Alex m'interrompt d'un baiser.

- Plus tard... Ce qui compte, c'est toi. Dis-moi comment tu vas ; raconte-moi le labo, les garçons...

Blottis l'un contre l'autre, nous dévorons, tout en évoquant pêle-mêle les événements de nos vies depuis que nous sommes quittés, trois semaines auparavant. Une éternité...

La similarité des symptômes entre mes patients et les victimes de l'enquête d'Alex me frappe, mais l'euphorie de la soirée, soutenue par l'excellent blanc dont j'ai un peu abusé, me font remettre à plus tard toute réflexion à ce sujet.

Le repas achevé, je n'ai aucune envie de quitter ce cocon de délices. Ni aucune idée quant au temps dont dispose Alex ce soir... S'il doit reprendre un train. Ou pas.

- Tu sais ce dont j'ai envie ?

Mutin, Alex me regarde.

- J'ai bien une petite idée...

- Oh, je suis sûre que non ! En réalité, j'ai envie d'une cigarette... Tu crois que je peux, ici ? Le meilleur flic de France me protège, n'est-ce pas ?

- Non, Tamy, non... répond Alex, hilare. D'une part, tu ne fumes pas, et d'autre part, ici, ça serait tout à fait impossible, même si le meilleur flic de France est à tes pieds !

- J'ai arrêté de fumer il y a deux ans ; mais parfois, ça me titille... et ce soir, j'ai le paquet de Carrie dans mon sac...

- Oublie l'idée de fumer ici. Mais j'ai peut-être une solution, pour prolonger notre soirée idyllique ; et te permettre de fumer en prenant un dernier verre. Tu me suis ?

- Au bout du monde...

Nous quittons les lieux, serrés l'un contre l'autre. La nuit, le quartier est un peu sinistre. La gare routière, en face du restaurant, sert de refuge à une population très éclectique ; marginaux en quête d'un peu de chaleur humaine, voyageurs en attente d'un bus en retard... La façade de la gare ferroviaire, véritable chef d'œuvre architectural construit par Victor Laloux à la fin du dix-neuvième siècle, illumine, à notre droite, la place du Général Leclerc. Engourdie par le vin et la chaleur d'Alex, je n'ai pas vu s'approcher une femme dépenaillée qui traîne un baluchon. Je sursaute lorsqu'elle nous interpelle, en nous barrant le chemin.

- Oooh, les zamoureux... zêtes trop mignons... une petite pièce pour la pauv' Astrid qu'a rien mangé aujourd'hui...

Je perçois l'hésitation d'Alex. Le contraste entre notre situation et celle de la clocharde est si poignant que je ressens une forme de culpabilité, tout en étant jalouse de notre bonheur. Je serre la main de mon ami en murmurant :

- Donne-lui quelque chose, s'il te plaît, elle semble si seule.

S'étant exécuté, Alex s'engouffre dans l'immeuble voisin du restaurant, m'entraînant à sa suite.

Le Grand Hôtel de Tours ! Avec ravissement, je comprends que notre soirée n'est pas tout à fait terminée...

- Attends-moi un instant, chuchote Alex.

Il s'approche de la réception pour récupérer sa clé, en plaisantant avec le réceptionniste. Je ne cherche pas à comprendre de quoi ils parlent... Je retrouve et reconnais sa façon d'entrer en relation avec

les gens, à la fois simple et directe, accordant à chaque personne qu'il croise une place centrale, le temps d'un échange, aussi bref soit-il... Je me sens envahie par une bouffée de félicité. La sensation d'être à la place où je rêve d'être, de vivre un instant parfait, que je n'échangerais contre rien au monde. Je ne me croyais pas capable d'aimer un homme à ce point-là !

- Allez viens, ta cigarette a déjà trop attendu...

Je me laisse guider, m'en remettant à lui avec délectation. Ne rien décider, ne pas tenter de contrôler la situation, ne pas choisir ; j'abdique, avec soulagement, ce qui est la colonne vertébrale de mon quotidien. Dans une confiance viscérale. Comment ai-je pu douter ?

Alex me précède dans la chambre, sans allumer la lumière. Je devine, plus que ne vois, qu'il s'est déjà approprié l'espace. Il s'installe comme s'il devait rester longtemps. Vêtements rangés dans les placards, valise dissimulée sous le lit, objets personnels disposés sur la table de nuit et le bureau.

D'un geste théâtral, il ouvre la fenêtre qui donne sur la terrasse dominant la place et, paraphrasant François Rabelais...

- Ma chérie, fay çe que voudras.

La chanson « *bleu comme toi* » d'Etienne Daho jaillit dans l'espace de la nuit tandis que la nicotine irradie mon cerveau et que le temps s'arrête...

- Tu es bien ?

- Merveilleusement bien... Merci Alex, d'être là, d'être toi. J'ai l'impression de vivre un rêve. Je croyais que ces choses-là n'arrivaient qu'au cinéma !

- Les hommes devraient avoir une priorité : faire plaisir à leur amoureuse... Le monde irait bien mieux ainsi ! Tu aimes toujours le rhum arrangé ?

- Yes !

- Alors, buvons à notre futur proche... Viens.

Cocktails et musique ne sont que les préludes prometteurs de la nuit qui s'avance...

La tête un peu lourde, je me réveille dans la chaleur du corps de mon homme. Dans son sommeil, il me serre contre lui ; je sens son souffle régulier et doux dans mon cou. Il fait encore nuit noire. Aucune idée de l'heure qu'il est... Je me tortille en essayant de me dégager délicatement, pour ne pas le réveiller. Je tâtonne pour trouver mon téléphone, soudain obnubilée par l'heure. Cinq heures... il est cinq heures du matin. Les garçons doivent s'être inquiétés de mon absence ! Je me sens envahie par une culpabilité de mauvaise mère, déchirée entre mon désir de rester avec Alex et ce que je crois devoir faire pour bien remplir mon rôle de maman. Je finis par céder à la culpabilité... je me lève et m'habille à tâtons.

- Qu'est-ce que tu fais ? souffle Alex.

- Il faut que j'y aille...

- Où ça ?

- À la maison. Les garçons doivent m'attendre !

- Tamy, c'est n'importe quoi ! Tes gars dorment à l'heure qu'il est. Et tu as dit que Sacha était là... Viens te recoucher.

- Ils vont s'inquiéter, je ne les ai pas prévenus que je ne rentrerais pas !
- Ils ont dix-sept ans ! Ils se moquent de savoir ce que tu fais de tes nuits... Tamy, s'il te plaît.
- Alex, je...

Au bord des larmes, je tremble de confusion. J'ai peur de tout gâcher -ce que je suis sans doute en train de faire- mais je suis aussi terrifiée par l'idée que je délaisse mes enfants. Est-ce qu'Alex est en mesure de comprendre ça ? Que dois-je faire ?

Engluée dans mon incertitude, j'opte pour une non-décision.

- Je reviens... Je fais l'aller-retour, j'en ai pas pour longtemps. Comme ça, je prends de quoi me changer, et je peux rester avec toi ce matin.
- Comme tu veux...

Alex a grommelé sa réponse en rabattant le drap sur sa tête. J'attrape mon sac et je me sauve sans oser l'embrasser, de peur qu'il ne me repousse.

## Chapitre 24

La maison est plongée dans le noir. Je monte sans bruit dans ma chambre rassembler quelques affaires. Avant de repartir, je passe par la cuisine, pour laisser un mot rassurant aux jumeaux.

- Bonjour sister, alors, on découche ?

Sacha, hilare, a surgi derrière moi. Mon cœur, un instant affolé, retrouve son rythme normal.

- Sacha ! Tu m'as fait peur... C'est Alex ; il m'a fait la surprise de débarquer hier soir.

- Tsss, tu n'as pas besoin de te justifier ! Il est reparti ?

- Non, j'y retourne !

Sacha hausse les sourcils, l'air surpris. Je comprends qu'il ne comprend pas ce que je fais là... Un peu accablée, je renonce à m'expliquer. J'imagine que ça ne sert à rien ; Sacha serait d'accord avec Alex. Si ça se trouve, les jumeaux seraient aussi sur la même longueur d'onde ! Je me sens tout d'un coup stupide avec mes états d'âme maternels. Je secoue la tête pour chasser l'embarras qui m'assaille.

- Bon, je file... À ce soir ?

- Non, je serai parti. Je pars dans la Creuse, commencer mon enquête.

- Sacha, je suis désolée...

- T'inquiète, on s'appelle. Je pense revenir dans une dizaine de jours. Tu veux bien ?

- Bien sûr, tu es toujours le bienvenu à la maison. Je te confie les jumeaux pour ce matin ?
- All right... Je serai discret sur ta nuit ! conclut Sacha avec une lueur de malice dans les yeux...

De retour au Grand Hôtel, je réalise que je n'ai pas la clé de la chambre d'Alex. Quelle idiote ! Je vais être obligée de toquer à la porte, et peut-être de le réveiller... l'exact contraire de ce que je voudrais faire. Mes craintes s'évaporent en arrivant devant la chambre ; Paul McCartney s'époumone sur *Nineteen hundred and eighty five*... Les chambres voisines doivent être vides d'occupants, ou alors, ils apprécient ! Je toque.

- Ma chérie ! As-tu faim ?

J'acquiesce en me lovant dans ses bras.

Une heure plus tard, nous sommes les premiers clients à entrer dans la salle de restaurant, pour un brunch plantureux.

Et là, c'est plus fort que moi, dès que nous nous installons, j'appuie sur pause.

- Alex, tu vas me prendre pour une malade de boulot, mais je ne parviens pas à ne pas penser... tu sais à quoi...
- Vas-y, shoote, femme de fer...

Je le remercie d'un sourire...

- Hier soir, quand tu m'as raconté ton enquête, tu as évoqué les victimes. Leurs symptômes sont identiques à ceux des patients que nous avons accueillis dans le service, il y a quelques jours.

Vraiment identiques. Je parle des survivants. Mais tu as aussi parlé de décès... Vous en avez combien ? Et, question subsidiaire, est-ce que tu sais qui va pratiquer les autopsies ?

- Tu me tues, belle amie. Entre la mère poule et l'impitoyable scientifique, quelle place pour la femme femelle ? Je plaisante, ne te fâche pas, voilà, voilà le debrief, donne-moi une seconde.

Dans un geste théâtral, il boit d'un trait son café crème, s'essuie la bouche, et me répond avec une révérence :

- Il y a eu cinq morts à Saint Barth, my Lady. Peut-être plus, avec ceux qui ont été renvoyés en réa chez eux. Je n'ai pas encore de retour. Ceux de Saint Barth sont à la morgue de Pointe à Pitre. Leur légiste a fait une première autopsie, mais comme il n'est pas décidé à faire du zèle, je lui ai dit de ne pas toucher aux autres. J'ai obtenu du ministre que les quatre corps intacts soient envoyés à Marseille, c'est Caroline qui va s'en charger.

Caroline, c'est Caroline Bouvret. Légiste hors-pair, c'est aussi une amie d'enfance, retrouvée par hasard lors du décès énigmatique de ma mère, en mai dernier. Caroline, c'est la garantie que les autopsies seront parfaitement réalisées. S'il y a des points communs avec nos victimes tourangelles, nous allons pouvoir travailler ensemble. Elle saura apprivoiser Hélène... je reprends, taquine.

- Tu traites directement avec le ministre de l'intérieur ?

- Un deal avec le divisionnaire... répond Alex, avec un clin d'œil.

Je n'insiste pas, polarisée sur son enquête.

- Tu as une idée de ce qui leur est arrivé ?

Alex me regarde, à la fois attentif et circonspect...

- Tamy, tu sais que je ne suis pas supposé te parler d'une enquête en cours.
- Oui, mais tu as déjà commencé, alors...
- Je t'ai donné des faits qui sont déjà dans la presse ! Là tu me demandes mes hypothèses. C'est pas tout à fait la même chose. Où veux-tu en venir ?
- Je me demande si les victimes de saint Barth et celles de Tours ne sont pas liées... Je ne vois pas comment, mais je suis plus qu'intriguée.
- Comment ça ?

Je me lance alors dans une explication détaillée de ce que nous avons trouvé lors des autopsies. Sans dévoiler le nom de mes patients... nous avons aussi des secrets professionnels !

Je perds Alex dans des détails techniques, que je n'arrive pas à simplifier. C'est encore trop confus, y compris dans ma propre tête, pour que je sois en mesure de bien faire le tri entre les éléments essentiels, signifiants et le reste. Pour finir, je tente de résumer.

- En clair, my Lord : Deux régions du cerveau gravement lésées, le tronc cérébral et l'hippocampe ; et des petits grains noirs, de nature inconnue, plus ou moins répandus dans tout le cerveau... Ça, c'est pour les morts. Pour les survivants, les lésions sont moindres, et on n'a pas détecté de grains noirs. Soit qu'il n'y en a pas, soit qu'ils sont tout petits ou très rares... Aaron se charge de leur identification. Une dernière chose, nous avons prévu de

réveiller les patients qui sont en réa. Sig est convaincu qu'un traitement anti-inflammatoire devrait suffire à les aider et qu'un coma artificiel prolongé serait dommageable. À toi... Please ?

- D'accord... Mais tu gardes ça pour toi. Tant que Caroline n'a pas fait les autopsies ; si les conclusions concordent, on en reparlera. Ok ?

- Bien sûr ! Mais avoue que ça serait une drôle de coïncidence...

- Hmm... Tu sais ce que je pense des coïncidences ?

Je fais un geste de la main pour éluder la question. Alex raconte à son tour ; peu de choses quant aux victimes, mais il m'expose sa théorie du poison.

- Les échantillons sont à Lyon, chez mes collègue de la police scientifique. Et Zoran étudie la piste des neurotoxiques.

- Un poison, ça explique l'effet très rapide. Ça explique aussi pourquoi un nombre circonscrit de victimes. Tu me suis ? Si c'était une épidémie, ça se propagerait. Et l'effet-dose...

- Quézaco les Fédoz ? Des nouveaux virus ?

- Pardon... j'arrête de jargonner. Mais toi, reprends un crème et concentre-toi un peu mieux : l'effet-dose, ça veut dire que les victimes sont d'autant plus malades qu'elles ont absorbé plus de poison. Et donc, on peut supposer que les morts sont ceux qui ont absorbé le plus de poison... Mais Alex, pourquoi empoisonner tous ces gens ? À Saint Barth, dans un mariage, ça ressemble à une vengeance... mais les patients qui sont ici ? Quel rapport ?

- Belle Dame, pour l'instant, on ne sait pas si les deux affaires sont liées, ne va pas trop vite. Écoute, je dois repartir vers midi...

Oublions nos boulots pour l'instant, et profitons des quelques heures qui nous restent. Que veux-tu faire ?

Je jette un regard par la baie vitrée qui ouvre la salle sur la place de la gare. Des gens se hâtent, ignorant le soleil qui fait un retour radieux. Je ne sais que lui répondre. Être auprès de lui suffit à mon bonheur.

- Est-ce que tu aimes les éléphants ?

- Les éléphants ? Euh... Je préfère les gazelles, si tu veux tout savoir.

- Vilain chasseur. Viens, je vais te présenter Fritz, notre éléphant local... dis-je en entraînant mon amoureux à la découverte du vieux Tours.

## Chapitre 25

Après trois heures d'un voyage bucolique à travers l'Indre et la Creuse, Sacha arrive à Ajain près de Gouzon, vers midi. Il a décidé de commencer ses visites aux Ehpad locaux par les établissements publics. Première étape : les Signolles.

Ajain. Gros village posé le long de l'ancienne route nationale, maintenant déviée. L'entrée du bourg est marquée par le monument aux morts d'un côté de la route et le laboratoire départemental d'analyses de l'autre. Curieuse juxtaposition de tradition et de modernité... Plus loin, des maisons anciennes, très bien entretenues, alternent avec des constructions plus récentes.

La rue principale a été aménagée pour apaiser la circulation, formule consacrée pour indiquer que vélos et piétons peuvent se déplacer en toute sécurité. C'est le parti pris actuel de nombreuses communes... la vitesse, limitée, permet à Sacha d'inspecter la rue. Il passe devant la mairie, voisine d'une maison dédiée aux enfants. Sans doute une école... Il néglige, pour l'instant, Les Signolles, indiquées à droite au premier carrefour. Un peu plus loin, quelques commerces. Boulangerie, pharmacie, salon de coiffure, épicerie de produits locaux, au style très bobo, qui ne détonnerait pas dans le Marais... Sacha sort du village et fait demi-tour.

Le café du centre a une jolie terrasse qui invite à prendre un verre au soleil. Quelques habitués sont déjà installés. Derrière le bar, le

patron est parti en croisade contre les élus départementaux ; il donne de la voix pour un public acquis à sa cause.

- Y a que le labo qui les intéresse, alors ils vont revoir les horaires des bus en fonction des horaires du labo. Et les autres, tant pis pour eux ! Le samedi et le dimanche, tu te démerdes pour aller à Guéret ! Moi, ça me dépasse !
- Et le Conseil municipal peut rien faire ?
- Eh Marcel, tu veux qu'on fasse quoi ? On est des moucherons pour eux.
- Et pour les Signolles ? C'est le département aussi... Faudrait pas qu'ils l'oublent !
- Bah, les Signolles, c'est pour les vieux.
- Ça intéresse personne !
- Elle en pense quoi, la directrice ?

Tous parlent en même temps... Un petit groupe d'hommes d'une cinquantaine d'années, cherchant des solutions pour que le village ne soit pas coupé du monde quand le laboratoire est fermé.

Sacha comprend que le patron pourrait bien être aussi... le maire. Il s'accoude au bar, un peu à l'écart et attentif, en attendant qu'on le remarque. Ce qui prend dix bonnes minutes.

- Jeune homme, qu'est-ce que je vous sers ? finit par demander le patron...
- Une pression, s'il vous plaît. Vous servez à manger ?
- Mais oui ! C'est plat du jour unique... Installez-vous, on arrive. Jenny ! Tu te bouges un peu ? On a du monde... Elle arrive. Elle est lente, mais je crois que c'est juste pour me faire enrager ! C'est ma nièce...

La serveuse se lève, lâchant à regret son téléphone, pour dresser la table de Sacha et lui apporter sa bière. Il a renoncé à la terrasse. Non pas pour économiser les pas de la serveuse, mais pour pouvoir se rapprocher du groupe d'hommes, qu'il perçoit comme une mine d'informations sur la vie locale. Il faut qu'il attire l'attention sur lui...

D'un geste brusque, il renverse la bière que la serveuse lui tend et recule sa chaise avec fracas.

- Shit ! Je suis désolé !

Le remue-ménage attire l'attention des quinquas et du patron.

- Laissez, on va s'en occuper... Jenny, tu attends quoi ? Que la bière soit entièrement coulée par terre ?

Pendant que la jeune fille tente de réparer les dégâts, Sacha se réinstalle au bar.

- Je vous en remets une ? demande le patron.

- Oui, merci. Je suis vraiment désolé...

- C'est pas grave, ça arrive.

- Ça m'arrive plus souvent qu'à d'autres ! s'excuse Sacha avec une moue qu'il espère un peu naïve.

Sacha a obtenu l'attention du groupe. Il enchaîne...

- Excusez mon indiscretion, mais je vous ai entendu parler des Signolles... En fait, je suis là pour ça. Je cherche une maison de retraite pour mon grand-père. Il ne peut plus vivre seul ; il a la maladie d'Alzheimer.

- Oh Régis, c'est comme ton père !

La remarque jette un froid.

Régis, rond et chauve, a des petits yeux méchants, enfoncés dans leurs orbites. Il foudroie du regard l'homme qui vient de parler et plante son regard sur Sacha. Qui comprend que le sujet est sensible...

- Régis, c'est ça ? je suis désolé pour votre père... Mais je cherche un endroit où mon grand-père sera bien traité. On entend dire tellement de choses à propos des maisons de retraite, que je ne sais pas quoi faire. Vous comprenez, c'est lui qui m'a élevé, et nous avons toujours vécu ensemble...

Régis se lève et s'en va sans dire un mot, les dents serrées.

J'ai tout faux, se dit Sacha...

- Faut pas lui en vouloir, explique le patron. Il déteste son père depuis toujours, un alcoolique violent, et bon à rien. Sa mère en est morte de chagrin. Le vieux a pas un sou, et Régis doit payer pour sa place aux Signolles. Alors, il a la rage...

- Je comprends... J'ai l'impression que j'accumule les boulettes ! Désolé...

Sacha laisse redescendre la tension en sirotant sa bière. Le groupe rumine en silence et Sacha sent que les hommes sont sur le point de se disperser ; l'heure du repas est déjà bien avancée... Il fait une dernière tentative.

- Vous en pensez quoi, vous, des Signolles ? Vous leur confieriez un parent malade ?

- Bah, c'est comme partout ! Ils manquent de personnel, alors ils font comme ils peuvent. Mais, c'est propre. Tiens, votre milhassou est servi. Laissez pas refroidir...

Sacha n'insiste pas. Il s'installe devant son « milhassou », une galette de pommes de terre au lard, spécialité locale - un vrai régal !

En déposant sur sa table café et dessert, la serveuse lui souffle :

- Si vous voulez des infos sur les Signolles, faut demander à la pharmacie. Cynthia, la préparatrice, est une copine. Elle y fait toutes les livraisons de médicaments. Elle pourra vous dire...

- Merci mademoiselle... Jenny ? C'est ça ?

- Oui.

- Vous travaillez ici depuis longtemps ?

- Oui, euh... non... en fait, c'est juste un job comme ça. Je suis étudiante à Limoges.

- En quoi ?

- Troisième année de psycho.

- Ah ! C'est bien, ça...

Jenny s'éclipse, sous l'œil sourcilleux de son oncle. Sacha avale son café et revient vers le bar pour régler son addition.

- Ça vous a plu ?

- Très bien... J'ai fait une découverte avec le milhassou ; excellent !

Le patron se rengorge...

- C'est ma femme qui fait la cuisine.

- Vous la félicitez de ma part... Et encore toutes mes excuses pour les désagréments. Je ne voulais pas être incorrect avec vos amis. Mais, vous comprenez, j'ai vraiment besoin de savoir si je fais le bon choix pour mon grand-père...
- Oh, c'est rien. C'est qu'on a pas l'habitude que des étrangers posent des questions. La maison de retraite fait bosser des gens du village. Alors, on veut pas avoir d'ennuis. Mais, allez voir la directrice, c'est le plus simple !
- C'est ce que je vais faire... Encore merci ! et bonne journée !

Sacha regagne sa voiture en réfléchissant. Il n'a rien appris de concret... Son objectif est de savoir si le nombre de décès a augmenté ces dernières années dans les maisons de retraite. Il lui faut des éléments chiffrés, pas des impressions de villageois... Il a fait fausse route !

Pour accéder aux fichiers des résidents, son idée première était la bonne ; se faire embaucher par les différents établissements de la Creuse, si possible sur un poste de nuit, pour pouvoir fouiller tranquille.

Sans doute vaut-il mieux oublier les Signolles pour l'instant. Ajain est un petit village ; sa présence, l'incident avec Régis risquent de faire l'objet de commérages dans les prochaines heures... Il préfère laisser les choses s'estomper et file vers la Résidence du Marais, à Aubusson.

## Chapitre 26

Caroline Bouvret relit une dernière fois le rapport d'autopsie du corps qui a été pris en charge par le légiste de Pointe à Pitre. Les analyses toxicologiques ne disent rien, sauf un excès de cortisol dans le sang. Pas d'imagerie. Les organes semblent intacts. Seule mention notable : possible inflammation du cerveau, a priori dans la région de l'hippocampe... Est-ce pour cela que le commissaire Robin lui a demandé d'accorder une attention particulière au cerveau des quatre corps qui viennent d'arriver de Pointe à Pitre ? Il a refusé d'expliquer pourquoi, pour ne pas biaiser son analyse, a-t-il dit... Il a quand même insisté pour qu'elle commence par faire un scanner. Elle connaît bien Robin, s'il insiste, c'est qu'il a une bonne raison. Il a aussi mentionné la piste d'un poison, peut-être un neurotoxique.

Elle jette un coup d'œil à sa montre. Dix-neuf heures. Le scanner de l'hôpital doit être disponible. Elle appelle le service pour s'en assurer et demande à Bertrand, son assistant, de préparer les corps.

- T'as besoin d'aide ?

- Non, il est tard... tu peux y aller. Je trouverai bien un manip radio pour m'aider. C'est Manu qui m'a répondu, il est de garde cette nuit. Je me débrouillerai avec lui.

- Manu, il marrone tout le temps, mais il finit toujours par faire ce qui faut ! Allez zou, je file. Ciao Doc !

Bertrand disparaît avant qu'elle n'ait pu répondre. Dans la salle d'autopsie, le premier corps attend sur un chariot. La légiste

soupire... Elle déteste devoir sortir un corps du service de médecine légale. Depuis plusieurs mois, elle demande que son service soit équipé d'un scanner dédié, sans résultat pour l'instant. Pourtant, Robin a raison... l'imagerie est en passe de devenir une étape incontournable de l'examen post-mortem.

Une heure plus tard, elle ramène le corps et procède à l'autopsie pendant que Manus se charge du suivant.

Comme le prédisait le scanner, les viscères et organes abdominaux ne présentent aucune lésion. Leur poids et leur aspect sont en accord avec l'âge de la femme étendue sur la table, soixante-dix-huit ans. Une femme mince, qui devait avoir un mode de vie sain. Tout en dictant ses remarques à voix haute dans son téléphone, Caroline remet en place les organes avant de refermer l'abdomen. Elle procède ensuite à la dissection de la boîte crânienne. Elle a en tête les images qu'elle vient d'observer au scanner ; la nécrose presque totale de l'hippocampe et du tronc cérébral ; la présence de granules noirs, très dense dans les régions nécrosées et plus rare dans le reste du cerveau. Sous son scalpel, elle redécouvre, intriguée, ces lésions, qu'elle ne parvient pas à expliquer. Quel poison peut faire, en aussi peu de temps, autant de dégâts ? Fabriquer ces granules ? Elle réalise plusieurs prélèvements pour que Bertrand fasse les analyses histologiques et toxicologiques, demain.

Mue par une curiosité grandissante, Caroline enchaîne les quatre autopsies. Au petit matin, elle s'affale, éreintée, dans le fauteuil de son bureau. Les quatre victimes présentent, à peu de chose près,

les mêmes lésions, les mêmes granules. Les différences résident dans l'étendue des nécroses et la densité des granules, mais il est clair que tous sont décédés des mêmes causes. Quant à comprendre l'origine des lésions... Il va falloir attendre le résultat des analyses.

Elle attrape son téléphone, pour faire son rapport liminaire au commissaire, avant d'aller dormir.

- Commissaire, je ne vous réveille pas ? C'est Caroline Bouvret.

- Bonjour Doc. Allez-y, je vous écoute.

Robin comprend que la légiste a passé la nuit sur les victimes de Saint Barth. Ses explications mélangent fatigue et excitation. Il entend Caroline lui faire les mêmes descriptions que celles faites par Tamy, à propos des victimes tourangelles. Il enregistre, sans comprendre...

Quelle est la logique de cette affaire ? Quel rapport entre toutes ces victimes décédées identiquement, à sept mille kilomètres de distance ?

- Doc, je sais que ça va vous paraître bizarre, mais Tamy a exactement les mêmes cas que vous, à Tours. Des victimes revenues de Nouvelle Zélande. Deux décès et trois patients en réa. Les rapports d'autopsie sont... identiques.

Caroline est trop fatiguée pour réagir. Elle note l'information, en se disant qu'elle va revoir Tamy... Good news...

- Doc, vous êtes toujours là ?

- Oui, oui...
- Je vous disais que je vais appeler le juge, pour joindre les deux affaires. Il faut qu'on fasse une mise en commun de nos infos ; Tours et Marseille. Vous seriez dispo dans la journée ?
- En fin d'après-midi, commissaire. Je vais me reposer un peu, pour avoir les idées claires.
- OK, vous pouvez passer à l'Évêché vers seize heures ? Vous aurez les résultats des analyses ?
- Je vais demander à Bertrand de s'en occuper en priorité, mais je ne vous garantis rien...
- D'accord, merci. À tout à l'heure.

Avant de quitter son service, Caroline passe voir Bertrand.

- Fatche ! s'exclame-t-il. T'as pas bonne mine, Doc ! T'as l'air escagassée !
- Merci Bertrand... marmonne Caroline.

Elle a eu du mal, au début, à s'habituer au style -très direct- de son assistant. Mais c'est un technicien hors pair. Elle a appris à lui faire confiance ; leur duo, quelque fois triorisé par Zoran, le scientifique de l'équipe de Robin, fonctionne parfaitement.

- Je résume... Il y a quatre séries d'analyses à faire en urgence. Pas le temps de rédiger les rapports, mais j'ai transféré les enregistrements sur mon ordinateur, si tu veux en savoir plus.
- Urgent comment ?
- Pour cet aprem...
- Un truc spécial ?
- Regarde si tu trouves un neurotoxique.

- Zou maï, je m'en occupe. Té, va dormir ! Tu me fais peine avec tes yeux tout rouges !

## Chapitre 27

Préoccupé par son échange avec la légiste, Robin se gare dans la cour de l'Évêché et grimpe vers les bureaux de son groupe, au dernier étage. C'est une routine à laquelle il s'astreint ; un tribut dont il faut s'acquitter, pour assumer sa cinquantaine presque achevée, qui commence à se faire sentir. « *Tu manques d'entraînement* » lui souffle sa petite voix... Comme s'il ne le savait pas !

Ses collègues sont en train d'arriver ; ils s'installent sans hâte.

Le commandant Mariani, seule femme de l'équipe, est son second. Look de rockeuse, menue et nerveuse, elle déteste le terrain. Mais elle excelle dans l'analyse des preuves ; chaque enquête est pour elle une énigme logique, un puzzle qu'elle reconstitue pièce à pièce. Bien qu'elle préfère travailler seule, elle a apprivoisé et réussi à mettre au boulot les deux dernières recrues du groupe. Deux jeunes lieutenants, têtes brulées dont plus personne ne voulait à l'Évêché... Mariani les appelle Tic et Tac, souvenir de leur première enquête avec Robin.

Tic et Tac, les lieutenants Tomasi et Zoran. Amis d'enfance, ils ont grandi dans le même quartier populaire de Marseille. Ces liens sont à la fois le point fort et le talon d'Achille d'une complicité qui méprise, encore parfois, certaines règles.

Tomasi, le geek du groupe, est capable de dénicher n'importe quelle information ; un peu hacker s'il faut.

Zoran, le scientifique, est le trait d'union essentiel entre la police scientifique, ses rapports abscons et le reste de l'équipe.

Deux jeunes, à l'aise dans leurs origines italienne et turque, qui ont trouvé dans l'équipe de Robin une façon de canaliser leur vitalité.

Le capitaine Mendès complète le groupe. Un bon flic de terrain, besogneux et passe partout. Enlisé dans un divorce à rallonge, il a ses mauvais jours, où son humeur d'ordinaire morose vire au gris foncé. Des jours sans... qui reviennent un peu trop souvent pour Robin.

Toujours absorbé par les déclarations de la légiste, le commissaire s'adosse à l'îlot de bureaux qui occupe le centre de la pièce. En silence, il attend que son équipe lui prête attention.

- Ça va patron ?

Zoran vient de comprendre.

- Vous avez du nouveau, c'est ça ?

Robin hoche la tête. En quelques mots, il résume ce que lui a rapporté Caroline Bouvret et les ressemblances avec les cas tourangeaux.

- Zoran, tu as des nouvelles du labo ? Ça donne quoi l'analyse des échantillons de Saint Barth ?

- Nada ; aucun poison « ordinaire ». Faudrait pouvoir leur suggérer des pistes... par exemple, les granules noirs. On connaît leur composition ?

- Non, pas encore, répond Robin. Il y a deux équipes sur cette question, Tours et Marseille... J'espère que les analyses vont aboutir rapidement. Et toi, tu as avancé sur les neurotoxiques ?
- Ça dépend... J'ai appris plein de trucs, mais, en rapport avec notre affaire, aucune idée !
- Mariani, tu as les rapports d'audition des témoins de Saint Barth ?
- Oui, j'ai tout reçu. Rien d'intéressant là-dedans. A part l'animosité de Paul Arenc pour son gendre, qui est de notoriété publique, rien à signaler !
- Et du côté des fournisseurs ? Du pâtissier ?
- C'est Tomasi qui s'en charge...
- Tomasi ?
- C'est un pâtissier de Louisiane. Il a installé son staff dans le restaurant de l'hôtel. En fait, il avait en charge tous les desserts des trois jours de fête ;
- Et les fleurs ?
- Des fleurs naturelles, un mélange de viola et de rose confite. Le pâtissier a un jardin aromatique, il cultive lui-même ses fleurs. Il les a ramenées de Bâton-Rouge.
- Il connaît toutes les personnes qui ont été embauchées pour le mariage ?
- Niet, juste son premier. Les quatre autres ont été embauchées pour l'occasion.
- T'as fouillé les dossiers ?
- Non, je les ai reçus hier. Je vais croiser les CV et les identités...
- Tu fais ça en urgence...
- Yep, patron, dès qu'on a fini...

- Mariani, je veux que tu creuses les connexions entre les cas de Saint Barth et ceux de Tours. Il y a forcément un dénominateur commun.
- OK boss. Je vais regarder ça.
- Mendès, la légiste va venir à seize heures. Vérifie si Glutamine Casari et les gens impliqués à Tours sont dispo à ce moment-là. Tu organises une visio avec tout le monde.
- D'accord, mais s'ils sont pas dispo ?
- Tu te débrouilles Mendès ! Tu nous trouves un créneau en fin de journée pour un debrief. Pense à réserver la salle de visioconférence.

Robin lève la réunion improvisée d'un geste. À chacun de se lancer dans la tâche qui vient de lui être donnée. De son côté, il lui faut appeler Tamy. Seulement pour l'informer de la tournure de l'enquête ?

Il lui faut aussi prévenir le divisionnaire et le juge. Il a un peu anticipé les choses en programmant une visio Marseille-Tours en fin de journée, Maxime va râler, sans parler du juge...

## Chapitre 28

- Écoute Tamy, ça sert à rien de te mettre en colère. On se passera d'Hélène, c'est tout. On a les dossiers des patients, toutes les images dont on a besoin. Ça suffit pour un premier debrief.

Pas convaincue par les arguments de Sig, je siffle entre mes dents :

- Je comprends pas... Ça lui coûte quoi de se joindre à nous pour cette visio ?

- Elle estime qu'elle n'a pas été saisie officiellement. Qu'elle n'a pas à répondre aux questions de la PJ marseillaise. Formellement, elle a raison...

- Donc, ça ne l'intéresse pas de comprendre ce qui est arrivé à nos patients ?

- Nan... Tu peux pas dire ça. Elle veut juste rester dans un cadre procédural.

- Et toi, t'en penses quoi ? Tu vas venir ?

- Mais oui, t'inquiète. Je serai là.

Pas tout à fait calmée, je remonte au labo. Il faut que je vois Aaron avant le debrief -comme dit Sig- avec Robin et son groupe. Le jeune chercheur a obtenu des résultats sur l'origine des grains noirs collectés sur les corps des deux victimes autopsiées par Hélène, mais je n'ai pas réussi à lui tirer les vers du nez. Le problème d'Aaron, c'est que tant qu'il n'est pas sûr de ses datas à cent pour cent, il ne veut rien lâcher. C'est une saine prudence... lorsqu'elle s'applique à une hypothèse scientifique que l'on veut démontrer. Ce qui n'est pas le cas ici ! On n'est pas dans la même dimension !

S'il a des pistes, il faut qu'il les partage... L'autre difficulté à laquelle je vais être confrontée, c'est l'incapacité d'Aaron à simplifier. À se mettre à la portée de non-scientifiques.

- Géraldine, vous savez où est Aaron ?
- Dans la salle de culture. Je crois qu'il avait une grosse manip en cours...

Notre vaillante assistante me rattrape alors que je file retrouver Aaron.

- Tamy, vous vous souvenez que vous avez rendez-vous avec Ghys Chartier à seize heures ?
- Qui ça ?
- La journaliste de Cerveau & Psycho que vous avez rencontrée à San Diego... Elle vient pour l'interview.

La journaliste ! Je l'avais complètement oubliée ! Arrêtée dans mon élan, je tente de rassembler mes esprits. Trouver une solution. Vite.

- Ça va pas être possible, Géraldine, j'ai une visio capitale à la même heure. Vous pouvez annuler ?
- Difficilement... Elle doit déjà être dans le train pour venir à Tours. Elle vient de Nantes...
- Voyez avec elle si elle peut attendre dix-huit heures. Je pense que j'aurai fini. Dites-lui que je l'invite à manger. On visitera le labo, et on ira au restau après. Je vous laisse réserver une table sympa ?
- Et de seize à dix-huit, j'en fais quoi ?

Je hausse les épaules, tiraillée entre la nécessité de trouver une solution pour accueillir dignement la journaliste et le besoin de faire le point avec Aaron. Difficile de suggérer deux heures de shopping...

- Elle pourrait rencontrer l'équipe ? Seize heures, c'est souvent un moment où vous êtes en pause... Je peux organiser une rencontre informelle ?

- Géraldiine, vous êtes une perle ! Merci plus-plus...

- De rien... répond-elle avec une petite courbette. Je saurais m'en souvenir lors de notre entretien d'évaluation !

Elle me salue d'un clin d'œil et file s'occuper de la journaliste.

Aaron est effectivement dans la salle de culture ; je l'aperçois à travers la cloison vitrée qui donne sur le couloir du labo. Je toque sur la vitre pour attirer son attention ; il me fait signe de le rejoindre. La salle de culture est en réalité un ensemble de quatre pièces, auquel on accède par une porte avec contrôle d'accès. Je passe mon badge devant le lecteur et la porte s'ouvre automatiquement. J'entre dans un sas, petite pièce dans laquelle on s'équipe d'une blouse et de gants stériles. Le sas donne sur trois autres pièces : à droite, une pièce noire dans laquelle sont installés les microscopes ; en face une première pièce de culture, pour les cellules immortelles, qu'on appelle des lignées ; à gauche une seconde pièce de culture, pour des cellules plus fragiles, plus délicates à cultiver, les cellules souches et les cultures primaires.

Aaron est dans la pièce de culture des lignées. Il est assis devant un PSM, un poste de sécurité microbiologique. Ça ressemble à une armoire très large, posée sur une paillasse, la face avant remplacée

par une vitre derrière laquelle l'espace est stérile. Entre la paillasse et la vitre, un petit espace permet de passer les bras pour manipuler à l'intérieur du PSM, à l'abri de toute contamination bactérienne. Aaron a devant lui plusieurs boîtes de culture, des boîtes rondes de dix centimètres de diamètre, en plastique transparent, dans lesquelles les cellules prolifèrent en adhérant au fond de la boîte. Il est en train de changer le milieu de culture, un liquide nutritif qui permet la survie des cellules. De la main gauche, il maintient la boîte entrouverte et inclinée ; de la main droite, il aspire délicatement le liquide usagé avec une pipette, en veillant à ne pas toucher les cellules qui doivent rester collées au fond de la boîte. Quand une boîte est vide de liquide, il la repose à plat, réajuste le couvercle et passe à la suivante. Lorsque sa série de quinze boîtes est vidée, il procède au remplissage avec du milieu neuf. Avec la même délicatesse.

Aaron travaille vite, avec l'adresse de l'habitude, pour ne pas laisser les cellules sans liquide trop longtemps. Pour avoir formé de nombreux étudiants à cette technique, je sais qu'il est difficile d'acquérir la maîtrise dont il fait preuve. Le manipulateur doit veiller à ce que l'embout de sa pipette ne touche rien d'autre que le liquide nutritif ; ni le col de la bouteille dans laquelle il prélève le liquide, ni le couvercle de la boîte qui reste en permanence au-dessus de la boîte entrouverte et surtout pas la paillasse !

Je laisse Aaron terminer son remplissage. Il vérifie que les quinze boîtes sont correctement fermées, jette ses pipettes usagées et range sa bouteille de milieu neuf au frigo. Un rapide nettoyage de la paillasse, et il pivote vers moi avec un large sourire.

- Tamy, you're welcome! je voulais montrer quelque chose à toi. Je tenter une expérience avec les grains noirs.

Intriguée, je m'approche.

- C'est dans tes boîtes ?
- Yes !
- Tu m'expliques ?
- Je montre même, si tu veux...
- Of course !

Aaron pose les quinze boîtes sur un petit plateau et se dirige vers la pièce des microscopes.

- Come on...

Il allume le microscope, place la première boîte sous l'objectif, fait la mise au point et affiche l'image sur l'écran fixé au mur.

- Ça, tu connaître. C'est des cellules normales, comme d'hab.
- Des astrocytes ?
- Astrocytome, yes. Elles pousser bien. J'aime bien cette lignée ; it's easy.

Aaron remplace la boîte par une autre. Sur l'écran, je vois apparaître les mêmes cellules, envahies de grains noirs. Il m'explique son idée ; il a voulu tester si les grains noirs étaient capables de se développer, se propager, dans et entre les cellules. Pour mimer ce que nous observons dans le cerveau des victimes : la quantité de grains noirs semble augmenter avec la gravité de la maladie ; et la densité semble varier, de forte dans les zones de nécrose à plus faible dans le reste du cerveau. A partir des

prélèvements faits par Hélène, il a dissout puis dilué un extrait de grains noirs. Il a ensuite introduit différentes quantités de cette préparation dans les boîtes de cellules en culture. Puis il a attendu.

- Au début, je rien vu. Ensuite, des grains sont apparus dans le boîte le plus concentré en extrait initial.

- Combien de temps ?

- 72 heures. Three days. For the most concentrated. Pour le très dilué, je attendre dix jours. But now, it's OK. I've got the dots in all the assays.

- Tu as testé quelle gamme de dilution ?

- Un nanogramme par boîte pour le plus. Puis dilution de dix to dix. Jusqu'à point one picogramme.

- À cent femtogrammes, ça marche encore ?

- Yes. Take time, but yes.

- Comment réagissent les cellules à la prolifération des grains noirs ?

- Elles meurent. Dead. Quand trop de dots.

Je réfléchis, essayant de comprendre comment des grains noirs qui ne sont ni des virus, ni des bactéries -la toxico est formelle- peuvent se reproduire...

- Quelle est la composition des grains noirs ?

- A special form of the TAU protein. Je galérer pour être sûr. C'est du TAU, mais du TAU bizarre.

La protéine TAU. Une des deux protéines caractéristiques de la maladie d'Alzheimer... mais dans une forme inhabituelle.

- Aaron, tu te souviens que l'une des hypothèses à propos de la protéine TAU, c'est qu'elle se comporte comme un prion ?

- Of course !
- Ça explique l'apparition des grains noirs : il suffit d'une quantité infinitésimale de protéine TAU pour former des agrégats à partir de la protéine TAU déjà présente dans les cellules ! Ça enclenche une réaction en chaîne ! Bravo Aaron, ton expérience est géniale ! Tu prépares quelques photos, pour le debrief de seize heures.

Je prends enfin le temps d'expliquer à Aaron la similitude entre nos patients et l'affaire de Robin, et lui demande de se rendre disponible pour la visio, ce qu'il accepte volontiers. Nous faisons aussi le bilan des expériences qu'il doit encore faire pour comprendre le fonctionnement de cette pseudo-TAU : trouver la dilution à partir de laquelle la propagation ne s'enclenche plus ; comprendre comment la protéine rentre dans les cellules ; vérifier comment elle se comporte si les cellules testées sont des neurones, et non des astrocytes...

Seize heures. Nous sommes posés, avec Aaron et Sig, dans une salle de la fac de médecine équipée pour les visioconférences. Sur l'écran, Alex et son équipe sont en train de s'installer. Zoran teste le système, et s'assure que le son et l'image fonctionnent bien, à Tours comme à Marseille. Retrouver Alex dans une situation professionnelle me donne la curieuse sensation de revenir en arrière, et me fait perdre, pour un instant, mes repères. Le pro et le perso s'emmêlent un peu trop... Comment vais-je m'adresser à lui ? Tutoiement, vouvoiement ? Je ne vais quand même pas l'appeler « commissaire » ! Je ne le quitte pas des yeux, cherchant un signe... qui ne vient pas. Renonçant à me tracasser, je décide de calquer mon attitude sur la sienne. Nous verrons bien ! Puisqu'il est l'instigateur de cette réunion, je vais le laisser conduire. Ce qu'il ne tarde pas à faire.

- Bonjour à tous, et merci de vous être rendus disponibles au pied levé... Puisque tout le monde ne se connaît pas, je propose que nous commençons par un tour de table, si je puis dire. Je vous expliquerai ensuite l'objectif de cette réunion. Je commence... je suis donc le commissaire Robin, de la PJ de Marseille, chef du groupe ici présent. Zoran, à toi...

Zoran s'exécute, de même que les quatre autres membres du groupe ; le tour de table se termine par Caroline, accompagnée de son assistant, Bertrand.

Notre petite formation tourangelle se plie -elle aussi- au jeu des présentations. Puis, Alex reprend la parole :

- Avant d'aller plus loin, je tiens à préciser pour Tours que tout ce qui va être dit au cours de cette réunion est confidentiel. Nous sommes dans le cadre d'une enquête judiciaire et il est très important que les informations ne sortent pas de notre cercle... Est-ce bien clair pour vous ?

Nous acquiesçons tous les trois.

Alex reprend.

- Depuis trois semaines, nous enquêtons sur des événements, survenus au cours d'un mariage à Saint Barthélémy, et responsables de cinq décès et d'au moins une dizaine de malades. Peut-être avez-vous vu ça aux infos... Notre légiste a pu, hier, procéder aux autopsies de quatre des cinq victimes. Doc, vous voulez bien nous donner vos conclusions ?

Caroline prend la parole, tout en affichant sur nos écrans les images des scans qu'elle a fait avant l'autopsie. D'un même mouvement, Sig, Aaron et moi nous rapprochons, happés par des images qui sont la copie conforme de nos propres scanographies. Les commentaires de Caroline semblent tirés des rapports d'Hélène... Nécroses, lésions, inflammation, grains noirs... tout y est. Les analyses toxicologiques n'ont pour l'instant rien donné.

Serions-nous meilleurs que la police ? Je souris aux anges, sans rien montrer à l'écran, en imaginant l'impression que vont produire les expériences d'Aaron !

Au tour de Sig, donc. Il projette et commente nos images. D'abord des deux victimes décédées, puis de nos patients de réa.

- Deux des trois patients sont en train de se rétablir. Le traitement anti-inflammatoire est efficace, et nous avons pu les sortir du coma artificiel. Le pronostic du troisième est plus réservé. Il semble que le traitement a stoppé la progression de l'inflammation, mais pour l'instant, son état ne s'améliore pas.

- Ils sont en état d'être interrogés ? s'inquiète Mariani.

- Oui, oui... ils récupèrent très vite.

- Et du côté des analyses, ça dit quoi ? demande Zoran.

C'est maintenant. Je donne le feu vert à Aaron.

Les photo des cellules remplacent celles des scans. Je réprime une (coupable ?) jubilation quand il explique notre hypothèse, simplifiée pour que tous comprennent. Lui aussi, d'ailleurs, s'emporte, jusqu'à en perdre son français :

- *Bottom line, you see, TAU acts like a prion.*

Je le laisse expliquer notre hypothèse, tout en apportant les simplifications nécessaires à la bonne compréhension de tous. Pas facile de faire comprendre ça à des non-biochimistes.

Une quantité infime d'une molécule, ici la protéine TAU ajoutée dans le milieu de culture de nos cellules, peut entrer dans les cellules. Une fois à l'intérieur, elle se colle aux protéines TAU qui y étaient naturellement présentes, et elle les transforme. Un peu comme le blanc d'œuf coagule sous l'effet de la chaleur. Et ça forme

de « gros » paquets, gros à l'échelle de la cellule, les points noirs qu'on observe au microscope, ou sur les scans.

Caroline, Bertrand et Zoran sont fascinés par l'expérience réalisée. Zoran tente une première synthèse.

- Je résume, dit-il... Un jobastre, qui reste à identifier, empoisonne la nourriture. Probablement le gâteau à Saint Barth. Faut voir pour vos cas, à Tours... Donc, un poison qui provoque une inflammation du tronc cérébral et de l'hippocampe, et la production d'agrégats de protéine TAU, c'est à dire nos mystérieux grains noirs... Ça enclenche une réaction en chaîne, qui fabrique de plus en plus de grains noirs, qui finissent par esquisser les cellules. C'est bien ça ? On est d'accord ?

- Fatche ! c'est quoi ce putain de poison ?

La question est venue de Tomasi. Elle reste sans réponse.

Je tente de me remémorer mes souvenirs de la fac de médecine ; je perçois que Sig et Caroline font de même... Je décide de réfléchir à haute voix, pour nous aider à faire émerger une hypothèse.

- Ce qui me perturbe, c'est la vitesse à laquelle ça va chez les victimes. En quelques heures, le poison fait des dégâts mortels, alors que ça prend plusieurs jours pour les cellules en culture. Même si on peut difficilement comparer un cerveau avec des cellules dans une boîte... Il faut quand même que le poison pénètre dans le cerveau et enclenche la réaction en chaîne ! je suis convaincue que ça peut pas être un poison connu... C'est forcément une « création ». Un poison de synthèse qui doit contenir de la protéine TAU, entière ou pas... Pour enclencher le processus...

- Ça, c'est une hypothèse canon !

Zoran a sauté sur ses pieds et sort du champ de la caméra.

- Je vais voir si je peux choper la scientifique à Lyon, faut qu'ils vérifient si les échantillons contiennent de la TAU.

À Marseille, les flics s'agitent... Je continue mes cogitations à voix haute.

- C'est aussi la différence entre les victimes qui s'en remettent et les autres. On a trouvé des agrégats de TAU chez toutes les victimes décédées. Mais pas chez celles qui récupèrent. Donc, le poison provoque d'abord l'inflammation du tronc cérébral et de l'hippocampe ; la réaction en chaîne s'enclenche dans un second temps. Peut-être quand le système immunitaire est dépassé ? En tout cas, la présence de grains de TAU est de mauvais pronostic...

- C'est facile de fabriquer ce genre de poison « cocktail » ? demande Tomasi.

- Oui, en fait on appelle ça une protéine recombinante. On peut faire synthétiser à peu près n'importe quoi à des bactéries en culture. Un morceau de TAU, plus ou moins gros, associé à autre chose... On peut tout imaginer.

- Tamy, ton hypothèse est lumineuse ! Bravo, vous avez fait un boulot remarquable à Tours !

La remarque est venue de Caroline, que je remercie d'un sourire...

Je sens que Sig s'agite sur sa chaise... Il me fait signe qu'il doit téléphoner, et s'éloigne quelques minutes. À Marseille, Mariani a pris la relève.

- Nous devons absolument trouver le point commun entre vos victimes et celles de Saint Barth. C'est la seule façon de remonter à l'empoisonneur, au mobile...
- Mariani, tu prends contact avec la PJ de Tours, complète Alex. Les collègues iront interroger les patients qui sont sortis de réa. Avez-vous quelque chose à ajouter ?

Sur nos réponses négatives, Alex lève la séance et Tomasi coupe la connexion. Je retrouve Sig dans le couloir.

- J'ai prescrit une ponction lombaire à la patiente qui est toujours en réa. Juste pour voir si on trouve de la TAU dans le liquide céphalo-rachidien... Comme tu l'as dit tout à l'heure, si c'est le cas, son pronostic sera plus que réservé...
- Bonne idée. Tu me tiens au courant ? Bon, je te laisse, une journaliste m'attend pour une interview !
- Cool... Ciao Tamy ! Amuse toi bien...

Je repars au labo, sans la moindre envie d'accorder du temps à Ghys Chartier ! La soirée risque d'être longue...

## Chapitre 30

Après son début d'enquête manqué à Ajain, Sacha s'est fait embaucher dans les deux Ehpad de Guéret. Les deux à la fois !

Son faux CV a fait merveille. Les maisons de retraite manquent tellement de personnel que sa candidature spontanée pour un service de nuit a été saisie comme une aubaine. Il a déjà passé quelques nuits à la Résidence du Marais et au Bazern. Travail plus difficile qu'il ne l'imaginait... S'occuper de personnes dépendantes, est éprouvant par la responsabilité qui en incombe. Ses collègues de l'équipe de jour ont été sympa ; la première nuit, ils sont restés avec lui une heure ou deux, pour le briefer. Pas de soins à donner, il n'est pas infirmier... Son travail consiste à vérifier que les portes et fenêtres de la zone dont il s'occupe sont bien fermées, distribuer les médicaments du soir, aider au coucher, faire des rondes, et quelques tâches de ménage qui n'ont pas pu être finies par les équipes de jour, surchargées... puis, avant de partir le matin, préparer les petits déjeuners. Durant la nuit, il faut rassurer les résidents qui appellent pour des babilles. Et surtout, réagir s'il survient une situation d'urgence médicale. Sans paniquer... Sacha espère bien qu'il n'aura pas à faire face à ce genre de difficulté !

La Résidence du Marais est un établissement vieillot, mais proprement entretenu. Fred Parrot, son directeur, est un Gentil Organisateur qui a raté sa vocation ; il réussit à installer une ambiance très gaie, qui reste apaisante. Le jardin est parsemé de petites tables, et l'on imagine volontiers les résidents installés à

l'ombre pour une partie de belote. À l'intérieur, des plantes, des fleurs, des lumières douces... Le pavillon des résidents dépendants ne fait pas exception. Fred Parrot répète volontiers qu'il dirige son établissement comme s'il devait y vivre un jour. Totalement dévoué à son personnel et ses résidents, il fait de son mieux pour gérer la pénurie qui frappe tous les Ehpad.

Sacha découvre, effaré, que la dépense pour les repas ne peut guère dépasser les six euros par jour et par personne, pour trois repas plus le goûter... Ses collègues lui racontent le quotidien difficile, le manque de tout, y compris de personnel.

Depuis plusieurs années, les incitations publiques en faveur du maintien à domicile des personnes âgées se développent. Du coup, les résidents des Ehpad sont celles qui ne peuvent vraiment plus rester chez elles. Les plus dépendantes. Cette évolution, assez rapide, n'a pas -ou peu- été compensée par l'augmentation des effectifs des personnels, qui font de leur mieux.

- Quand l'ambiance est bonne, comme ici, on n'a pas à se plaindre, on se serre les coudes, et ça va. C'est dur, mais on s'en sort... Mais quand l'ambiance est pourrie, comme aux Signolles, alors c'est la cata !

La remarque vient de Serge, un grand gaillard proche de la retraite, infirmier au Marais depuis plus de vingt ans. Le premier soir, il a fait visiter l'établissement à Sacha, et lui a montré son secteur.

- Pour commencer, on va te mettre chez les valides. C'est plus facile. Quand tu auras pris le pli, on redispatchera les gardes en incluant les dépendants.

- Qu'est ce qui se passe aux Signolles ? Tu dis que c'est la cata...

- C'est la directrice, c'est une folle. Ici, on n'a pas beaucoup de moyens, comme partout, mais Fred est très humain. Il fait gaffe à tout le monde. Les résidents, les familles, les collègues... Tu verras, mais on participe tous aux décisions importantes, et quand il faut faire des choix parce qu'on n'a pas le budget pour faire tout ce qu'on voudrait, on décide tous ensemble. Du coup, les difficultés sont plus faciles à supporter ! Mais aux Signolles, elle décide toute seule de ce qui est prioritaire. Elle a instauré une espèce de concours, entre les services, avec des primes pour ceux qui gèrent le mieux... Et quand on dit gérer, ça veut dire ceux qui dépensent le moins ! Tu vois le tableau... Et je te parle pas des frais facturés aux familles pour les services externes... Tu as fait le bon choix en venant ici.

La première nuit, Sacha est resté attentif à bien effectuer les tâches qui lui étaient assignées lors de la transmission avec l'équipe de jour, et plus ponctuellement par Serge, infirmier de garde cette semaine-là. Comme il l'imaginait, les dossiers médicaux des patients sont dématérialisés. Mais sur leur tablette de service, les personnels soignants n'ont accès qu'à un nombre limité d'informations, pour le suivi de chaque résident. Seuls le directeur et la cadre de santé peuvent accéder à la base des données administratives, base dans laquelle les décès sont recensés. Même à l'accueil, la secrétaire n'a pas la main sur cette base de données... juste un point d'entrée administratif, pour traiter les admissions et le suivi des séjours. Le logiciel est conçu pour préserver la confidentialité de ce qui doit l'être. Ce qui est une bonne chose,

mais ne fait pas l'affaire de Sacha. La cadre de santé, amenée à se déplacer dans les services au sein de l'établissement, dispose d'un ordinateur portable qu'elle emporte le soir. Sacha avait également noté la présence d'un portable sur le bureau du directeur lors de son entretien d'embauche. Il va être difficile de pirater des ordinateurs qui ne sont plus dans l'établissements quand il y travaille !

Ambiance radicalement différente à la Résidence du Bazern. Le bâtiment, pourtant plus récent qu'au Marais, n'a guère été entretenu depuis sa construction. Les couleurs criardes, sans doute dues à un décorateur d'intérieur qui se prenait pour Éric Le Pape, sont devenues ternes, et donnent l'impression que même les murs sont malades.

Le premier soir, Sacha a été livré à lui-même, l'équipe de jour semblant plus pressée de s'en aller que d'assurer la transmission. Seule Mia, une toute jeune infirmière en poste depuis quelques semaines, a pris la peine de lui faire faire le tour des services. Et de lui expliquer comment fonctionne le service de nuit.

- Y a trois secteurs, les Romarins, les Glycines et les Acacias. Aux Acacias, y a les valides ; les dépendants sont aux Romarins et aux Glycines. Vous êtes trois aides-soignants, un par secteur, et deux ASH. Plus l'infirmière d'astreinte. Hésite pas à appeler un collègue si tu as besoin. Surtout au début... Ce soir, c'est Marina l'infirmière d'astreinte. Elle râle beaucoup, mais elle est pro. Mais évite quand même de la déranger pour rien, sinon tu vas te la mettre à dos ! Pour le reste, tout est dans le cahier de liaison. Les numéros d'urgence sont affichés dans la tisanerie.

Ici, pas de tablettes de service... mais un poste fixe dans chaque secteur, pour la mise à jour hebdomadaire des fichiers patients. Au bout de trois nuits, et quelques heures passées sur un écran vintage, Sacha se balade dans le logiciel de gestion des résidents. Pas de mot de passe, pas de partition des activités... tout le monde accède à toutes les données. Pas sûr que le RGPD soit entré au Bazern ! Ce qui arrange bien Sacha, qui peut vérifier si le nombre des décès a été anormalement élevé ces dernières années...

Mais il fait chou blanc. Rien d'anormal. Ici, dix à quinze résidents décèdent chaque année. Des moments à chaque fois douloureux pour tous, mais inévitables vu le nombre de résidents accueillis, et leur grand âge.

Ayant obtenu ce qu'il cherchait, Sacha met fin à son contrat d'aide-soignant au Bazern. Inutile de prendre plus de risques et mettre un résident en danger... Il faut qu'il se concentre sur la Résidence du Marais, sans oublier les deux autres établissements, pour l'instant laissés de côté.

Malgré tous ses efforts, il finit par se rendre à l'évidence ; il ne réussira pas à pirater le système informatique du Marais. Il va falloir déployer d'autres moyens. Et faire appel à Ikku Merzouk, son ami discrètement installé aux confins des Alpes Suisses.

Un peu espion, beaucoup hacker, Ikku dispose d'un équipement fabuleux qui lui permet de rentrer dans à peu près n'importe lequel des systèmes informatiques de la planète. Encore faut-il le convaincre d'apporter son aide !

## Chapitre 31

L'inspecteur Riguet, de la PJ de Tours, sent sa patience atteindre ses limites. Il trépigne depuis plus de vingt minutes dans la salle d'attente du Professeur Sig Wagner, en compagnie d'un couple qui doit avoir rendez-vous ce matin. Le Professeur consulte... et Riguet, lui, n'a pas rendez-vous. Pas besoin. Sa carte de flic est un passe-droit. Malgré ça, il a eu un mal fou à obtenir la localisation du bureau du Pr Wagner, l'un des deux chefs du service des maladies cognitives. L'inspecteur veut juste qu'on le conduise auprès des victimes qu'il doit interroger. Pas de quoi en faire une histoire...

Il devine le regard du couple sur lui. Éponge son crâne rasé. Il fait toujours une chaleur dans les hôpitaux ! Il tente de repérer qui de l'homme ou de la femme est le patient. Des gens simples, d'une soixante-dizaine d'années, impressionnés d'être là. C'est sans doute leur premier rendez-vous.

L'homme, noueux comme un sarment de vigne, répond par monosyllabes à la femme qui pose des questions simplement pour ne pas affronter le silence. Son regard translucide fixe un point au-delà du tableau qu'il contemple, sur le mur en face de lui. Il mâchouille un cure-dent. Elle, tient son sac à main serré contre elle, farfouille pour trouver un mouchoir, un bonbon sans sucre, son téléphone portable. Ses mains, orphelines d'occupation, accompagnent son monologue. Ils ne se touchent pas, mais cela fait

sans doute longtemps... L'espace qui sépare leur chaise se densifie avec les minutes qui s'égrènent.

L'inspecteur consulte sa montre ; dix heures quarante... La matinée est foutue ! Pourvu que les interrogatoires se passent vite et bien, parce qu'il doit rejoindre ses collègues à la Taverne rue Nationale, il aimerait y arriver avant le dessert...

Je suis sûr que c'est lui qui est malade, se dit Riguet. Il a l'air sous le choc.

- Bonjour madame Servin, c'est à nous. Entrez s'il vous plaît. Ah ! je vois que monsieur est venu avec vous, c'est bien...

Le Pr Wagner vient d'apparaître dans la salle d'attente. L'attention dont il entoure le couple rend son indifférence à l'égard de Riguet encore plus saillante. Celui-ci s'est levé... en vain. Il voit le médecin et sa patiente disparaître dans le bureau, en compagnie du mari.

Raté... se dit-il, en retassant son corps immense sur la chaise. Mais rater quoi, au juste ? Sa tentative de deviner qui était le patient, ou sa réception par le professeur ?

Les collègues vont encore se foutre de moi ; il le sait bien, le chef, que je déteste les hôpitaux. Ça me freeze...

La tête dans les mains, Riguet n'a pas vu le toubib ressortir du bureau. Il sursaute en le sentant planté devant lui. Essaie de retrouver une contenance.

- Pr. Wagner ? Je suis l'inspecteur Riguet...

- Bonjour inspecteur. Mon secrétariat m'a informé de votre présence. Que puis-je pour vous ?

- Je dois interroger deux de vos patients, mais j'ai cru comprendre que vous étiez au courant...

En parlant, Riguet s'est levé, entraînant sa chaise avec fracas. Dont il tente de se dégager sous le regard circonspect de Sig. Ce foutu doc va me prendre pour Averell Dalton !

Ayant retrouvé une attitude plus digne, Riguet poursuit :

- Il s'agit des patients revenus de Nouvelle Zélande...

- Oui, oui, je vois très bien... Vous voulez bien patienter un peu ? Une infirmière va venir vous chercher pour vous conduire auprès d'eux.

Patienter un peu... je fais que ça depuis une demi-heure ! Malgré ça, Riguet acquiesce d'un signe de tête. Et se replie à nouveau sur sa chaise.

Dix minutes plus tard, il se retrouve à suivre une infirmière qui file le long des couloirs du service. Tenant serrée sa longue gabardine contre lui, il s'applique à ne rien bouculer. La fin de matinée est une heure chargée dans la vie d'un service hospitalier, il comprend qu'il n'a pas bien choisi son moment. Les chariots encombrant les couloirs ; les personnels s'affairent d'une chambre à l'autre, d'un patient à l'autre ; les portes s'ouvrent et se referment sur des chambres le plus souvent plongées dans le silence. L'inspecteur sent son malaise s'accroître...

Enfin, l'infirmière s'arrête devant une porte bleu canard.

- Voilà, c'est ici. Phil Lemoine. Le professeur vous accorde cinq minutes, pas plus. Monsieur Lemoine est encore un peu faible. Il vient de perdre sa femme... Allez-y doucement. L'autre patient est à côté, au 212. Il s'appelle Yves Cohen. Sa femme est toujours en réa, mais lui va bien mieux. Cinq minutes chacun...

Riguet fait signe qu'il a compris, et toque à la porte de Phil Lemoine. Une voix l'invite à entrer.

L'inspecteur se retrouve planté au pied d'un lit médicalisé, dont l'occupant, confortablement adossé à ses coussins, ne lui accorde aucune attention. Il lit.

- Monsieur Lemoine ? Désolé de vous déranger, je suis l'inspecteur Riguet, de la PJ de Tours...

Riguet est intrigué. L'homme -dont il ne sait plus vraiment s'il est une victime, un témoin ou un patient- semble en parfaite santé. Ni affaibli, ni accablé... Pendant un instant, Riguet se demande si Phil Lemoine est bien au courant de la situation. S'il sait qu'il vient de perdre un ami et sa femme. Qu'une autre amie est toujours entre la vie et la mort. Enfin, Lemoine délaisse son livre et lève les yeux sur l'inspecteur. Des yeux pleins de rage.

Il sait... se dit Riguet, en reprenant la parole.

- Pouvez-vous me raconter ce qui s'est passé en Nouvelle Zélande ?

Phil Lemoine ne décolère pas.

- C'est plutôt à vous de me dire ce qui se passe !

- Chaque chose en son temps, répond Riguet en retrouvant ses réflexes de flic. Je vous écoute.

- On était d'abord à Papeete. Depuis quelques mois, on cherche un coin cool pour la retraite. Genre résidence sénior où on s'occupe de rien. Soleil, décor de rêve... vous voyez ? On fait du repérage, quoi. Papeete, c'est la misère de ce point de vue-là. Comme on était à côté, on a filé en Nouvelle Zélande. On avait entendu parler d'un endroit qui pourrait nous convenir, à Auckland. Ça s'appelle les jardins Qaliqo, paraît qu'ils sont partout dans le monde. Alors, on a été voir. Et comme on avait la possibilité de séjourner quelques jours, on a décidé de rester, pour voir. Voilà, c'est tout.

- Quand avez-vous commencé à être malade ?

- On avait décidé de faire une excursion. Le parc régional de Waitākere Ranges et Piha beach. C'est en rentrant que Claudie et Chris ont commencé à avoir super mal à la tête. Yves, Sarah et moi, on a été malade dans la nuit. Après que j'ai appelé les secours pour Claudie, qui allait vraiment très mal.

Riguet laisse Lemoine reprendre ses esprits...

- Avez-vous mangé quelque chose de spécial ?

- Mangé ...? Non, rien de spécial. La réception nous a fourni un panier pique-nique.

- Vous vous souvenez de ce qu'il contenait ?

- Non, pas vraiment. Vous savez, la nourriture, c'est pas mon truc. Du moment que je mange... Claudie dit toujours...

Nouvelle pause. Plus longue. La voix de Lemoine est montée d'un demi-octave.

- Claudie disait toujours, avec toi, c'est pas la qualité qui compte ! Mais pourquoi vous voulez savoir ce qu'on a mangé ? Ça a un rapport avec tout ce binz ?

La colère submerge à nouveau Phil Lemoine et Riguet sent qu'il est temps de mettre un terme à ce drôle d'interrogatoire...

- Rien de concret pour l'instant, monsieur Lemoine. C'est pour cette raison qu'il était important que vous me racontiez votre voyage. Je suis désolé de ce qui vous arrive...

L'inspecteur s'éclipse en bredouillant quelques formules banales, et recommence le même scénario dans la chambre voisine, celle de Yves Cohen. Dont il a du mal à obtenir l'attention. Yves Cohen, très inquiet pour l'état de santé de sa femme, revient en permanence sur ce sujet, posant des questions auxquelles l'inspecteur est bien incapable de répondre.

Il réussit malgré tout à obtenir la composition du dernier repas des cinq amis. Un pique-nique de luxe...

- Ils avaient même mis un sachet de spécialités juives, pour marquer Rosh Hashana qui tombait quelques jours plus tard. J'ai trouvé l'attention délicate.

- Tout le monde y a goûté ?

- Oui, oui, c'était délicieux ! Il y avait des tranches de Lekach, le traditionnel gâteau au miel, et des quartiers de pommes rôties au miel.

Yves Cohen plonge dans ses souvenirs.

- On s'est marré, parce qu'ils avaient aussi mis un sachet de chocolats, genre chocolats de Noël... On s'est dit, ils veulent pas faire de jaloux, ou de discrimination ! Alors ils finissent leurs stocks de chocolats de l'an dernier ! Ils étaient parfaits, d'ailleurs. Pas du tout de l'an dernier... Idéal avec le café. Enfin, voilà, inspecteur, tout ce dont je me souviens... Ça vous intéresse vraiment, tous ces détails gastronomiques ? Vous croyez qu'on a eu une intoxication alimentaire ?

Riguet ne donne pas plus d'explications à Yves Cohen qu'il ne l'a fait à Phil Lemoine. Il se retire sur un bref vœu de rétablissement pour son épouse, et s'en va rejoindre ses collègues. Il a faim...

Le PV attendra bien cet aprem, songe-t-il.

## Chapitre 32

La mine défaite, Géraldine toque à la porte ouverte de mon bureau.

- Vous avez une minute, Tamy ?
- Entrez... Un problème ?
- Je viens d'avoir un appel de la présidence. Martine Cottard vous fait avoir que Président et le DGS veulent vous voir. Maintenant...
- Maintenant ? Impossible ! Là, j'ai un cours avec les L3... Leur emploi du temps est tellement complexe que je ne peux pas décaler mon cours ! C'est quoi cette urgence à la présidence ?
- Aucune idée, elle n'a rien voulu dire. Et vous savez à quel point elle est aimable !
- Depuis quand on convoque les gens, comme ça ? Sans explication ? Laissez, Géraldine, je m'en occupe.

Curieuse, et inquiète malgré moi, j'appelle Martine Cottard, l'incontournable directrice de cabinet du président. Sait-elle de quoi il en retourne ? Non, prétend-elle. Je suis convaincue du contraire ! Mais elle ne veut rien me dire. Plus elle insiste sur l'impériosité de la demande du président, plus je me braque... Une sorte d'instinct qui fait que ma faculté d'obtempérer est inversement proportionnelle à l'insistance de mon interlocuteur. La conversation menace de tourner à l'aigre. La Cottard coupe court sur un péremptoire « vous verrez ça directement avec le président »...

La colère remplace la curiosité et l'inquiétude. Je referme d'un geste brusque mon ordinateur, et j'embarque mes affaires, direction, la fac de sciences et l'amphi où m'attendent mes étudiants de troisième année de licence des sciences de la vie.

Toute cette histoire m'a mise en retard ; obnubilée par ma colère, je ne prête aucune attention à la circulation qui m'entoure. Au moins, c'est fluide, je caresse l'espoir de ne pas trop me faire attendre. Je passe et repasse en revue l'actualité universitaire de ces derniers jours, cherchant en vain en quoi ma présence pourrait être requise par la présidence. Aucune idée !

Je m'apprête à tourner à droite pour prendre le pont qui traverse le Cher, lorsque je sens la voiture planter un coup de frein qui me propulse en avant malgré ma ceinture, et fait s'emballer mon cœur. J'ai à peine le temps d'apercevoir une petite silhouette en trottinette qui file sur le passage protégé, qu'un abruti achève sa course dans mon coffre. Un coup d'œil dans mon rétroviseur confirme la catastrophe. Paniquée, je sors de la voiture en même temps que le chauffard. Abruti, chauffard... Tu es de mauvaise foi, me dis-je, tu es autant en tort que lui... Et heureusement que l'assistance à la conduite a pris le relais de ta vigilance, sinon, tu écrasais un gamin !

- Vous êtes complètement folle de piler comme ça ! Qu'est-ce qui vous a pris ?

Immense, le crâne rasé, l'homme semble se cacher dans une gabardine noire qui descend bien au-dessous de ses genoux. Chancelante, je m'approche du point d'impact.

C'est rien, que du matériel... Je me répète cette phrase en boucle comme un mantra. Un mantra qui laisse filtrer mon cours en souffrance, les tracas à venir pour la réparation, et la crise qui s'annonce avec le grand chauve. Ah oui, j'oubliais ! La crise avec le président...

C'est rien, que du matériel... Sans un mot, je constate les dégâts. J'essaye. Et d'une, j'y connais rien en carrosserie ; peut-être qu'un dégât qui semble superficiel peut cacher une grosse avarie. Et de deux, mon cerveau est incapable d'aligner deux idées cohérentes. Je patauge en pleine confusion.

En face de moi, le grand chauve continue de s'agiter et de clamer mon incompetence de conductrice. Je ferme les yeux, inspire un grand coup. Il faut que je me ressaisisse ; si je laisse faire mon chauffard, on va y passer la journée ; sans compter qu'on gêne la circulation. Retrouvant un peu de sang-froid, je commence à capter quelques bribes de ce que dit l'homme. Il est question de police...

- Vous voulez appeler la police ? je demande.

Drôle d'idée ! Je ne crois pas que la situation le justifie...

- Mais non, je suis la police ! Inspecteur Riguet. Puis-je voir vos papiers ? Votre permis ?

Me voilà bien... Mon chauffard est inspecteur de police. On fait quoi dans ces cas-là ? Un constat, comme si de rien n'était ? Au secours Alex/Obi-Wan Kenobi, vous êtes mon seul espoir !

Heureusement que je n'ai pas dit un mot depuis notre « rencontre ». Il va juste falloir que j'explique que j'ai pilé pour éviter le gamin. Est-ce que je roulais trop vite ? Si oui, lui aussi, puisqu'il me serrait de près. Sinon, il ne se serait pas arrêté dans mon coffre ! Mais peut-être qu'il a le droit de rouler trop vite. Pas comme moi !

Je lui tends mon permis en disant :

- Je suis Glutamine Casari. On fait comment, là ? Un constat ? Je veux bien, mais il faut que je passe un coup de fil pour signaler mon retard, j'ai des étudiants qui m'attendent...

Je m'éloigne pour envoyer un texto à Alex et appeler la fac de sciences ; prévenir que je ne pourrais pas donner mon cours... Décidemment, il était dit que ce cours ne devait pas avoir lieu. J'en suis presque à regretter de ne pas avoir répondu à la convocation présidentielle... je ne serais pas plantée là avec l'inspecteur Riguet et ma voiture accidentée.

La scène serait drôle si elle n'ouvrait pas la porte à une avalanche de complications... Riguet est campé, bras ballants, à côté de nos deux voitures embouties. Il me regarde comme si j'étais une extra-terrestre. Je ne comprends rien à cet homme-là, qui passe de la muflerie au silence en un battement de cils. Il n'a pas l'air décidé à commencer le constat. Il attend peut-être que je m'en occupe ? La sonnerie de mon téléphone m'empêche de poser la question... Alex !

- Tamy, ma chérie ! Tu vas bien ? Tu n'es pas blessée ?

- Non, non, t'inquiète... C'est juste la voiture, qui est cabossée.

Je baisse la voix pour poursuivre.

- Et le gars qui m'a emboutie, l'inspecteur Riguet, qui est bizarre, je ne sais pas quoi faire...

- Passe le moi.

Je tends mon téléphone à l'inspecteur. Tout en continuant à me fixer, il répond par monosyllabes à Alex. Puis me rend le téléphone.

- Bon, ça devrait s'arranger, Riguet ne fera pas d'histoire... Tu vas faire exactement ce qu'il te dit, d'accord ?

- D'accord, merci Alex.

- Tamy, sois cool avec lui aussi... C'est l'inspecteur qui est sur notre affaire. Vous risquez de vous recroiser...

- Ahhh ! Je comprends mieux. Je vais faire gaffe. On se rappelle ce soir ?

- Oui, oui, ce soir. Je t'embrasse...

- Moi aussi !

Je raccroche en me retournant vers Riguet, qui farfouille dans sa voiture. Il me tend un bout de papier, sur lequel est griffonné le nom d'un garage et une adresse.

- Je pense que votre voiture doit pouvoir rouler ?

- Je pense, oui... vous voulez que j'essaye ?

- Oui, oui... et vous irez là pour la faire réparer. Ils vous en prêteront une en attendant. Je vais les prévenir de votre passage.

- Merci inspecteur.

Après quelques formules polies, je me remets au volant. Bon, et maintenant ? Je fais quoi ... ? Inutile d'aller à la fac, mes étudiants ont dû s'éparpiller, profitant de l'aubaine. J'enclenche la première en poussant un soupir ; tant qu'à avoir une journée pourrie, autant aller jusqu'au bout... je fais demi-tour, direction, le site du Plat d'Étain, où le président de l'université a son bureau. Je vais me débarrasser de cette corvée, ensuite j'emmènerai la voiture au garage, puis je rentrerai à la maison. Au calme...

Comme je l'avais imaginé, la Martine m'a accueillie avec un petit sourire victorieux... et me plante à l'accueil.

Je patiente. J'ai toujours trouvé bizarre la façon dont on fait attendre les gens à cet étage. Il n'y a pas d'espace dédié, juste deux ou trois chaises posées comme par inadvertance entre la photocopieuse, le comptoir de l'accueil et un présentoir garni des livres publiés par des collègues aux Presses Universitaires de France, les fameuses PUF. On se sent tout de suite mal à l'aise. De trop...

Si dans quinze minutes, je ne suis pas dans le bureau du président, je me sauve... Il ne manquerait plus que j'arrive trop tard au garage ! Tout en parcourant du regard la collection de livres, je m'obstine à tenter de deviner pourquoi je suis là. Qu'ai-je bien pu faire ? En tout cas, rien qui puisse nuire à qui que ce soit... J'ai la conscience tranquille.

- Glutamine ! Merci d'être là !

Le président s'approche en me tendant la main. Nous ne nous connaissons pas, mais il est d'usage -entre collègues- de s'appeler par nos prénoms, et un président d'université, c'est en général un enseignant-chercheur... comme moi. Circonspecte, je tends ma main en retour. Son accueil en apparence cordial... est démenti par une poignée de main fuyante et un discours laborieux. Dans lequel passe en vrac, les contraintes de la politique d'établissement, le rappel à l'ordre « amical, je veux dire, amical... » de la sous-préfète, l'appel -un peu moins amical- du rectorat, sans compter l'affolement de la directrice du CHU... Discours au terme duquel je n'ai toujours pas compris pourquoi je suis là. J'entrevois qu'il va être question de nos patients et de l'enquête d'Alex, mais je ne comprends pas ce qui cloche.

Pour se sortir du pétrin, le président m'entraîne vers son bureau.

- Venez, notre DGS va vous expliquer tout ça...

Valérian Wadlow est notre Directeur Général des Services ; en gros, c'est le boss administratif de l'université. En nous voyant entrer dans le bureau présidentiel, il met un terme à une communication téléphonique tout en venant à notre rencontre. Je n'ai toujours pas dit un mot...

- Bonjour madame Casari. Le président vous a expliqué ?

Sur un signe de tête négatif de ma part, il enchaîne.

- Nous avons appris que la PJ de Marseille a sollicité votre aide dans le cadre d'une enquête criminelle. Nous avons également appris que vous effectuez, ou que vous faites effectuer, des

expériences dans votre laboratoire dans le cadre de cette même enquête. Exact ?

- Oui, mais je...

- Madame Casari, je ne doute pas, nous ne doutons pas, de vos bonnes intentions. Mais votre laboratoire est une unité de recherche qui relève de l'INSERM et de l'université de Tours. Vous ne pouvez pas disposer des facilités que représente votre labo pour faire ce que bon vous semble, sans en informer les tutelles. Je ne parle pas de demander une autorisation, juste de nous informer.

Pendant qu'il déroule son argumentaire, je réfléchis à toute vitesse. Mon objectif, au terme de cet entretien qui risque de durer et de s'envenimer, est de pouvoir continuer à collaborer avec Alex et Caroline. Donc, il faut que je rassure, que j'apaise, que je donne des garanties. Mais pas de ne plus rien faire. Les mots du DGS me parviennent par bribes décousues. Avec trois leitmotives, responsabilité, responsabilité, et responsabilité...

J'ai enfin compris : ils ont peur. Peur que je les embarque dans une histoire qu'ils ne contrôlent pas, peur d'être associés à une procédure qui sort de leurs prérogatives, peur d'être témoins ou parties prenantes d'un éventuel procès. Ils ont peur !

Par ailleurs, une phrase du président me trotte dans la tête « *sans compter l'affolement de la directrice du CHU* »... je n'imagine pas Sig allant se plaindre à sa direction ; mais Hélène... Le DGS continue à étaler sa paranoïa.

J'ai deux alternatives.

Soit, je dis oui à tout, et je fais ce que je veux en catimini. En embarquant Sig et Aaron dans l'aventure... S'ils sont d'accord. C'est, en réalité, ma première tentation. Envoyer balader président et DGS en disant oui, oui, et n'en faire qu'à ma tête. Et tant pis pour la suite. Ces deux-là m'agacent tellement avec leurs procédures administratives et leur besoin de rester dans le cadre que je caresse cette alternative quelques instants... Mais il ne faudrait pas que mes choix handicapent l'enquête et gênent Alex. Je me rappelle que Sacha avait failli faire tout capoter en allant chercher des preuves non-recevables, de par leur origine, lors du meurtre de notre mère.

Soit je trouve un argument qui me permet de rester dans l'enquête, officiellement. Je lève la main pour tenter d'endiguer l'oraison du DGS.

- Messieurs, messieurs, inutile de vous affoler. Je crois que vous n'êtes pas correctement informés. Je n'ai pas fait faire des expériences dans le cadre d'une enquête. Nous avons, avec le professeur Sig Wagner, demandé des analyses pour comprendre de quoi souffraient trois de nos patients et de quoi sont décédées deux victimes qu'Hélène Frument a autopsiées. S'il est exact que nous avons partagé nos résultats avec la PJ de Marseille, ce n'est pas sur leur ordre que nous avons agi. Mais dans le strict cadre de notre travail ici, à l'université et au CHU de Tours...

- Vous auriez dû nous informer de la demande de la PJ de Marseille d'accéder à vos résultats, me coupe le président.

- J'en conviens... Mais nous avons été pris par le temps. Il y a des moments, dans une enquête judiciaire, où le temps s'accélère, et je ne voyais pas au nom de quoi je me serais permise de les ralentir !

- Mais ce n'est pas votre job ! me recoupe le président.
- Alors quoi, il fallait que je dise, désolé messieurs... je vais en référer à mes tutelles et je vous tiendrais au courant de la réponse d'ici à... combien de temps ? Quelques jours ? Quelques semaines ? Vous savez bien que ça aurait pris des lustres ! Vous préférez recevoir une réquisition du juge ? Si j'avais fait ça, vous m'auriez reproché de ne pas avoir collaboré avec la police ! Et sans doute avec les mêmes arguments, politique d'établissement et tutti quanti !

Je me mords les joues pour ne pas ajouter que s'ils n'étaient pas aussi pétrifiés de peur, englués de procédure, on n'en serait sans doute pas là... je crois, je crains être déjà allée trop loin. Tous deux me contemplant avec des yeux ronds de carpe koï. Mais le DGS est un pro, il faut bien le reconnaître... Il recule sa chaise, desserrant la tension autour de la table et fait un geste d'apaisement.

- Professeur Casari...

Le retour à l'utilisation de mon titre en lieu et place du « madame », avec lequel il m'a accueillie, marque une forme de reddition. Toute petite reddition...

- Nous savons à quel point vos travaux et votre engagement sont des atouts pour notre université. Et nous avons tous trois à cœur de veiller à la réputation de notre établissement. Essayons de faire les choses en bonne entente... De mon côté, je vais voir avec le service juridique comment il convient de formaliser notre collaboration avec la PJ de Marseille...

Collaboration. Le mot me fait sursauter... mais je ne relève pas. Mon attention se polarise sur le service juridique... Rien que ça ! Je m'efforce de ne rien laisser paraître de ce qui afflue dans ma tête. Ce n'est pas mon point fort, mais là, il semble que j'y arrive, puisque les deux hommes s'engagent dans une réflexion à haute voix sur les précautions à prendre pour ne pas mettre l'établissement dans une mauvaise passe -quelle qu'elle soit- sans s'émouvoir de ma physionomie.

Le service juridique est constitué de gens charmants, qui n'ont qu'un seul défaut ; ce sont des juristes ! Impossible, en quinze ans de pratique, d'obtenir de leur part une réponse rapide et claire. Prendre des risques -pour peu qu'il soit ici question de risque !- est à l'opposé de leur mode de fonctionnement. De leurs missions. De leur raison d'être. Ils n'autoriseront rien si nous ne sommes pas couverts par un texte, ou une convention. Autoriser n'est pas le bon terme, ils ne conseilleront rien ; mais ces conseils auront valeur de prescription pour le DGS et le président. Ne pas sortir du cadre... Je décide de revenir dans la conversation.

- Je vous laisse questionner le service juridique, mais nous sommes bien d'accord, que ça ne change rien de mon côté ? Vous êtes informés maintenant... J'aide la PJ de Marseille à résoudre une enquête qui concerne aussi trois de nos patients et qui rentre dans le champ de mes recherches ?

- Professeur, il serait préférable d'attendre...

- Mais je vous ai déjà expliqué que c'est impossible !

- Alors, tâchez au moins d'avoir un écrit de la PJ, une sorte de demande officielle...

Je comprends que je n'obtiendrai rien de mieux. Inutile d'insister. Par ailleurs, j'ai déjà consacré suffisamment de temps à ce cirque, il est temps que je me sauve pour passer chez le garagiste et enfin rentrer chez moi. Appeler Alex. Me blottir dans le réconfort de sa voix.

Je me lève.

Un détail me frappe : ils portent les mêmes mocassins, en daim, à lacets, chocolats pour l'un, beiges pour l'autre. Le modèle popularisé par Tom Cruise dans Jack Reacher. Ils sont impayables, ces héroïques fonctionnaires d'autorité !

- Messieurs, si vous n'avez plus besoin de moi... Il faut que j'y aille.

Nous nous saluons brièvement, et je m'éclipse comme on s'enfuit...

## Chapitre 33

Le commissaire Robin fulmine. L'enquête piétine, impossible de mettre la main sur ce fichu poison. Il sait bien que sans ça, le chef d'accusation ne tient pas... Et cet imbécile de Riguet, non content d'emboutir la voiture de Tamy, prend presque une semaine pour lui faire parvenir son rapport d'audition des témoins tourangeaux ! Finalement, cet accident aura eu un effet positif ; il a pu mettre la pression sur Riguet, qui s'est engagé à lui envoyer le document ce matin même.

Quand il arrive dans le bureau du groupe, à l'Évêché, la tension est manifeste. Le groupe patauge, et ils le savent. Tous sont déjà là, sauf Zoran, qui bosse avec la légiste. Pour collecter de nouvelles informations qui puissent aider le labo de Lyon pour l'identification du poison. Compte tenu de la petite taille des échantillons collectés à Saint Barth, le risque est qu'il n'y ait bientôt plus assez de matériau pour faire de nouvelles analyses...

- Du nouveau ?
- Non, patron, on vous l'aurait dit sinon...

Mariani a répondu sans lever la tête.

- Juste, pour votre info, j'ai mis Tomasi et Mendès sur Paul Arenc. Le mec est un peu opaque, on voit pas trop d'où il sort... On manque aussi d'infos sur sa boîte.
- Et toi, tu es sur quoi ? demande Robin.
- Les gens de l'île. J'épluche. On a peut-être raté un truc...

Robin grommèle son assentiment en allumant son portable. Consulte sa boîte mail. Trouve le rapport de Riguet.

- Yes !

Son exclamation, accompagnée d'un brusque coup de poing sur le bureau, fait sursauter ses trois collègues.

- Du nouveau ? Demande Mariani.

- Ah oui ! C'est le rapport que Riguet a enfin daigné m'envoyer... Mariani, laisse tomber les gens de l'île, fouille du côté des invités. Le lien entre les victimes de Saint Barth et celles de Tours, c'est Paul Arenc, et ses Jardins Qaliqo.

- Non !? s'exclame Zoran.

- Si. C'est dans cette résidence d'Auckland qu'étaient les victimes de Tours quand elles sont tombées malades.

- Ça peut pas être une coïncidence, dit Mariani.

- Je confirme. Impossible ! Tomasi, je veux tout savoir sur cette boîte. Tout. Mendès, tu me convoques Paul Arenc. Et je veux son pedigree complet.

- Mais, patron, il est reparti en Louisiane !

- Et alors ? Il reste citoyen français, même s'il a la double nationalité ! Tu dois avoir ses coordonnées dans le dossier. Tu l'appelles. Je le veux dans mon bureau le plus tôt possible. Allez, au boulot, je file voir le divisionnaire.

Paul Arenc et les jardins Qaliqo... Le divisionnaire ne va pas apprécier. Robin a besoin de son aide, de ses appuis au ministère.

- Patron !

Tomasi rattrape le commissaire avant que celui-ci n'ait quitté l'étage.

- Oui, Tomasi ?

- J'ai carte blanche pour trouver des infos ? C'est pas une boîte, c'est un groupe, international, avec une holding bien planquée, qui va être plus que complexe à désosser par les voies... officielles.

- Du moment que tu ne fais pas de bavures... Je veux pas que tu nous plantes avec une procédure foireuse.

- Compris, patron, et... merci !

Tout en arpentant les couloirs de l'Évêché -qui ont vu passer des décennies d'enquêteurs héroïques ou désabusés- le commissaire réfléchit. Si Paul Arenc, et son groupe immobilier, sont la pierre angulaire de cette affaire, il semble difficile d'imaginer qu'il soit l'instigateur des empoisonnements. Il serait fou de risquer la vie de sa fille adorée, suicidaire de compromettre ses propres affaires...

L'hypothèse d'un rival, d'un règlement de compte revient au premier plan. Paul Arenc a dû s'attirer la haine d'un homme, ou d'un groupe, prêt à tout pour se venger. Ou alors, il est victime d'un chantage, pour un motif... quel motif ?

Robin espère que le passé de Paul Arenc ouvrira des pistes. Qui est cet homme ? D'où sort-il ?

Le commissaire traverse le premier étage pour rejoindre le bureau du divisionnaire. Il toque à sa porte et entre sans attendre qu'on l'y invite.

- Salut Maxime, tu as cinq minutes ?

- Donne-moi une seconde...

Maxime Pereira est penché avec attention sur un bonzaï centenaire qui trône sur un meuble chinois dont c'est la seule vocation. Il a réussi à glisser ses petits doigts replets dans les anneaux d'une paire de ciseaux minuscules, avec lesquels il taille l'arbre miniature. Chaque coup de ciseaux semble être le fruit d'une longue tergiversation. Il élimine, comme s'il les sacrifiait, quatre courtes branches, dont le choix échappe à Robin. Il désengage ses doigts avec peine, saisit un modèle réduit de pulvérisateur et humidifie la ramure avec délicatesse. Ramasse les quatre branches comme des reliques, et va s'asseoir dans son fauteuil.

- Quatre, ça fait beaucoup... J'ai hésité. Mais j'ai un peu tardé ce mois-ci à faire la taille. J'espère qu'il s'en remettra.

Un peu abasourdi, Robin hésite entre une remarque acerbe et une blague de potache, puis se ravise... On ne sait jamais, avec Maxime, s'il est sérieux ou s'il se fout de vous. Il n'a surtout pas besoin de le braquer maintenant, il feint donc d'ignorer ses états d'âme de jardinier et entre dans le vif du sujet.

- J'ai besoin de faire venir Paul Arenc pour l'interroger...

- Intéressant... Vas-y, raconte.

Le divisionnaire est revenu occuper le corps du jardinier zen.

Robin résume les points saillants de l'enquête, et la nouveauté du jour. Deux groupes distincts de personnes victimes d'un même poison, mortel à certaines doses ; l'unique lien entre les deux affaires -autre que le poison- est Paul Arenc. Le ou les mobiles

restent un mystère. Vengeance, chantage... Seul l'homme d'affaires peut les aider à avancer sur cette question.

- C'est quel poison ? Il faut remonter la piste du poison...
- On n'arrive pas à l'identifier pour l'instant. A Lyon, ils ne trouvent rien. Nos seules pistes, notre seule piste devrais-je dire, c'est que c'est un poison qui mime la maladie d'Alzheimer... Sans doute à base de protéine TAU. Tu connais ?
- Vaguement. Mon beau-frère a chopé cette maladie, il est hospitalisé depuis quelques mois. Ma sœur a essayé de m'expliquer, j'ai rien compris ; Faut dire que j'ai toujours eu du mal à m'intéresser à son mari, alors j'ai pas vraiment écouté... Mais, oui, elle a parlé de ça, la protéine TAU, comme tu dis... Si vous savez ce que c'est, pourquoi vous n'arrivez pas à le détecter dans les échantillons de Saint Barth ? Tu es sûr de toi ? Ça peut pas être autre chose ?

Robin hausse les épaules...

- La légiste et les scientifiques de Tours sont formels... En tout cas, c'est bien ça qui tue les patients. Avec une réaction en chaîne qui fabrique des granules de cette protéine dans le cerveau. Les granules sont toxiques, quand ils sont trop nombreux. Ce qu'on cherche maintenant c'est ce qui enclenche cette réaction en chaîne. Dès qu'on aura trouvé, on pourra remonter cette piste, et trouver où et par qui cette saloperie est fabriquée. Mais pour l'instant, il n'y a que Paul Arenc qui puisse nous aider. J'ai demandé à Mendès de le convoquer.

Robin marque une pause, avant d'entamer le point délicat ; Maxime n'est pas stupide, et Robin sait qu'il sait ce qu'il va demander... Mais le divisionnaire laisse venir.

- Maxime, pas question que Paul Arenc nous rejoue le sketch de l'ami intime du ministre pour se défilier... On a besoin, totalement besoin qu'il nous aide, tu comprends ?

- Qu'est-ce que tu attends de moi ?

- Il faut que quelqu'un fasse comprendre à Arenc qu'il risque de passer du statut de victime collatérale à celui de cible. Si ce n'est déjà le cas. Que la seule façon qu'il a d'arrêter ça, c'est de nous aider... Et, à mon avis, seul le ministre peut lui tenir ce discours, avec une chance raisonnable d'être entendu.

- Et donc...

- Et donc, si tu peux appeler le ministre pour lui expliquer... ça serait bien. Voilà ce que j'espère...

Gros soupir de Maxime.

- Ok, Alex, je vais appeler, mais je ne garantis rien. De ton côté, attends pour envoyer la convoc, c'est mieux si elle arrive quand Paul Arenc aura été averti par son ami le ministre. Histoire de mettre un peu les formes.

- D'accord, je file dire à Mendès d'attendre demain. On s'appelle... Ciao Maxime. Bonne chance avec le bonzaï !

Robin disparaît sans attendre la réponse du divisionnaire.

Sacha est perplexe...

Ikku s'est facilement laissé convaincre par les arguments chiffrés de Sacha : la maladie d'Alzheimer est un fléau sanitaire, qui fait plus de victimes chez les gens modestes. Pour la personne qui en est atteinte, le séjour en Ehpad peut devenir une malédiction. Sans généraliser la maltraitance dénoncée dans le livre « *Les fossoyeurs* », il est évident que la parcimonie des moyens rend le système *de facto* maltraitant vis-à-vis des plus fragiles...

Mais l'argument qui a fait mouche est le chiffre anormalement élevé des décès dans la Creuse ces dernières années. Ikku a accepté la requête de Sacha. Il s'est introduit dans les systèmes informatiques des Ehpad locaux. Aux Signolles, au Marais et au Bazern, rien d'anormal.

Mais les Jardins Qaliqo d'Aubusson réservent une belle surprise. Non pas que le serveur y soit hyperprotégé, cela n'a jamais été un motif d'empêchement pour Ikku. Le coup de théâtre, c'est que, sur Internet, la résidence n'existe pas ; ou plus. Et aucune trace de ce qu'elle ait jamais existé.

- Tu es sûr de toi ? interroge Sacha.
- Sûr, répond Ikku. Des Jardins Qaliqo, y en a un peu partout dans le monde, mais en France, non...
- M'enfin... il y a une quinzaine de jours, j'ai repéré leurs coordonnées sur le site du Conseil Départemental de la Creuse.

Volatilisés, je n’y crois pas. Je vais m’offrir un voyage à Aubusson, pour en avoir le cœur net !

- Good idea ! Tu pourras profiter de l’occasion pour visiter la manufacture des fameuses tapisseries... Il paraît que c’est magnifique, ajoute Ikku en riant. Plus sérieusement, Sacha, si tes chiffres de surmortalité dans la Creuse sont exacts et que les trois autres établissements ne sont pas concernés, ça veut dire que tous les décès « bizarres » -je sais pas trop comment dire- ont eu lieu aux jardins Qaliqo. Tu m’étonnes qu’ils soient en train de plier bagage... Ils ont peut-être déjà les autorités sanitaires au cul !

- Tu as raison... Merci Ikku, ton aide est super précieuse. À plus, mon ami !

- Mouais... faudrait pas que ça devienne une habitude. Ou alors je vais facturer comme pour mes autres clients ! plaisante Ikku... Allez fonce ! Et tiens moi au courant...

Moins d’une heure plus tard, Sacha arrive à Aubusson, gros village de trois mille habitants, qui a poussé à la confluence de deux rivières, la Creuse et la Beauze. La tapisserie, inscrite au patrimoine mondial de l’Unesco, s’affiche partout... mais le tourisme sera pour plus tard. L’heure est à visiter les Jardins Qaliqo...

Nichée le long de la Beauze, la résidence est telle qu’annoncée par le site web disparu. Un ensemble de bâtiments anciens, restaurés avec goût, mêlant tradition et modernité. Une taille humaine, sans doute moins d’une centaine de résidents étaient accueillis ici. Un parc magnifique ouvrant sur la rivière. Il y a même un bateau amarré à un ponton, qui semble attendre le bon vouloir d’un résident pour une balade pittoresque. En fait, la résidence relève

plus de l'ensemble hôtelier de luxe que de l'Ehpad... Qui pour le moment, a des allures de fourmilière en panique, dans le va et vient d'une armée de gros bras qui chargent des camions comme posés au hasard.

Sacha se gare à l'écart du tohu-bohu, change son cardigan contre un blouson plus neutre pour se fondre dans le paysage, et part à la recherche de la personne qui coordonne tout ce bazar, en espérant qu'elle existe.

Il pénètre dans les bâtiments sans qu'on l'arrête.

Rassuré par l'indifférence générale, il s'autorise une visite des lieux. La splendeur des pièces confirme son impression première... Ici, tout devait être calme, luxe et volupté... Bon, peut-être pas volupté ! Mais calme et luxe, c'est certain. En apparence, un établissement modèle. Alors, pourquoi tous ces morts ? Sacha n'est encore sûr de rien, mais la débâcle qu'il a sous les yeux argue en faveur de cette hypothèse : les morts creusois résidaient bien ici...

Au premier étage du bâtiment principal, Sacha tombe sur les bureaux de la direction. Moquette épaisse, tapisseries célèbres, meubles de valeur, l'opulence est omniprésente. Dans les pièces, il ne reste plus grand chose. Les meubles, les dossiers, les ordinateurs ont disparu. Sauf dans le dernier bureau.

Par la porte grande ouverte, il voit une femme, de dos, occupée à vider une armoire. Des cartons sont empilés le long de la porte. Elle sursaute lorsque Sacha toque à la porte.

L'élégance est palpable sous sa tenue presque décontractée. Un pantalon classique, un pull de laine et des chaussures plates. Elle ne se serait sans doute jamais vêtue de la sorte un jour de travail, un jour ordinaire...

- Désolé de vous avoir fait peur... Je cherche la directrice ?

Droite, la femme le regarde sans répondre. Elle détache ses cheveux, passe ses doigts dedans et renoue un chignon impeccable.

- Qui la demande ?

- Je suis Sacha Casari, journaliste. Je prépare un documentaire sur les Ehpad ruraux en France. Je voulais...

- Ah, vous aussi ! Décidemment, Castanet a fait des émules ! Désolée, nous sommes fermés !

- C'est ce que j'ai compris en arrivant. Mais... je ne suis pas Castanet, mon enquête est sans parti pris, n'ayez crainte. C'est juste que vous fermez, et ça interroge, alors que les places manquent, et qu'on se les arrache ici comme ailleurs. Vous pouvez m'en dire plus ?

- Non, il n'y a rien à ajouter. La politique du groupe a changé, on se tourne vers des structures plus grandes à l'étranger... Voyez le papier dans la Montagne d'aujourd'hui, tout a été dit à notre conférence de presse de lundi dernier. Sur ce, je ne vous retiens pas... Comme vous pouvez le voir, j'ai encore du travail avant de boucler, et je dois avoir fini ce soir.

Alors qu'il s'apprête à quitter la pièce avec les formules d'usage, Sacha se retourne et lance :

- Ce déménagement précipité a-t-il quelque chose à voir avec la surmortalité des malades d'Alzheimer dans votre établissement, depuis deux-trois ans ?

La femme se redresse à nouveau, furieuse. Terrifiée ?

- Je vous interdis de colporter de telles monstruosité, siffle-t-elle. Si je lis un seul mot, une seule hypothèse de ce genre dans la presse, nous porterons plainte pour dénonciation calomnieuse.

Ils s'affrontent un instant du regard, puis Sacha s'éloigne sans un mot. Elle n'a pas démenti, se dit-il, juste contrattaqué... Comme si elle savait exactement de quoi il était question. Comme si *ils* savaient ! Elle a dit « nous »...

Next step, trouver un exemplaire de la Montagne pour lire cette conférence de presse ; ensuite, demander à Ikku d'élargir ses recherches à tout le consortium des Jardins Qaliko.

L'instinct nourri d'années d'enquêtes tout terrain, Sacha a maintenant la certitude qu'il tient un sujet passionnant.

Dernière étape: revenir à Tours, passer une soirée ou deux avec Tamy et les garçons, avant de repartir à la chasse.

## Chapitre 35

Je lève les yeux vers l'horloge de mon écran. Seize heures... L'heure d'une pause. La journée est en train de me filer entre les doigts, j'aimerais bien tout boucler avant de partir, pour être un peu tranquille ce week-end.

Histoire de me dégourdir les jambes, je décide de rejoindre Sig et Aaron dans notre service, de l'autre côté du campus. Je me ferai offrir une tasse de thé.

- Salut la compagnie, vous allez bien ?

Seul Aaron me répond ; Sig est en tournée auprès de ses patients.

- Hi Tamy, et toi tu aller bien ?

- Yes, yes. Tu as de nouveaux résultats avec les granules de TAU ?

- Oh yes, je écrire les datas pour toi, mais on peut parler. You want ?

Bien sûr que je veux... Aaron me décrit donc ses derniers résultats. Il a refait la même expérience, en utilisant des cellules différentes pour obtenir le développement des grains noirs de TAU. Au lieu d'astrocytes, il a pris des neurones. Et il n'a rien obtenu. Il a répété l'expérience plusieurs fois. Nada. Les grains de TAU se forment dans les astrocytes, mais pas dans les neurones.

- Tu es sur de toi, Aaron ? Parce que c'est l'inverse qui était attendu...

- I know... but I'm sure.

Bon... Je note l'information dans un coin de ma tête. Avec l'impression que j'ai déjà lu quelque chose qui ressemble à ça.

Aaron poursuit, en m'expliquant à nouveau que « notre » protéine TAU n'est pas la protéine habituelle, celle que l'on retrouve dans les neurones des patients Alzheimer. C'est un variant.

Les protéines, toutes les protéines, sont de grosses molécules qui ressemblent à des colliers de perles. On appelle ces perles des « acides aminés ». Il y en a vingt différents, comme vingt perles de couleurs différentes. Dans le cas de TAU, le collier est constitué de 441 perles. L'ordre des perles, la séquence des couleurs, est essentiel : il détermine la fonction, le rôle biologique de la protéine. Dans un variant, une poignée de perle peut changer de couleur, ou disparaître...

- Est-ce que tu sais où est la différence entre les deux TAU ?

Le jeune chercheur m'explique que les vingt-cinq premiers acides aminés, les vingt-cinq premières perles sont très différentes. Il suggère que notre variant pourrait être caractéristique des astrocytes, alors que la TAU normale est caractéristique des neurones. Il désigne ces différents variants sous le nom de TAU astrocytaire et TAU neurale, ou normale. TAU-A et TAU-N.

- Mais bien sûr, Aaron ! Tu as lu le papier de Karine Cambron, publié dans la revue Brain ? C'était il y a un an ou deux... Leurs résultats suggèrent déjà ça. Avec une possibilité que les protéines TAU puissent passer des neurones aux astrocytes et vice-versa... Ce que tu n'as pas pu voir dans tes manips, puisque tu n'as qu'un seul type de cellule en culture.

Comme j'ai l'habitude de le faire, je fais un résumé « illustré » dans ma tête des informations dont nous disposons. Je tente de visualiser les cellules, les protéines à l'intérieur, la façon dont elles s'organisent, dont elles bougent les unes par rapport aux autres, en formant des hyper-structures qui sont le cœur chimique de la vie.

Si on administre la TAU produite par nos patients à des cellules en culture, on provoque la réaction en chaîne et la mort des astrocytes, mais pas des neurones. Ça veut dire que TAU-A, le variant astrocytaire, celui produit par le cerveau de nos patients et qui les tue, ne peut pas activer la réaction en chaîne de la TAU neurale. Or, cette réaction en chaîne passe par une interaction physique entre les protéines concernées. C'est l'histoire du prion...

Un prion est une protéine dont l'organisation 3D, la façon dont le collier s'enroule sur lui-même, est défailante. Lorsque ce prion entre en contact avec sa cousine normale, c'est à dire la même protéine, mais dont l'organisation 3D est correcte, elle la fait changer de forme ; et la protéine normale se transforme à son tour en prion. De proche en proche, toutes les protéines cousines se transforment en prion, au cœur de la cellule. Et ne peuvent plus jouer leur rôle ; voire forment des agrégats toxiques, comme le variant TAU-A.

Si je déroule le fil logique de cette histoire, TAU-A et TAU-N ne peuvent plus interagir l'une avec l'autre. Je suis prête à parier que dans nos grains noirs, cette interaction se fait par les premières perles de TAU-A, la partie qui diffère entre les deux variants...

Il nous reste à comprendre comment le poison enclenche la réaction en chaîne.

Le poison... Nous n'avons pas suivi une démarche assez rigoureuse pour comprendre de quoi il est constitué et comment il entre dans le cerveau. Si le poison peut amorcer la réaction en chaîne de l'agrégation de TAU-A, alors il contient obligatoirement cette fameuse zone d'interaction, les vingt-cinq premières perles. Pas besoin de la protéine entière ; un petit bout bien choisi doit suffire... Un tout petit morceau de TAU-A. Associé à un système de transport, un vecteur, pour le conduire jusque dans le cerveau. Un système qui permette au poison de passer d'une bouchée de gâteau, au cerveau. J'ai ma petite idée, mais il faut que je vois Sig pour vérifier un truc.

Impatiente de tester cette hypothèse, je laisse Aaron finir de rédiger ses conclusions et je pars à la recherche de Sig.

Je le trouve en réa, dans le bureau des infirmières. Les résultats de la ponction lombaire sont arrivés, et ils discutent du dossier de Sarah Cohen. J'entre discrètement et me joins au groupe. Je ne suis pas médecin, mais ma fonction de co-directrice du service des maladies cognitives -aux côtés de Sig- me donne quelques privilèges.

- Bonjour à tous... Alors, quelles news pour Madame Cohen ?  
- Salut Tamy. La ponction est revenue négative, ça c'est plutôt bon signe. Mais son état ne s'améliore pas. On a refait un IRM, il y a toujours beaucoup de zones inflammatoires. Ça régresse, mais très lentement. Je vais prescrire le maintien dans le coma ; j'aime

pas ça, mais je pense que c'est la meilleure solution. Et toujours la cortisone.

Sig se lève et salut le groupe...

- Mesdames, je vous la confie. Je passerai voir son mari pour le tenir au courant demain.

Et se tournant vers moi :

- Tamy, tu voulais quelque chose ?

- Oui, une idée à te soumettre. Mais répond d'abord à ma question. Quel est le moyen le plus sûr, rapide et efficace de passer du milieu extérieur au cerveau ? De franchir la barrière hémato-encéphalique ?

- Le moyen le plus efficace, pour qui ou quoi ? Un médoc, un virus ?

- D'une manière générale.

- A part une trépanation, tu veux dire ? demande Sig en riant...

Sa remarque me fait sourire... je n'y avais pas pensé !

- Oui, j'exclus les gestes chirurgicaux, délirant... enfin, les trucs physiques.

- Tout est physique, Tamy !

- Tu chipotes... Tu vois ce que je veux dire.

- Oui, je vois. Laisse-moi réfléchir, et rassembler mes souvenirs de fac.

Je regarde Sig passer mentalement en revue tout ce qu'il sait sur la façon dont les pathogènes, virus, bactéries, toxines, entrent dans le cerveau. Et tous les efforts faits par la recherche, depuis une ou

deux décennies, pour aider les médicaments à franchir la barrière hémato-encéphalique, cette armure de notre cerveau.

- Pour moi, le système naturel le plus efficace, c'est le tétanos. Il coche toutes les cases : rapidité, efficacité à très faible dose, ciblage du système nerveux central... Mais il y a aussi tous les médicaments neurotropes.

- Qui sont moins efficaces en terme de dose. Il en faut beaucoup plus...

- Tu penses à quoi, Tamy ?

- Au poison de nos victimes et patients.

- Ouais... dans ce cas, oublie le tétanos ! Il prend trois à huit jours pour avoir les premiers signes cliniques... Là, on parle de quelques heures !

- Quand on part de la bactérie, des spores qu'il faut activer, oui. Mais imagine une administration directe de tétanospamine, la toxine responsable de la maladie.

- Comment ça, une administration directe ?

- Peu importe comment pour l'instant. ! Imagine juste... ce serait fulgurant, non ?

- Euh... sans doute, sans doute. Continue, je ne vois pas où tu veux en venir.

- Je pense que le poison est une combinaison des deux. Et d'un, un fragment de TAU-A, pour enclencher la réaction en chaîne mortelle et de deux, une partie de la tétanospamine, pour foncer vers le cerveau et donner les premiers signes cliniques. Une charge atomique et le missile qui va la porter. Tu me suis ? Je continue ?

- Vas-y Tamy, ça commence à s'éclairer, là.

- En absence de support vivant, la bactérie elle-même, ou ses spores, la quantité de tétanospamine administrée n'augmente pas, mais TAU-A prend la relève.
- Complexe, sophistiqué... Un poison biotechnologique inédit... Ça demande une bonne équipe derrière pour mettre ça au point...
- Faut voir... sur le papier, c'est simple. Je vais faire un peu de biblio pour me faire une idée de la faisabilité réelle. Et j'appelle Marseille. Peut-être que le labo de la police scientifique, à Lyon, pourrait regarder du côté de la tétanospamine. Je te tiens au courant... Bye bye, Sig, bon courage pour la garde de demain !

A l'air libre, je souffle. Aurais-je trouvé la clé ? L'aiguille dans la botte de foin ?

Le moment que je préfère, après une grosse journée de travail, est celui où, étant rentrée à la maison, maison bien rangée, avec le repas qui mijote, je m'affale dans le canapé avec un Ti-punch et une poignée d'olives. Là, si je peux avoir une petite heure devant moi, pour laisser flotter mon esprit, sans me soucier de personne, je suis au paradis.

Ça avait pourtant bien commencé ; j'étais en train de me préparer l'élément essentiel -le Ti-punch- en me réjouissant par avance de passer un long moment au téléphone avec Alex, quand les jumeaux sont arrivés. En se disputant violemment. Ce qui n'arrive jamais. Les sens en alerte, je lâche ma préparation et je fonce dans l'entrée.

- Il se passe quoi, les garçons ?

J'ai hurlé plus que je ne l'aurais voulu... La seule réponse que j'obtiens est un échange de regard à la fois de connivence et de rage ; comment font-ils ? Pour être sur la même longueur d'onde, même quand ils se disputent ?

Ils disparaissent à l'étage, se réfugient dans leur chambre respective.

Me plantent là avec mon Ti-punch...

J'examine, avec le peu de patience dont je dispose encore, les différentes possibilités. Aller négocier ? A chaud ? Il va me falloir faire preuve de douceur et de ténacité pendant des heures... pas le courage. Retourner à ma soirée ? Comme si de rien n'était ? Je culpabilise... J'opte pour un texto/calumet de la paix. Disant que le repas sera prêt dans une heure, et que je serai ravie de le partager avec eux, qu'ils aient ou non envie de parler. Dès lors qu'on passe un bon moment tous les trois. Bisous, bisous, et voilà...

Je retourne à mon programme initial, mais avec une préoccupation supplémentaire à la longue liste que j'ai déjà ramenée à la maison !

Le canapé me tend les bras, mais il est écrit que cette soirée ne se passera pas comme prévue. A peine installée, la porte d'entrée s'ouvre à nouveau sur un :

- Coucou sister, tu es là ?

Sacha, de retour de ses pérégrinations dans la Creuse... Finalement, c'est une bonne chose. Je me lève pour aller couper le gaz sous mon

cassoulet, et je reviens au salon avec de quoi faire un second Ti-punch.

- Salut Sacha, je suis contente de te voir... Un Ti-punch, ça te tente ?

Il acquiesce, et nous nous installons pour faire le point des deux semaines qui sont passées depuis qu'il est parti. Deux semaines riches, tant pour lui que pour moi.

## Chapitre 36

Soirée bizarre, où Sacha a réussi à détendre les jumeaux, mais sans qu'ils ne lâchent un mot sur l'objet de leur dispute. La tension entre eux, inhabituelle, a plané sur tous nos échanges, dans un malaise gluant.

J'ai laissé Sacha mettre au propre ses projets d'enquête et sa collaboration avec Ikku, et je suis allée me coucher avec un livre. Sans avoir pu joindre Alex, dont le téléphone sonnait dans le vide.

Nuit morose, qui s'interrompt sur un coup de sonnette plus que malvenu. À tâtons, je cherche mon téléphone. Six heures. Quel malotru se permet de réveiller toute une maisonnée à six heures, un samedi matin ! J'enfile un survêtement et je descends voir. Deux hommes. La présence de Sacha derrière moi, qui me fait signe que je peux compter sur lui, me donne le courage d'entrouvrir la porte. Dans l'espace étroit surgit une carte tricolore... Une intuition vénéneuse me fait déglutir, me laissant une aigreur dans la bouche.

- Madame Casari ?
- Oui...
- Vous êtes bien la mère de Paul et Marco Casari ?
- Oui...
- Police nationale, on peut entrer ?

J'accepte dans un murmure. Il me semble que les deux hommes occupent tellement de place, qu'il ne me reste plus d'air pour respirer.

- Peut-être pourrions-nous aller au salon ?

Sacha prend les choses en main. Il m'attrape par les épaules et m'entraîne avec lui tout en guidant les deux flics vers le salon. Alors que je tente de reprendre mon souffle, je sens affluer un mécanisme de défense qui s'installe à mon insu depuis des décennies. Je ne ressens plus rien, à l'abri derrière des barrières mentales qui me détachent de tout. Je les sens, quasi-physiquement, s'ériger et maintenir à distance les émotions, la peur, les questions imaginaires qui se sont -enfin- tues.

Sacha s'éclipse... je crois comprendre qu'il va faire du café.

- Madame Casari, vous savez que vos garçons sont sortis cette nuit ?

Je secoue la tête. Non, ils ne sont pas sortis, en ce moment, ils sont dans leur lit en train de dormir... Les mots se dissolvent dans l'aigreur de ma bouche.

- Ils ont pris votre voiture.

Je secoue la tête une deuxième fois. Ça, c'est n'importe quoi, ils n'ont pas le permis.

- Ils ont été percutés par un véhicule sur la levée de la Loire.

Je continue de secouer la tête. C'est juste un cauchemar, ou une mauvaise blague. Et je ne veux surtout pas entendre la suite. Je me tiens raide, assise sur le bout des fesses au bord du canapé, comme prête à me sauver.

- Ils ont été emmenés aux urgences, à Trousseau.
- Ils vont comment ?

La question vient de Sacha, qui ramène le café pour les deux flics et un grand thé pour moi. Qu'ont-ils fait pour mériter du café ? Mon esprit s'échappe un instant pour tenter de répondre à cette question, maigre tentative d'éluder la réalité.

- L'un d'entre eux a quelques contusions, rien de méchant. L'autre est plus sérieusement blessé.
- Lequel ?

Les regards qui se tournent vers moi me font réaliser que la voix inconnue qui vient de poser la question est la mienne.

- C'est notre problème, madame Casari. Le jumeau que nous avons pu questionner ne veut pas nous le dire. Il nous balade depuis deux heures.
- Blessé comment ?
- Les médecins vous expliqueront. Mais ses jours ne sont pas en danger.

Ma salive vire à l'aigre-doux... je baisse un peu la garde de mes barrières protectrices. Un peu. Il faut que je le vois. Que je les vois. Comme un écho à mes pensées, j'entends Sacha me dire :

- Va t'habiller Tamy, je t'emmène.
- On va vous conduire à l'hôpital. Vous êtes sans doute la seule à pouvoir identifier vos fils sans difficulté...

Abrutis. Ils ne méritent vraiment pas leur café... Je me lève sans répondre, pour aller me changer.

Le trajet me semble interminable. Ces idiots ne songent même pas à utiliser leur gyrophare pour éviter les feux ! Je capte des bribes des conversations, Sacha tentant d'obtenir des informations que les flics donnent avec parcimonie.

Les urgences au petit matin... La salle d'attente est quasi-vidée, à part deux personnes qui somnolent côte à côte sur des sièges qui ne méritent pas le nom de fauteuils tellement ils sont inconfortables. Leurs têtes qui ballotent disent à quel point la nuit fut pénible d'incertitudes. À l'accueil, l'infirmière de garde est absorbée par son ordinateur. Ou alors, elle somnole, elle aussi ?

Le monde autour me parvient comme amorti, atténué. Exténué peut-être... je perds la notion du temps, pendant que Sacha se démène pour que nous puissions entrer, voir les garçons, un médecin. Je ne pense même pas à user de mes relations -je connais bien certains médecins qui travaillent ici- pour aider Sacha.

Après avoir sagement patienté, l'esprit vide, je m'avance et pousse la porte battante qui sépare la salle d'attente du sas de prise en charge des patients. L'altercation qui éclate entre Sacha, qui s'est précipité derrière moi, et l'infirmière de garde, me parvient comme un bruit de fond qui ne me concerne pas.

Le sas, vide, garde la mémoire de l'effervescence de la nuit. Brancards et fauteuils roulants abandonnés, poubelles pleines, boîtes de gants, et même un stéthoscope que son propriétaire doit chercher partout...

Je pénètre dans le couloir qui longe les boxes dans lesquels les patients de la nuit finissent de se reposer en attendant soit l'heure de la sortie, soit d'être conduit dans le service qui les prendra en charge. Qui les soignera. Je suis seule. Les deux flics n'ont pas osé me suivre...

Négligeant la petite voix qui m'exhorte à faire preuve de tact, je visite les boxes un à un. Avec une seule obsession : trouver mes fils... La tension qui me meurtrit la mâchoire se desserre d'un coup lorsque je reconnaît la paire de basket égaillée sous un lit, dans l'un des derniers boxes.

Mon garçon est roulé en boule sous le drap. Je m'approche sans bruit, fait glisser le drap pour dégager sa tête.

Sacha arrive alors que ma main déroule une à une les boucles épaisses de sa tignasse, comme lorsqu'ils étaient petits, et que je me réconfortais de leur vitalité après la mort de leur père. Je passais des heures à les sentir dormir. À les sentir vivants. Ils étaient la drogue qui me faisait tenir. Toutes ces sensations, oubliées depuis longtemps, reviennent en force et se télescopent avec la situation présente.

- Comment il va ? chuchote Sacha.
- Je ne sais pas... mais ça a l'air d'aller. Tu veux bien essayer de trouver un médecin ? Il me faut des nouvelles de Paul.

Ayant épuisé toute énergie, je sens des larmes couler sur mes joues, mélange de soulagement d'avoir trouvé Marco et d'effroi quant à l'état de santé de Paul. Le temps s'étire...

L'attente est intrinsèque à l'hôpital. Les patients sont captifs de leur corps souffrant et du planning des soignants, en nombre insuffisant. Malades et familles doivent se résigner à apprendre la patience. N'est-ce pas le sens du terme « patient » ? Les miens ne font rien d'autre... je chasse l'image de la réa, où l'un d'entre eux attend encore que nous trouvions comment la sortir de là.

La voix de mon frère me fait sursauter.

- Il t'attend dans son bureau, au bout du couloir à gauche, le deuxième bureau. La porte est ouverte... Vas-y, je reste avec Marco. C'est bien Marco ?

Je hoche la tête... Sacha est l'une des rares personnes à distinguer les jumeaux l'un de l'autre. Un dernier câlin à mon fils, et je pars en quête des nouvelles de son frère.

Je trouve le bureau et entre sans frapper. Je ne connais pas le médecin de garde, mais lui semble savoir qui je suis. Il se lève et me fait asseoir en face de lui.

- Madame Casari, vos fils sont arrivés vers cinq heures du matin. Victimes d'un accident de la route. Celui qui est encore dans notre service va bien, quelques contusions, une migraine deux-trois jours, et il sera sur pied. Il va pouvoir sortir avec vous tout à l'heure, le temps de faire les papiers. L'autre est au bloc, pour réduire une méchante fracture genou-tibia-péroné à droite. Ses jours ne sont pas en danger. Par contre, il faut attendre le résultat de l'opération pour qu'on sache s'il y aura des séquelles.

- Quel type de séquelles ?

- Difficultés à marcher...

- Quand sort-il du bloc ?
- Une à deux heures... restez avec son frère, on vous préviendra.

Je me lève... mais la voix du médecin m'arrête.

- Madame Casari, il nous faut les prénoms de vos fils.

J'élude d'un geste. Je ne sais pas pourquoi Marco fait de l'obstruction ; je veux comprendre avant de donner les renseignements au toubib ou à la police. C'est stupide, je sais, mais je sens que c'est la position juste. Pour mes garçons. Quoi qu'ils aient fait...

A mon retour dans le box, Marco s'est réveillé. Il est bien calé sur deux gros coussins et discute avec Sacha. Il semble fatigué, inquiet mais sans excès. Je lui fait un câlin sans dire un mot, la gorge encore serrée... Et m'assoie de l'autre côté du lit.

- Paul est au bloc. Mauvaise fracture à réduire, jambe droite. On en saura plus dans deux heures.

Je ne reconnais toujours pas ma voix.

- Tu veux un café, sister ? Je vais aller m'en chercher un à la machine.
- S'il te plait...

Sacha s'éloigne.

- Pourquoi tu ne veux pas donner ton identité ?
- ...
- C'est en rapport avec la dispute d'hier soir ?

- ...

- Tu sais, Marco, je ne vais pas avoir le choix. Et quoi que vous ayez fait, ce n'est pas la bonne façon de vous entraider. Vous ne pouvez pas vous cacher derrière votre jumeauté.

- C'est pas ça. C'est pour attendre qu'on soit tous les deux. Tous les deux, tu comprends...

Oui, non... je ne suis pas sûre de comprendre ; et je trouve la situation confuse. Pourquoi masquer leur identité, si ce n'est pour protéger l'un d'entre eux des conséquences d'une bêtise. Ce que Marco essaie de me dire, c'est qu'ils veulent être ensemble pour se dénoncer ? Logique de jumeaux... Nous réglerons ce problème quand Paul sera de retour à la maison.

Reste le problème de la virée de cette nuit, avec non pas ma voiture, mais celle du garage... Lequel des deux conduisaient ? C'est peut-être ça aussi qu'ils camouflent... Est-ce que ça change quelque chose ? Aucune idée. Sauf si...

Sauf s'ils envisagent de se répartir les conséquences de toute cette affaire ; que chacun prenne une part des responsabilités, pour que ce ne soit pas le même qui supporte le tout. Ce qui veut dire que c'est un jumeau qui a entraîné l'autre, et qui a accumulé les bavures. Et qu'ils n'ont pas eu le temps de se mettre d'accord, après l'accident.

- Qui conduisait cette nuit, mon chéri ?

- ...

J'avais bien compris.

Je me lève et repars vers le bureau du médecin.

- Docteur, excusez-moi... Pouvez-vous me décrire les circonstances de l'accident ? En général, les pompiers vous transmettent un certain nombre d'infos... n'est-ce pas ? Vous savez quelque chose ?

- On n'a pas grand-chose... Ils se sont faits percuter par une voiture qui leur a refusé une priorité à droite. Le chauffard s'est enfui, et vos fils ont perdu le contrôle de la voiture, qui a fait un tonneau avant de s'arrêter dans un arbre. Quand les pompiers sont arrivés, ils étaient sortis de la voiture. J'imagine que celui qui est valide a sorti son frère...

- Vous savez lequel conduisait ?

- Difficile à dire. Mais les pompiers et la police ont l'habitude de ce genre de chose ; ils reconstitueront sans peine la position de l'un et de l'autre au moment du choc.

C'est bien ce que j'imaginai. Leur solidarité, chevaleresque, ne sert à rien... Inutile de désoler Marco avec ça, l'important, pour l'instant est qu'il récupère ; que nous fassions sortir Paul le plus vite possible, pour aller de l'avant.

Mais qu'est-ce qu'ils ont bien pu trafiquer pour se mettre dans cette galère !

## Chapitre 37

Impossible de mettre la main sur son téléphone... Robin le cherche en vain depuis vendredi après-midi. Il a fouillé sa voiture, son bureau... « *refais le chemin* » lui souffle sa petite voix. Je fais que ça, grogne Robin. Il est passé chez Adeline vendredi midi, mais Mariani l'a appelé depuis, et Adeline a contesté l'hypothèse selon laquelle le téléphone de son ex-époux se serait incrusté chez elle.

Adeline... qui ne se remettra jamais de sa stérilité, dont elle rend Robin responsable. Délirante et paranoïaque, depuis des années. Il n'éprouve plus rien pour elle, et surtout pas un quelconque sentiment amoureux. Elle n'est plus qu'une sœur, parfois encombrante. Quand elle en a vraiment besoin, il lui sert de soutien psychologique. Lui se sent tout sauf psy, mais elle ne veut pas reprendre sa thérapie.

Vendredi midi, elle se perdait dans une longue phase de délire excité. Impossible de lui faire aligner deux idées cohérentes. Et ça a même dégénéré, en rage noire, quand il a pris un appel...

À court de solutions, et avant de se résoudre à en racheter un, Robin décide de repasser chez Adeline. Il a envoyé un mail à Tamy pour la prévenir, mais n'a pas eu de réponse... Pourvu qu'elle n'ait pas eu besoin de me joindre, songe-t-il en sonnant chez Adeline.

Il va devoir jouer finement. Accuser Adeline de mensonge emmènera la discussion droit dans le mur. La connaissant, elle a dû

dissimuler le téléphone pour se venger de l'appel pris en sa présence. Elle l'a gardé, intentionnellement ou pas. Et oublié qu'elle l'a caché ! Elle était tellement chaotique.

- Alex ! Quelle bonne surprise ! Ça fait longtemps... Faut venir plus souvent, tu sais bien que ça me fait du bien.

- Je suis venu avant-hier, vendredi, Adeline.

- Ohhh, le vilain ! Qui essaie me faire passer pour folle ! Entre, viens... Tu bois quelque chose ?

Adeline n'est pas supposée boire d'alcool. C'est contre-indiqué avec ses médicaments. Pourtant, une bouteille de vin blanc trône sur la table du salon, à côté d'un verre à moitié plein. Ou à moitié vide. Tout comme la bouteille...

- Volontiers, accepte Robin. Je te laisse me servir, je vais me laver les mains.

- Zyva !

Pendant qu'Adeline, ralentie par l'alcool, s'affaire à trouver puis remplir un verre, Robin se glisse dans la chambre et ouvre les tiroirs de la table de chevet.

Nada... Ça va être plus coton que prévu. Il passe sa main sous les oreillers, jetés en vrac dans le lit défait. Jette un œil sous la couette, sous le lit... Rien.

Un fou rire dans son dos le fait sursauter.

- Tu sais plus où sont les serviettes ? C'est là, regarde, dans le placard de la salle de bains...

Une fouille rapide de ladite salle de bains, puis il retourne vers le salon.

*Heureusement qu'elle a pas un appart de deux cents mètres carré ! Non, mais le bazar est tel, que la fouille est un vrai challenge... Ceci dit, elle ne risque pas de remarquer que tu déplaces quelque chose, ajoute sa voix intérieure. Exact.*

- Aleeeex, tu viens ?
- Je suis là... Qu'as-tu fais aujourd'hui ? Tu es sortie un peu ?
- Noooon. Mal à la tête. J'ai dormi. J'ai encore sommeil...

Ce n'est pas la première fois qu'il trouve Adeline dans cet état ; abruti par les médicaments... l'alcool est plus rare. Il sait quoi faire. Il retourne dans la chambre pour retaper le lit, puis y conduit Adeline, qui se laisse faire, comme une poupée sans volonté.

De retour au salon, il continue sa fouille. Victoire ! Son téléphone s'était glissé entre les coussins du canapé. Il range la bouteille, lave les verres, et s'éclipse sans bruit.

De retour dans sa voiture, il branche son téléphone pour le recharger. Il embraye et se glisse dans la circulation clairsemée de cette fin de week-end. Avalanche de notifications... Il fallait s'y attendre ! quarante-huit heures sans téléphone, et le monde se rue à votre porte. Par acquis de conscience, il jette un coup d'œil.

Quatorze appels de Tamy... Pas un message. Pas un texto.

« *Shit !* » lui crie sa petite voix... Ta gueule, s'insurge Robin. D'un geste adroit, il place le gyrophare sur le toit de la voiture. Détournement de pouvoir... Et alors ?

Rentrer en vitesse chez lui. Appeler Tamy.

- Ma chérie, désolé, j'avais perdu mon téléphone. Dis-moi...

Une crise de larmes pour toute réponse. Et la voix de Sacha.

- Alex ? Je vous explique...

Silencieux, Robin écoute le récit des frasques des jumeaux. Leur état de santé ne semble pas catastrophique, mais il ne peut empêcher une pointe d'inquiétude à la pensée des ennuis à venir.

Sacha et Tamy n'ont pu obtenu aucune explication de Marco, qui s'est muré dans le silence. Il attend que Paul soit là, ce qui va prendre du temps.

- Je devais repartir bientôt, mais je vais rester quelques jours avec Tamy, conclut Sacha. Je vous la repasse...

- Alex, j'ai cru... j'ai imaginé... J'avais tellement besoin de te parler !

- Ma chérie, j'ai juste perdu mon téléphone... Mais je suis là. Si tu es d'accord, je vais venir à Tours le week-end prochain. Ce ne sera pas week-end à Rome, mais week-end ensemble, c'est déjà ça ! Tu veux ?

- Oui, oui, oui, merci Alex ! Super idée... Heu... A propos, faut que je te raconte, j'ai eu une idée pour le poison...

- Tsss... Pour l'instant, repose toi... Chaque chose en son temps. On se rappellera demain pour l'enquête. Raconte-moi comment tu te sens...

Robin n'a pas vu le temps passer. Il apprécie ces soirées au téléphone, à badiner avec Tamy, mais là, c'est différent. Plus sérieux, comme si leur relation était en train de basculer. De prendre de la densité. Il réalise que son attachement pour Tamy, son envie d'être auprès d'elle, prennent de plus en plus de place.

Il aurait aimé être à ses côtés, pour l'aider à affronter l'épreuve qu'elle traverse. Et, en même temps, il sait ne pas être capable, pour l'instant, de renoncer à sa vie à Marseille.

Quadrature du cercle...

## Chapitre 38

- Géraldine, vous voulez bien annuler tous mes rendez-vous de la journée ? Je travaille à la maison... Je n'ai pas de cours, donc ça ne devrait pas poser de problème... Prévenez l'équipe que je ne suis pas trop dispo.

Géraldine ayant pris les choses en main, je raccroche, soulagée. Je n'ose même plus faire la liste de ce qui m'attend...

Première priorité : prévenir le lycée que Marco sera absent quelques jours, plus longtemps pour Paul. Ensuite : avancer sur ce fichu poison. Il me faut faire l'étude biblio dont je parlais à Sig la semaine dernière, mettre au courant Alex, qu'il puisse commander les analyses ad-hoc au laboratoire de la police scientifique de Lyon. Et aussi : prévenir le garage, Riguet...

Mais avant tout, trouver l'énergie. L'accident et l'impossibilité de rejoindre Alex tout le week-end ont vidé mes batteries. Je me sens épuisée, envahie de bouffées de stress, secouée de crises de larmes. J'ai l'impression que mon cerveau tourne dans le vide...

Sacha a proposé de rester avec nous cette semaine, et d'emmener Marco en balade le week-end prochain, pour que je puisse rester à la maison avec Alex. Sacha est un amour... Je trouverai bien un moyen de le remercier.

Je me débarrasse du lycée et du garage. Riguet attendra... Peut-être qu'Alex pourrait le prévenir ? Il faudra que je lui en parle.

Munie d'un thé sans doute trop sucré au miel, je me plonge dans la littérature scientifique du tétanos et de sa toxine tueuse.

L'avantage, avec les questions scientifiques, c'est qu'elles sont dénuées d'affect. Je peux m'immerger sans que ce soit douloureux. Juste un effort de concentration au départ... et ensuite, c'est comme un analgésique. Magique.

Un paragraphe a suffi : mon esprit s'apaise et retrouve ses réflexes.

Je tombe sur les travaux d'un collègue espagnol, José Aguilera Avila, de l'université de Barcelone, dans lesquels il teste une tétanospamine modifiée pour lutter contre des troubles de l'humeur. Il utilise une version raccourcie de la toxine -débarrassée de ses fonctions pathogènes- pour soigner la dépression.

Sur des rats de laboratoire, cette version courte est plus efficace que le Prozac, un antidépresseur bien connu.

D'autres expériences, toujours réalisées avec des versions courtes de la toxine tétanique, révèlent un effet protecteur des neurones ; les collègues espagnols estiment qu'il serait possible de développer un médicament contre les maladies neurodégénératives, en particulier Parkinson et Alzheimer...

Après avoir lu tous leurs articles, je comprends mieux l'étiologie de la maladie et le rôle de la toxine tétanique. En fait, c'est simple... La bactérie responsable rentre dans le corps par une plaie. Elle s'y installe. Elle commence à fabriquer sa toxine, la fameuse tétanospamine.

C'est une très grosse protéine, intégrant deux sous-unités, un peu comme un couteau suisse. La première, la plus grande, permet à la toxine de bouger. Tétanoplasmine va ainsi quitter la plaie où prolifère la bactérie. Elle va, glissant le long des nerfs, monter jusqu'au cerveau. Là entre en jeu l'autre sous-unité, la plus petite des deux. C'est elle, le poison, la bombe chimique. Elle va s'introduire à l'intérieur des cellules du cerveau. Et là, elle va bloquer le fonctionnement de certaines synapses. Les synapses, ces connexions cruciales entre les neurones... Ce blocage provoque la contraction des muscles. On reconnaît-là ce symptôme caractéristique du tétanos...

L'euphorie me gagne, dissipant miraculeusement mon malaise. Et si le bonheur, c'était ça ? Si c'était finalement ce moment précis, où tout s'éclaire dans l'infiniment petit du corps humain ? Suis-je normale ? En tout cas, je suis mieux ! Plaisir de poursuivre mon exploration...

La trouvaille des collègues espagnols a été de découper la toxine en différents morceaux, pour identifier la fonction spécifique de chacun. L'une de ces fonctions est de faire migrer la toxine jusqu'au cerveau ; une autre de la faire entrer dans les cellules. Au final, ils

ont identifié une arme biologique imparable. Merveilleux... et mortel.

Il y a quelque part dans le monde un laboratoire qui a rassemblé un bout de tétaospamine et un bout de TAU-A, pour produire un poison redoutable... Enfin, je crois. Ça se tient... Le morceau de tétaospamine, seul, serait trop vite éliminé par le système immunitaire pour être dangereux. Un fois dans les neurones, TAU-A prend la relève, pour enclencher la réaction en chaîne « prion-like » et faire agglutiner les TAU-N en grains noirs mortels. Une réaction qu'il suffit juste d'initier, et qui s'amplifie toute seule !

Il faut que le labo de Lyon vérifie, en recherchant la partie « toxine » dans les échantillons qu'ils ont. Cette partie du poison doit être vingt à trente fois plus grosse que la portion TAU-A, elle sera plus facile à détecter. Quant à la technique nécessaire pour fabriquer une telle protéine chimérique, rien de sorcier à l'heure du génie génétique...

Je rédige un mail qui reprend mon raisonnement, que j'adresse à Alex et Zoran.

La séance de travail a eu l'effet escompté, c'est le moins que je puisse dire ! Reposée, allégée, dispo, je me lève pour me refaire un thé et appeler mon homme.

Nous papotons un moment, nous réjouissant à l'avance du week-end à venir. Puis, j'expose ma théorie, en essayant d'être la plus

claire possible. Zoran fera le nécessaire pour que les analyses soient faites rapidement à Lyon.

- Clair ! Bravo ma chérie. Zoran va faire le nécessaire pour que les analyses soient faites rapidement à Lyon. J'espère que tu as raison, ça nous permettrait d'avoir enfin du concret de ce côté-là...

- Tu me diras ?

- Oui, oui... Bien sûr ! Je te laisse ; on s'appelle plus tard ?

- Alex, attend... Tu veux bien prévenir Riguet, pour la voiture. J'ai pas la force de me lancer dans des explications. Justifier la conduite des jumeaux...

- Ok, je m'en charge. Comment va Paul ?

- Ça va... il se remet de l'opération. Il a de longues séances de rééducation devant lui ; pas sûr qu'il récupère la mobilité complète de son genou. Il devrait sortir dans huit-dix jours.

- Et... Ils t'ont expliqué pourquoi ils ont pris la voiture ?

- Non. Pas réussi à tirer un mot de Marco, qui se ferme comme une huître quand j'aborde la question. J'ai pas osé le bousculer pour l'instant. Peut-être quand son frère sera rentré, on pourra discuter. J'espère !

- J'espère aussi ! Bon, je file...

- Alex ?

- Oui...

- Ils risquent quoi pour conduite sans permis ?

- Ça dépend... Ils sont en conduite accompagnée ?

- Oui, mais ils sont loin du permis, ils n'ont que dix-sept ans et demi.

- La conduite accompagnée est facteur de clémence. Dans le meilleur des cas, il aura un rappel à la loi. Dans le pire des cas, il sera interdit de permis pendant cinq ans. Avec peut-être une amende.

L'autre souci, c'est la voiture. Tu risques de devoir payer sa réparation, ou sa valeur vénale...

- C'était pas non plus une Rolls... ce n'est pas ce qui m'inquiète le plus ! Et puis, les garçons vont s'y atteler. Il n'y a aucune raison que je rembourse seule leurs conneries !
- D'accord. Une chose après l'autre ! Je te laisse ? Ça va aller ?
- Oui, merci my love, à bientôt.

Je raccroche et replonge dans un abîme de questions sur ce qui est passé dans la tête de mes gars... La sonnerie du téléphone me sort de la léthargie.

- Tamy, c'est Géraldine.
- Rebonjour Géraldine.
- Vous allez bien ? Vous m'avez un peu inquiétée ce matin...
- Oui, oui, ça va. Ne vous inquiétez pas.
- Bon... je peux vous parler de quelque chose ?
- Oui, bien sûr...
- C'est Ghys Chartier... Vous vous souvenez ? La journaliste...

Je m'en souviens, oui ! La pauvre, je l'ai expédiée le soir de la visio avec Marseille. Par chance, elle avait passé un bon moment avec l'équipe dans l'après-midi, et avait de quoi construire son article sur le labo... Je n'ai eu qu'à répondre à quelques questions précises. Elle est repartie enchantée. Une jeune femme intelligente. Curieux qu'elle revienne vers nous...

- Ghys Chartier... Oui, bien sûr ! Elle a besoin d'info complémentaires ? Pour son papier ?
- Non, c'est pas ça... Mais vous avez dû dire quelque chose qui l'a intéressée la dernière fois... Elle voudrait votre point de vue sur

une question pédagogique. Le niveau de français à l'université dans les filières scientifiques...

Qu'est-ce que j'ai bien pu dire qui a conduit Ghys Chartier à revenir avec ce genre de question ? Aucune idée...

- C'est pour une enquête de Cerveau & Psycho, toujours, mais en collaboration avec le magazine Marianne... Ajoute Géraldine.

- J'espère que ce n'est pas urgent ! Je n'ai pas beaucoup de temps en ce moment...

- C'est un peu urgent, mais elle veut bien faire l'interview par téléphone, ou par visio, comme vous voulez.

- Vous me laissez deux ou trois jours pour donner une réponse ? Tu vas réussir à la faire patienter ?

- Oui, je vais me débrouiller... Bonne fin de journée Tamy. On vous voit demain ?

- Pas sûr... je vous appelle demain matin. Bonne soirée Géraldine.

Je raccroche et j'attrape les clés de la voiture de location de Sacha.

- Sacha ! Je te pique la voiture, je vais voir Paul...

Un grognement pour toute réponse m'indique que Sacha est en plein boulot. Je file...

- Fatche ! Résultat positif ! C'est un tron de l'air la copine du patron...
- T'as les résultats de Lyon ?
- Yep collègue ! Fini la scoumoune !

Les deux lieutenants s'agitent comme des puces autour de l'écran de Zoran.

- Ils ont fait fissa quand même...
- N'importe quoi ! Quarante-huit heures pour un ELISA ! J'appelle le patron...

Moins d'une heure plus tard, Robin a réuni son groupe.

- Zoran, on t'écoute...
- Glutamine Casari a eu l'idée d'un poison constitué de deux parties. Un bout de TAU, qu'on s'escagasse à détecter dans les échantillons de Saint Barth depuis des jours et des jours ; et un bout, un gros bout de toxine tétanique. Et là, zoù ! Y a de la toxine tétanique dans les fleurs du gâteau. Pas des wagons, mais y en a...
- C'est sûr pour la partie TAU ? demande Mariani. Qu'est ce qui dit que le poison a deux parties si on n'en détecte qu'une ?
- Bonne question, réplique Zoran. Pour détecter une protéine, il faut la bonne clé... Ça s'appelle un anticorps. Une clé pour une serrure... C'est pareil. Un anticorps spécifique, une clé, pour chaque protéine, donc pour chaque serrure. À Lyon, ils ont la clé qui permet de voir si la toxine tétanique est présente dans un échantillon. Facile, c'est un anticorps commercial. Mais l'anticorps,

la clé, qui attrape le petit bout de TAU qu'Aaron a décrit, nada ! Elle n'existe pas. Si on veut prouver la présence de TAU-A dans le poison, donc dans les échantillons y a deux solutions : une, faire fabriquer l'anticorps, la clé, qui peut l'encaper. C'est possible, ça prend du temps, mais c'est possible... et deux, réussir à isoler le poison, les scientifiques disent « purifier »... pour l'analyser en regardant de quoi il est composé. Mais j'ai un doute.

- Pourquoi ? demande Mariani...
- Je crois qu'il en faut un wagon...
- Tu crois... Mais c'est pas sûr, commente Robin. Donc, on va demander aux gars de la scientifique à Lyon ; et on fera confirmer par Glutamine et la doc. Zoran, tu te charges de ça.
- Ça marche, patron...
- Tomasi et Mariani, vous en êtes où ? Des infos sur Paul Arenc et son business ?

Mariani se lance la première. D'après ses recherches, Paul Arenc est apparu sur le continent américain dans les années 90. Il est assez facile de suivre sa trajectoire américaine. Mais il n'y a aucune trace de lui avant... Il prétend qu'il est français, né à Toulouse. Pourtant, impossible de mettre la main sur son extrait de naissance. D'après ce qu'il raconte, il aurait soixante-quinze ans. Il a été marié à une actrice argentine, morte en mettant au monde sa fille, Kala. Aucune liaison, ou petite copine connue depuis. Il se consacre à ses affaires et à sa fille.

- Il faut que tu trouves d'où il sort, Mariani... C'est peut-être là que se cache l'explication de ce qui se passe aujourd'hui... Tomasi, tu as des infos sur son business ? Les jardins Qaliqo ?

- C'est un vrai roman, patron ! Paul Arenc a créé cette boîte à son arrivée sur le continent américain, mais pas aux Etats-Unis... En Argentine. A l'époque du « miracle » argentin. La première structure ouvre à Buenos Aires en 1995. À l'arrache... et avec le soutien du président de l'époque, Carlos Menem. La mère de Kala est de sa famille. Une cousine... Paul Arenc a la tchatche, il sait y faire pour embobiner son monde. Il réussit à obtenir des prêts bancaires, pour des montants colossaux... Quand la crise argentine arrive, au début des années 2000, son affaire est solide, il a une dizaine de chantiers à travers le monde... Il file aux Etats-Unis ; il s'installe en Louisiane. Il est veuf. Je suis en train de creuser les montages financiers... Comprendre ceux du début.

- Et aujourd'hui, il en est où ? demande Robin.

- Un vrai conte de fées, jusqu'à y a trois-quatre ans. Et puis soudain, patatras. Depuis, il restructure à tours de bras... Fermetures brutales, ouverture de nouvelles structures... Changement de politique commerciale. Il part en biberine... je cherche pourquoi.

- Il perd de l'argent ?

- Ça commence. C'est pas encore la cata, mais s'il continue comme ça, ça va l'être pas tard...

- Mendès, tu as réussi à le convoquer ?

- Oui, patron. Il sera là vendredi matin. Neuf heures.

- Quoi d'autre ? demande Robin.

- J'ai creusé du côté des invités, indique Mariani.

- Et... ?

- Il y a un nom... Luis Delda. Connu par Interpol sous le nom de Luis d'Elía, un leader du mouvement piquetero en Argentine, justement dans les années 90. Au début, c'est un mouvement de

chômeurs, qui protestent contre le tournant ultra-libéral que prend l'Argentine, et qui permet le développement de business comme celui de Paul Arenc. Les piquetero bloquent les routes, perturbent l'économie et certains groupes organisent des ateliers autogérés. Pour info, la mort de certains piquetero, tués par la police, a précipité la fin du gouvernement d'Edourdo Duhalde en 2002. Mais Luis d'Elía a pris un autre chemin pour subvenir aux besoins des plus pauvres. En Argentine, c'était une espèce de Robin des bois... Qui prenait aux riches pour aider les pauvres. Sa présence au mariage de Kala est plus que surprenante...

- Patron, il y a un autre nom qui est curieux...
- Un instant, Tomasi. Mariani, Interpol s'intéresse toujours à Luis d'Elía ?
- Il est toujours dans leurs fichiers.
- Pour quelle raison ?
- Disons qu'il a un peu abusé de sa popularité pour monter des plans pas très clean, tout en passant à travers les mailles de la justice, qui a longtemps fermé les yeux.
- Quels plans ?
- Trafic de drogue. Quand les cartels colombiens et mexicains se sont repliés sur l'Argentine, Luis d'Elía a aidé plusieurs d'entre eux. Par exemple à trouver des résidences, cossues évidemment, avec personnel de maison et gardiens. Buenos Aires a été très accueillante pour les barons de la drogue dans les années 2010, et Luis d'Elía a été une des cheville ouvrière de ce mouvement.
- Mais quel rapport avec Paul Arenc ?
- C'est pas clair... Ils ont dû se rencontrer quand Paul Arenc est arrivé en Argentine. Avant que Luis d'Elía ne se compromette avec les cartels. Peut-être qu'ils ont sympathisé ? Que Luis d'Elía a

protégé le business naissant de Paul Arenc contre les actions des piquetero ? Ce qui oblige notre ami. Il lui est redevable... En tout cas, ils sont suffisamment liés pour que l'un invite l'autre au mariage de sa fille !

- Bon... il faut creuser ça aussi.

Robin revient vers Tomasi.

- Tu disais, Tomasi ?

- Je disais qu'un autre nom me semble curieux. C'est Abby Cohen. La serveuse que vous avez vu à Saint Barth... Vous vous rappelez que deux des patients de Tours s'appellent Cohen ? Yves et Sarah... je me demande s'il y a un lien ?

- Cohen... C'est un nom plus que courant ! Mais vérifie avec le major Alvarez. S'il faut, il convoquera Abby Cohen pour une nouvelle audition. De mon côté, je vais demander à Riguet, à Tours, qu'il voit avec Yves Cohen. Bon, bravo à tous, on a bien avancé, mais vous avez de quoi faire. Je veux le maximum d'infos pour vendredi... Il faut qu'on ait des billes pour l'audition de Paul Arenc. Allez... Au boulot !

Plongé dans sa web-quête, Sacha a à peine entendu Tamy partir... Il vient de passer des heures à rassembler des informations sur les Jardins Qaliqu. S'il a bien compris, chaque établissement est une affaire juridiquement indépendante, mais incluse dans un groupe.

La maison mère, organisée en holding, détient au moins cinquante-deux pour cent des parts. Le siège social a déménagé en 2003, de Buenos Aires en Argentine à Bâton Rouge en Louisiane. Quant à savoir exactement qui sont les propriétaires de cette holding... Paul Arenc en détient trente pour cent, et sa fille, dix pour cent. Mais la majorité des parts est portée par des sociétés écrans. Qui se cache derrière ?

Les filiales forment deux ensembles de sociétés. L'un regroupe les luxueux établissements de santé. L'autre rassemble des filiales diversifiées, cabinets d'architectes, paysagistes, entreprises de BTP, qui œuvrent à la construction des « Jardins » dans le monde entier.

Mais les filiales spécialisées dans la promotion immobilière ne travaillent pas exclusivement pour leur maison mère. Elles prennent les commandes d'autres entreprises, hors groupe. Sacha l'apprend en réalisant que ces commanditaires, disséminés dans le monde, ont mis des billes dans les Jardins Qaliqu. Et que Paul Arenc, en retour, est présent dans leur capital. De discrètes participations croisées.

Deux noms reviennent souvent dans la documentation. John Bloomberg, celui-là même qui est décédé au mariage de Kala. Et Gary Preston, gros financier présent dans le capital des Jardins Qaliqo.

Sacha obtient la confirmation des liens qui unissent les trois hommes dans un article ancien du Times. L'enquête, réalisée en 2008, retrace le parcours exceptionnel de Preston, Bloomberg et Arenc. Ils se connaissent, et font des affaires ensemble, depuis une douzaine d'années. Preston est d'ailleurs le parrain de Kala Arenc. Une photo, datant de l'époque argentine, montre les trois hommes et les épouses Preston et Bloomberg à l'inauguration du premier Jardin Qaliqo. Preston et Arenc occupent la place principale, au centre de la photo. Bloomberg semble plus en retrait.

*À garder à l'esprit, se dit Sacha. Il replonge dans ses recherches. Que peut nous apprendre l'histoire des Jardins Qaliqo ?*

Depuis l'aube des années 2000, Arenc construit des établissements dans les capitales les plus prestigieuses. L'implantation géographique peut être moins flatteuse, comme dans le cas d'Aubusson. Le luxe est le même, mais la localisation curieuse...

Au détour d'un entrefilet du New York Times, Sacha apprend la fermeture précipitée d'un de ces établissements, en Alabama. Sans réussir à obtenir plus d'infos. L'établissement a dû être effacé du net... Même processus qu'à Aubusson. Impossible d'en trouver la trace.

Ankylosé par des heures de travail, le jeune homme s'étire et décide de s'octroyer une pause. Café... il a besoin d'un café.

En arrivant dans la cuisine, il se souvient que Tamy est partie voir Paul à l'hôpital... Marco doit se reposer dans sa chambre. Tout est calme.

Sacha se sent bien chez Tamy. La maison, chaleureuse et confortable, lui donne presque envie d'avoir un foyer à lui, de fonder une famille. Mais il sait que ce n'est pas le moment. Il a trop de choses à éclaircir dans son histoire personnelle. Auxquelles il n'a pas encore osé se confronter. Les derniers mois ont été riches en émotions ! Après l'assassinat de sa mère adoptive, il s'est découvert une sœur, Tamy, et des neveux, Marco et Paul. Tamy avait rompu avec sa mère des années avant que Maria n'adopte Sacha alors qu'il avait six ans. Tamy et Sacha ignoraient tout l'un de l'autre. Maria était une mère... bizarre. Tamy, en lui conférant le statut de frère et d'oncle, ouvre des perspectives inattendues et lui donne la force de plonger dans son passé. Un passé d'enfant réfugié politique. Il sait qu'il doit revenir sur ses premières années. Revenir au Pakistan. Remonter le fil de son histoire...

Laisant son esprit vagabonder de son histoire personnelle à son enquête, Sacha réalise qu'il ne sait pas d'où vient Paul Arenc. Ses affaires décollent en Argentine, mais l'homme est décrit comme français dans l'article du Times. Pourquoi est-il parti ? Que faisait-il en France ?

Une assiette de fromage en main, il retourne au clavier pour saisir « Paul Arenc » dans un moteur de recherche qui explore les archives des grands journaux du monde.

- Sacha, tu as cinq minutes ?

Marco vient de faire irruption dans son bureau...

- Yes man... Pourquoi ?

- T'as dit qu'on partait en week-end tous les deux vendredi ?

- Exact.

- On pourra passer voir Paul à l'hôpital avant de partir ? Toi et moi...

- Oui, bien sûr... mais si tu veux voir Paul avant, demande à ta mère de t'y emmener. Elle y va tous les jours...

- Je sais. Et j'irai avec elle. Mais là, c'est pour autre chose. On voudrait discuter avec toi...

- Ok, répond Sacha en laissant traîner une question dans sa réponse...

- On t'expliquera... Tu dis rien à Moune, d'accord ?

- D'accord... Je veux bien jouer les agents double...

Sacha marque une pause.

- Tout va bien, sinon ?

- Yes, t'inquiète. Merci Sacha. Je vais faire un tour, les potes sont sortis de cours. Besoin de me changer les idées...

- Ok, à plus...

Paul repart aussi vite qu'il est venu, et Sacha revient à son ordinateur. Des articles sont arrivés dans sa boîte mail, qu'il épluche

en cherchant ceux antérieurs à la période argentine de Paul Arenc. Nada...

Ça peut ne pas être surprenant. Les gens ordinaires font rarement la une de la presse, et si Paul Arenc était un péquin moyen avant de faire fortune avec les Jardins Qaliqo, il est normal qu'aucun article ne parle de lui en France. Il va lui falloir lire toute cette littérature, pour trouver une piste, un petit bout de ficelle sur lequel tirer. En attendant, il lance une requête, pour trouver des informations concernant Paul Arenc sur les réseaux sociaux. On sait jamais... s'il a été reconnu par un ancien camarade, qui s'est ensuite répandu en confidences sur le net. Les chances sont maigres, mais... faut tenter !

Dans la foulée, il utilise une photo ancienne de Paul Arenc pour interroger un logiciel de reconnaissance faciale que lui a procuré Ikku, et qu'il n'a jamais expérimenté ; c'est l'occasion ! Son intention est de trouver des documents d'avant la période argentine sur lesquels le visage de l'homme d'affaires apparaîtrait. Là aussi, les chances sont quasi-nulles, car la période en question est antérieure au boom du net. Mais Sacha croit en sa bonne étoile. Trois clics, et c'est parti...

La recherche livre une image. Une seule... Une photo de groupe, datant de 1977. L'inauguration du métro de Marseille. On y voit le maire de l'époque, Gaston Defferre, en train de couper le ruban bleu-blanc-rouge. Derrière lui, des personnalités et le groupe des entrepreneurs qui ont participé à ce chantier monumental. Paul Arenc fait partie de ce groupe.

Yes, yes, yes ! Sacha bondit de sa chaise.

L'article qui accompagne la photo ne mentionne aucun nom. À part celui du consortium qui a piloté le projet, la société Quillery Saint-Maur et celui de la Société Générale de Techniques et Études, qui a fourni le matériel roulant. Deux sociétés qui n'existent plus...

Reste que... il a retrouvé la piste de Paul Arenc ! Le jeune reporter attrape son téléphone :

- Ikku, je vais encore avoir besoin de toi...
- Salut Sacha. Vas-y raconte...

Un quart d'heure plus tard, Sacha conclut :

- Il me faudrait tout ce que tu peux trouver sur le passé français de Paul Arenc, et les montages financiers des Jardins Qaliqo.
- Tu penses à quoi ?
- Je cherche d'où vient l'argent qui a permis à Arenc de monter sa première affaire. Si c'est de l'argent sale ou volé en France, peut-être qu'une vieille connaissance a reconnu Paul Arenc quand il est devenu populaire parce que riche à millions ; et le fait chanter, pour avoir sa part du gâteau ! Et je cherche aussi la liste des structures qui ont été effacées. Comme celle d'Aubusson et en Alabama. S'il y en a d'autres.
- Pour les Jardins Qaliqo, je vais regarder du côté de la holding. C'est faisable... Sans doute complexe, mais faisable.
- *Capisco*. Ma question, c'est pourquoi ces fermetures précipitées. Si elles sont toutes précédées par des morts suspects, on pourra partir sur la piste de la vengeance.

- Pour Paul Arenc, je vais repartir de la photo. Ça devrait être plus simple. Je te tiens au courant...
- Ikku ?
- ...
- Merci... je crois que je faire de toi mon associé !
- N'inverse pas les rôles, man... je fais ça pour toi, en souvenir de Gao. Tu sais que mon job, c'est la lutte anti-terroriste. Et là, on en est loin...
- Peut-être pas tant que ça. C'est pas le terrorisme international auquel tu t'attaques habituellement, mais on parle quand même de morts étranges, voire d'argent sale. C'est pas des gentils, les mecs auxquels on s'attaque !
- Et c'est pour ça que je t'aide.
- Yep... Merci pour tout. On s'appelle ?
- All right. Ciao man. N'oublie pas de m'envoyer la photo...

Euphorique, Sacha envoie la photo par mail à Ikku, referme son ordinateur, et file dans la cuisine préparer le repas du soir. Tamy ne va pas tarder... Il a hâte qu'elle rentre, pour débriefer avec elle de ses recherches de la journée.

## Chapitre 41

La journée a mal commencé... Paul Arenc aura deux heures de retard. Train supprimé. Robin ronge son frein...

- Patron, on a reçu des compléments d'Interpol. J'avais demandé s'il existe des liens entre Luis Delda, l'invité chelou du mariage, et Paul Arenc... Ils n'ont rien. Luis Delda n'apparaît pas dans la liste des actionnaires des entreprises de Paul Arenc. Ses affaires semblent clean...

- Semblaient, Mariani... la coupe Tomasi. La brigade financière d'Interpol s'intéresse aux affaires de Paul Arenc, à cause de son ancienne proximité avec Delda/d'Elía, qui est dans leur collimateur. Arenc a réussi à se tenir à l'écart de montages opaques, c'est exact. Mais vous vous souvenez, je vous ai dit qu'il était en difficulté depuis quelques années ?

- Oui... et ? demande Robin

- D'après la brigade financière, Arenc a fermé, dans l'urgence, une dizaine d'affaires dans le monde. Ailleurs que dans les capitales qu'il affectionne aujourd'hui... Aucune raison logique, économique, à ces fermetures.

- Peut-être qu'il veut se concentrer sur les capitales ? suggère Mendès.

- Peut-être... mais dans ce cas, autant les vendre, les provinciales. Pas les fermer précipitamment ! En fait, Interpol mentionne quelque chose de curieux, pour au moins quatre des affaires en question ; à chaque fois, le nombre de décès de patients Alzheimer dans la période précédant la fermeture s'est envolé...

- Comment ça, envolé ? questionne Robin.

- Deux à trois fois plus. À chaque fois, le scénario est le même. Les morts augmentent de façon inexplicable, sur deux ans environ. Quand les familles commencent à poser des questions, la holding liquide la structure en question. En un temps record. Quelques familles ont tenté une action de groupe, mais la justice américaine n'a rien trouvé. Le fonctionnement des structures est toujours irréprochable.

- Et pour les autres affaires ? demande Zoran.

- On n'a pas d'info. Ça veut pas dire qu'il ne s'est rien passé de louche, juste qu'Interpol ne sait rien...

- Ton hypothèse, Tomasi ? relance Robin.

- Imagine que Paul Arenc soit victime d'une cabale, ou d'un chantage, comme on l'a déjà supposé... Quelqu'un, qui veut faire pression sur lui. Ce quelqu'un s'arrange pour administrer son superpoison dans les « petits » établissements... Arenc morfle, mais ne cède pas. Il se contente de fermer les établissements en question, pour faire cesser le carnage. Alors, le maître-chanteur change de braquet ; il s'attaque à Paul Arenc, perso... Il empoisonne le gâteau du mariage de Kala.

- Faut un putain d'enjeu pour en arriver là !

- Vouiiii, collègue... Mais l'enjeu est de taille si on parle de blanchiment d'argent de la drogue. Les nouveaux amis de Delda pourraient être très intéressés par un petit coup de lessiveuse... Ils injectent des fonds en liquide sur les chantiers, et le récupèrent sous la forme de dividendes... Ni vu ni connu, j't'embrouille ! Et ces mecs-là n'ont pas froid aux yeux. Liquider quelques vieux, malades d'Alzheimer, ça doit pas les chagriner.

Robin réfléchit. L'hypothèse de Tomasi est topissime... Elle explique pas mal de choses. Reste à faire cracher le morceau à Paul Arenc.

- Et sur son passé français, Mariani, tu as avancé ?

- Que tchi, patron... ça reste un vrai mystère. Paul Arenc n'est pas un délinquant, donc Interpol n'avait aucune raison de fouiller de ce côté-là...

- Humm... C'est pas clair, quand même, un mec sans passé... commente Mendès, histoire de n'être pas en reste. Admettons que Delda ait fait chanter Arenc. Jusqu'à empoisonner le gâteau de mariage. Mais il faut bien qu'il le fasse fabriquer son poison, non ?

- Bonne remarque, Mendès, réagit Zoran. Sauf que les cartels de la drogue ont des labos. Si j'ai bien capté les explications de la doc, ça doit être facile pour eux de fabriquer le super-poison... Et même de le distribuer. Y suffit de raquer, tu trouveras bien quelqu'un pour mettre des fleurs sur un dessert.

Robin lève la main pour attirer l'attention de son groupe. Ils se sont retrouvés au petit matin, le jour de l'audition de Paul Arenc, pour peaufiner les derniers détails. Le retard de l'homme d'affaires leur donne du temps pour caler l'interrogatoire. Ils sont installés dans leur bureau de l'Évêché, un café à la main. Robin marche de long en large, comme à son habitude.

- Bon, écoutez-moi... Notre objectif est de savoir si Paul Arenc est ou non, victime d'un chantage. S'il sait qui a empoisonné les résidents des Jardins Qaliqo et ses amis... N'oubliez pas que sa fille a été une des victimes. Il se peut qu'il soit plus enclin à nous parler, maintenant qu'on a un peu plus d'éléments pour mettre la pression. Mendès, tu vas le chercher à la gare. Tu l'installeras ici,

dans le bureau. On la joue soft dans un premier temps. C'est un témoin, on n'a rien contre lui...

- Rien, c'est vite dit patron ! le coupe Mariani. S'il savait pour les empoisonnements dans ses résidences, il est complice...

- S'il savait, oui... Mais, pour l'instant, je répète, on n'a rien. Mendès et Mariani, vous ferez la première heure. Soyez cool, mais pas trop quand même. Il faut qu'il comprenne qu'on ne plaisante plus. Zoran et Tomasi prendront le relais. Si besoin, je mettrai la dernière couche. Des questions ?

- Non, patron, c'est clair... sauf que...

- Oui Zoran ?

- Pourquoi il avouerait quoi que ce soit ? S'il reconnaît être au courant pour les empoisonnements, il risque gros.

- Ça, c'est mon affaire, Zoran.

Robin laisse le groupe se mettre en ordre de marche en attendant l'arrivée de Paul Arenc. Il doit voir le divisionnaire. Zoran a soulevé un point sensible... S'il n'a pas de marge de manœuvre, l'interrogatoire est voué à l'échec.

La journée risque d'être longue, avant qu'il ne puisse monter dans un train pour Tours !

## Chapitre 42

Aucune nouvelle d'Alex... Il m'a dit de ne pas m'inquiéter. Qu'il me préviendrait dès qu'il saura à quelle heure il arrive. Il faut que je me sorte cette attente de la tête. Ça m'empêche de réfléchir, de travailler. Je me suis levée aux aurores pour rien, et je tourne en rond depuis...

Sig a essayé de me joindre, je ne l'ai pas rappelé...

Et cette impasse dans laquelle je suis avec Paul et Marco. Voilà, je doute... je ne sais plus quoi faire. Sans compter la super nouvelle de l'assurance, qui, bien sûr, ne prendra pas en charge les frais de réparation de la voiture prêtée par le garage.

Si je continue comme ça, je vais passer la journée à broyer du noir. Pourtant, j'ai des raisons de me réjouir. Alex arrive ce soir ; Paul récupère vite ; et mon hypothèse sur le poison à base de toxine tétanique s'est révélée exacte ! Alors, qu'est ce qui cloche ?

Pour être tout à fait honnête, je dois l'avouer : je sais ce qui cloche. C'est cette impression de perdre le contrôle.

Mes garçons grandissent ; leurs décisions, leurs choix ne sont plus tout à fait les miens... C'est une bonne chose, bien sûr. Et il faut que j'accepte de ne plus être l'épicentre de leur vie. J'ai souvent pensé à ce que je ferai quand ce temps arriverait. Comment je les aiderai à prendre leur envol. En m'effaçant. Tout en restant présente pour

eux, s'ils en expriment le besoin. Mais la théorie est toujours plus facile que la pratique. Surtout quand la pratique a la couleur du drame évité de justesse.

*Secoue-toi, Tamy, il est inutile de ressasser des idées noires !*

Je décide de faire une séance de jogging. Le temps n'est pas terrible, mais trente minutes de course me feront du bien. Je m'équipe très vite... avant de changer d'avis.

Les écouteurs sur les oreilles -je ne sais pas courir sans musique- je me dirige vers l'Indre qui passe au fond du jardin. Un portillon permet d'accéder à un chemin bucolique qui longe la rivière. Je m'éloigne en petites foulées, sans réussir à débrancher mes pensées. Je décide alors de chanter en trotinant... À tue-tête. Les quelques passants que je croise doivent me prendre pour une folle, mais c'est pas grave ! Le fait de me concentrer sur les paroles et la mélodie, tout en gardant du souffle pour courir, est magique ! Non seulement je débranche mes pensées négatives, mais en plus je me fais plaisir, donc, je me fais du bien. Le cerveau est un organe formidable... Les efforts conjugués de la course et du chant déclenchent une avalanche de dopamine, neurotransmetteur des circuits du plaisir et de la récompense. Exactement ce dont j'avais besoin !

De retour à la maison, je décide de passer ma journée au labo. Aucun intérêt à rester ici à me morfondre. J'ai réussi à chasser les nuages de mon cerveau, je dois tout faire pour qu'ils n'y reviennent pas.

Sacha m'attend dans la cuisine, il a préparé un petit déjeuner somptueux.

- Hello Sacha ! Ça sent bon ! Merci pour le petit dèj ! Tu vas bien ?

- Nickel... Je te sers un thé ?

- Oui merci... Tu as besoin de la voiture ce matin ? Je voudrais aller au labo. J'irai chercher la mienne en fin d'après-midi, le garagiste m'a dit elle était prête.

- Je vais t'emmener au labo, comme ça je peux garder la voiture. On va partir en début d'après-midi avec Marco.

J'acquiesce d'un signe de tête. Sacha me laisse déguster mon thé et mon bol de fruits en silence.

- Du coup, tu ne m'as pas dit ce que tu avais trouvé hier... Tu as passé la journée à bosser ?

- Yep. Tu as un peu de temps ? Ça commence à faire une longue histoire...

- J'ai un peu de temps. Et très envie de savoir !

- All right ! Pour faire court, j'ai trouvé un autre établissement des Jardins Qaliqo qui a fermé précipitamment, comme celui d'Aubuson. C'est à Jackson, en Alabama.

Sacha avale une gorgée de jus d'orange et continue, les yeux brillants d'excitation.

- Et comme à Aubusson, toutes les traces sur le web ont été effacées. Ils sont très fort, parce que c'est juste un truc de ouf... Il faut une sacré motivation pour faire ça.

- C'est quoi, d'après toi ?

- Si ce que je soupçonne à Aubusson est exact, ils camouflent une augmentation délirante des décès des vieux atteints de la maladie d'Alzheimer. Ils ferment en catastrophe et effacent leurs traces.

- Attends, j'ai du mal à tout connecter... Les Jardins Qaliquo sont des victimes ou les méchants ?

- Les Jardins Qaliquo, c'est Paul Arenc. Difficile d'imaginer qu'il se tire lui-même une balle dans le pied... Surtout, difficile d'imaginer qu'il prenne le risque de tuer sa fille, et c'est ce qui a failli arriver au mariage, si j'ai bien compris l'enquête de ton beau commissaire...

- Tu suggères que celui qui a empoisonné le gâteau du mariage fait la même chose aux malades d'Alzheimer dans les luxueux Ehpad de Paul Arenc ? C'est quoi, c'est qui ? Un vengeur masqué ? Un psychopathe ?

- Aucune idée pour l'instant. C'est pour ça qu'il faut que je trouve la liste des établissements concernés. Que je m'assure qu'il y a bien eu ce genre de morts inexplicables.

- Une idée du motif ? Qui peut vouloir faire ça ?

- Je t'ai dit... pas de certitudes. Mais Paul Arenc a un passé très mystérieux. Il peut s'être fait des ennemis, il y a fort longtemps. Il a beaucoup d'argent, il peut susciter des convoitises... Il y a mille raisons qui peuvent expliquer tout ça.

Ce que raconte Sacha fait froid dans le dos. J'ai parfois l'impression que certaines personnes vivent dans un monde parallèle au mien, où les règles et les valeurs ne sont pas les mêmes. Je croise les doigts pour n'avoir jamais à y faire d'incursion... Je préfère Mon monde !

Je me lève pour débarrasser la table, en ajoutant :

- J'espère que tu trouveras des réponses. Et que ça aidera à arrêter les responsables ! Je prends une douche et on y va ?

- Yes... Une dernière chose. Arenc a vécu à Marseille, avant de partir faire des affaires en Argentine puis aux États-Unis. Mais sous un autre nom... que j'ignore pour l'instant.

- À Marseille ? C'est drôle ça... J'ai laissé cette ville derrière moi il y a trente ans, et depuis quelques mois, elle revient en force ! D'abord l'assassinat de Maria en mai dernier, puis Alex, et maintenant Paul Arenc. Tu y es retourné depuis mai ?

- Non... mais j'irai peut-être. J'aime beaucoup Marseille.

- Oui, c'est vrai que c'est une ville dont on a du mal à se détacher quand on y a grandi... On fera un voyage nostalgie ! Aller hop ! À la douche...

## Chapitre 43

Paul Arenc a fini par arriver dans les locaux de l'Évêché. Accompagné du capitaine Mendès, qui semble disparaître dans son ombre. Il n'a rien perdu de sa superbe.

« *Méfie-toi* » murmure la petite voix dans la tête de Robin « *tu vas pas t'excuser de l'avoir fait déplacer...* ».

Ce ne serait pas la bonne façon d'aborder l'entretien. Il faut que Paul Arenc sente qu'il a affaire à un alter ego. Équilibre des pouvoirs, des forces, de la confiance. C'est pour ça que Robin s'est réservé le dernier round de l'audition... Il a prévenu son groupe : « Arenc, c'est pas un client ordinaire ; il va être difficile à manier ; c'est même lui qui pourrait manipuler l'équipe ».

Le commissaire se lève pour accueillir le suspect :

- Monsieur Arenc, bonjour... bienvenue à Marseille.
- Commissaire... J'exagérerais en disant que je suis ravi de vous revoir.

Toujours la même poignée de main en griffe.

- Comment va votre fille ?
- Bien... Elle est rentrée à New York. Que puis-je pour vous, commissaire ?

Robin a finalement décidé de ne pas interroger Arenc dans le bureau du groupe. Pas adapté pour que toute l'équipe puisse suivre

ce qui se passe. La salle d'interrogatoire ne convenait pas non plus... Trop cliché. Robin garde cette cartouche au cas où. Il a choisi une petite salle de réunion assez conviviale, que jouxte un bureau vide. Elle a été équipée d'un système audio. Le groupe pourra suivre l'interrogatoire du bureau voisin, mais n'aura pas de visuel. C'est sans doute la meilleure solution pour que cette journée soit fructueuse...

- Nous avons besoin de vous poser quelques questions, pour clarifier certains aspects vous concernant. Le commandant Mariani et le capitaine Mendès vont vous expliquer. Venez, allons nous installer. Vous avez fait un long voyage... Quand êtes-vous arrivé en France ?

- Avant de vous répondre, juste une question. Je suis ici en tant que...

- Témoin. Simple témoin. Mais un témoin majeur pour nous, pour boucler l'enquête du drame de Saint Barth.

D'un signe de tête, l'homme d'affaires indique qu'il a compris et qu'il est prêt à suivre le commissaire. Qui le conduit dans la salle préparée pour l'occasion.

Une table haute en bois clair occupe le centre de la pièce. Quelques sièges confortables sont disposés autour. Le café et des viennoiseries ont été servis. L'Évêché est une bâtisse ancienne, les hauteurs sous plafond renvoient une sensation d'espace malgré les dimensions modestes du lieu. Deux fenêtres, qui montent jusqu'au plafond, ouvrent sur la cour de l'Évêché et laissent entrer une belle lumière. Entre elles est posé un canapé qui semble avoir accueilli le repos de nombreux flics, éprouvés par les nuits de travail ou

d'interrogatoire. Des plantes vertes donnent à l'ensemble un côté non-officiel, bienvenu pour l'audition de Paul Arenc. Une kitchenette, camouflée dans un placard, complète le tout.

- Si vous voulez bien entrer...

Robin installe Paul Arenc, lui propose une collation, et précise :

- Monsieur Arenc, pour les besoins de l'enquête, votre audition va être enregistrée. N'y voyez aucune raison particulière, c'est simplement la procédure. Je vous laisse en compagnie de mes hommes.

À la mine étonnée de l'homme d'affaires qui voit s'installer Mariani et Mendès, Robin ajoute :

- Oui, je sais, l'un de mes hommes est une femme... force de l'habitude et facilité de langage... Je vous laisse entre de bonnes mains...

Et Robin s'éclipse pour rejoindre Tomasi et Zoran dans le bureau adjacent. Où il a la surprise de trouver installé le divisionnaire...

- Maxime ! Tu reviens sur le terrain ? se moque Robin.

- Dossier sensible, je ne t'apprends rien ! répond le divisionnaire, grinçant. Comme ça, je vais pouvoir me faire harceler par le ministre, mais de façon efficace !

Dans la pièce voisine, les trois protagonistes s'installent. Mariani ouvre le bal.

- Monsieur Arenc, nous aimerions en savoir plus sur votre entreprise, les Jardins Qaliqo.

- En quoi cette question a-t-elle un rapport avec ce qui s'est passé à Saint Barth ?
- Disons que c'est une question de contexte.

L'homme d'affaires hausse les épaules et fixe Mariani. Qui enchaine.

- Vous savez que nous envisageons un empoisonnement. Certains de vos collaborateurs et associés faisaient partie de vos invités. Nous devons savoir si l'un d'entre eux auraient pu être visé, ou si vous, et votre famille, êtes la seule cible.

Nouveau silence.

- Quelle est l'histoire de votre holding ?

Arenc n'a pas quitté Mariani des yeux. Il l'évalue ; sans être dupe du double sens de ses questions. Son look de rockeuse est... surprenant. Jeans ajustés, Perfecto et Doc Martins vernies. Cheveux noirs très courts, qui dégagent une nuque délicate ornée d'un tatouage que l'homme d'affaires n'a qu'entrevu. Elle est très calme.

- Monsieur Arenc, vous avez fait un long voyage. Ça n'a aucun sens si vous répondez pas à nos questions...
- Beaucoup de travail, une dose de talent et un peu de chance...
- Vous parlez de...
- Des Jardins Qaliqo. L'histoire de mon entreprise. Beaucoup de travail, une dose de talent et un peu de chance.
- Vous pouvez être plus précis ?
- Il n'y a pas grand-chose à ajouter... j'ai commencé dans les années 90 en ouvrant un premier établissement à Buenos Aires.

Très haut standing, qualité de service absolue. Ça a tout de suite fonctionné. À l'époque, il y n'y avait rien, ou presque, pour prendre en charge les personnes qui ne pouvaient plus rester dans leurs familles, même très aisées. L'argent ne fait pas tout face à la maladie. J'ai ouvert d'autres établissements un peu partout dans le monde. Là où était la demande.

- Vous êtes propriétaire de tous ces établissements ?
- Non. Pour certains, je suis actionnaire majoritaire. Pour d'autres, j'ai une participation moindre. D'autres encore sont en gérance. Certains appartiennent à d'autres groupes financiers. Il existe beaucoup de montages possibles.
- Combien y a-t-il de Jardins Qaliko dans le monde ?
- Quatre vingt douze.
- Pourquoi avoir quitté l'Argentine ?
- La situation politique devenait instable et je voulais donner une éducation à ma fille. J'ai choisi de m'installer aux États-Unis.
- Comment avez-vous financé la première structure ?
- J'avais quelques économies... suffisamment pour que des investisseurs me fassent confiance. Ensuite, le succès a été tel que les banques proposaient leurs services.
- Combien avez-vous de salariés ?
- Difficile de vous répondre... Une cinquantaine travaille pour la holding, dans les bureaux d'étude et de design. Impossible de chiffrer avec précision le nombre de salariés dans l'ensemble des établissements. Et il y a aussi les gens qui travaillent pour moi, chez moi, sans appartenir aux Jardins Qaliko.

Mariani marque une nouvelle pause. Elle se sert un café ; en propose un à Paul Arenc qui refuse.

- Monsieur Arenc, vous avez sans doute eu tout le temps de réfléchir à cette question. Qui, selon vous, pourrait vous en vouloir au point d'empoisonner la noce de votre fille ? Un rival ? Un salarié ? Un ami trahi ?

- Je ne trahis pas mes amis, commandant. Et je doute que mes salariés aient des raisons de s'en prendre à moi ou à ma famille. Quant à mes rivaux... Le monde des affaires est cruel, mais l'empoisonnement ne fait pas partie de nos coutumes. Je ne peux pas répondre à cette question. C'est à vous, me semble-t-il, d'y répondre...

- Bon, nous allons faire une pause, propose Mariani. Avez-vous besoin de quelque chose ?

- Non, merci...

Mariani se lève et se dirige vers la porte, suivie de Mendès si discret au cours de l'audition que Paul Arenc avait même oublié sa présence.

- Commandant...

- Oui ?

Mariani s'est arrêtée, la main sur la poignée...

- Très élégant, votre tatouage.

La flic, déconcertée, referme la porte, laissant l'homme d'affaires seul dans le salon. Ils rejoignent le groupe dans le bureau adjacent pour un rapide debrief, avant que Tomasi et Zoran prennent la relève.

- Alors ? demande Robin.

- Alors rien, patron... Il nous balade. Il n'a rien dit qu'on savait déjà. Et il le sait. J'ai pas réussi à l'égratigner...
- Non, mais c'était prévisible ; et prévu. Tu as fait ce qui était convenu... Zoran et Tomasi, vous allez me le secouer, ok ?
- On est au taquet, patron ! Zoù... Tu viens, Tomasi ?

## Chapitre 44

Sacha m'a déposée au labo. L'équipe au grand complet m'a accueillie avec des mots de réconfort et des vœux de rétablissement pour Paul. Ils sont adorables... et j'ai été touchée, plus que je ne l'aurais imaginé.

J'expédie mes mails, impatiente d'aller voir Sig, que je n'ai toujours pas rappelé, pour avoir des nouvelles de nos patients. Au moment où je m'apprête à partir, Géraldine passe la tête par la porte du bureau.

- Tamy, pour l'interview, la journaliste propose de le faire par téléphone cet après-midi... Je dis oui ?
- Je préfère qu'on reporte... c'est vraiment pas le moment. Vous lui présenterez mes excuses ? Dites-lui de rappeler dans une quinzaine de jours, j'y verrai plus clair.
- Ça marche, je vous débrouille ça...
- Merci Géraldine. Je file voir Sig...

Je trouve Sig et Aaron en pleine analyse des derniers résultats expérimentaux qu'a obtenu le jeune chercheur. Après s'être assurés de l'état de santé de Paul, ils me font part de leurs hypothèses.

- As you see, Tamy, je être sûr maintenant que les grains noirs sont du TAU-A. Vous souvenez que TAU-A existe pas dans le neurone, juste dans l'astrocyte. Ça, c'est problème. Parce que le poison que vous imaginez entre dans le neurone. Pas dans l'astrocyte.

C'est en effet une incohérence qu'il nous faut résoudre pour que notre explication tiende la route.

La résolution d'une question scientifique est comme une enquête policière. Tant que toutes les pièces du puzzle ne s'emboîtent pas impeccablement, c'est que notre compréhension du processus est imparfaite. Pour le détective, il s'agit de poursuivre l'enquête. Pour nous, c'est plus ingrat : il faut recommencer les expériences, en formulant de nouvelles hypothèses, et encore, et encore, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'incongruité entre tous les résultats obtenus. Alors seulement on tient un début de vérité...

Dans mon souvenir, certaines protéines peuvent diffuser des astrocytes aux neurones. Je demande à Aaron si c'est le cas pour TAU-A

- Yes. Je vérifie ça. Je cultive des astrocytes en présence de TAU-A. Quand les grains noirs commencent, je récupère les astrocytes, et je mets eux dans des cultures de neurones. Avec trois jours, on voit un peu de TAU-A passer dans les neurones. Mais pas de dégâts.

- Ça ne répond pas à la question, Aaron... C'est le contraire qu'il faut faire. Voir si quand tu mets TAU-A dans les neurones, elle passe dans les astrocytes. Ou mieux, voir ce qui se passe quand tu mets le poison dans les neurones...

- *I know* ! Mais on a pas le poison. Juste TAU-A dans les grains noirs. Je prévois d'incuber les neurones avec le poison, et après deux-trois jours, je ajoute les astrocytes. Et on regarde si les grains noirs apparaissent.

- Il va falloir combien de temps pour préparer le poison, demande Sig.

- *Not so long*, répond Aaron. Quatre-cinq jours pour le bactérie qui fabriquer le poison et encore trois-quatre jours pour préparer le poison. *Production and purification*. Ensuite, je faire les manip. J'ai pas besoin de beaucoup de quantité de poison.

Je trouve Aaron un peu optimiste dans ses prévisions. Je sais d'expérience que des manips qui fonctionnent comme on l'imagine sur le papier, c'est rare...

- Disons qu'il nous faut six semaines pour que tout soit bouclé... Le mieux est qu'on commande la bactérie recombinante à une boîte privée. On pourrait la fabriquer au labo, mais on va gagner du temps en externalisant la commande. Sig, tu peux prendre ça sur ton budget hospitalier ? Ou tu préfères que je passe par le labo ?

- Par le labo... la directrice du CHU m'a déjà fait tout un cirque parce que je participe à une enquête de la PJ...

- Ah ! toi aussi ! J'ai eu droit à une leçon de morale du président de l'université... Tu sais d'où ça vient ?

- Cherche pas... c'est Hélène, la musaraigne. Elle ne supporte pas qu'on s'écarte de nos « missions ». Je mets les guillemets à missions... Dans sa bouche, on croirait entendre une parole d'évangile !

- Je crois plutôt que c'est moi qu'elle ne supporte pas ! Si elle peut me mettre des bâtons dans les roues, elle jubile.

- C'est pas faux... confirme Sig.

- Donc, Aaron, tu peux commander ce qu'il te faut ; je vais prévenir Géraldine. Et tu fais les manips ; Si ça fonctionne, il y a un joli papier à écrire...

- Yes ! *Thanks* Tamy. Je aller tout de suite...

Aaron disparaît pour passer les commandes. Je demande à Sig,

- Tu m'as appelée, ce matin, j'ai pas pu te répondre... Rien de grave ?

- Non, en fait, c'était pour te parler de ça ; de l'entretien que j'ai eu avec la directrice du CHU. Elle veut que notre participation, ou plutôt que ma participation à l'enquête soit mieux formalisée...

- Même chose pour moi, convoquée chez le président...

- Tu vas faire quoi ?

- Rien... Le temps que le DGS demande au service juridique, et surtout qu'il ait une réponse, l'enquête sera terminée. De toute façon, on ne fait rien de plus que notre job, et c'est ce que j'ai défendu ! La seule différence, c'est qu'on tient la PJ de Marseille au courant de nos résultats au fur et à mesure...

- C'est pas tout à fait exact, Tamy... Tu donnes aussi des pistes à explorer. Comme sur la possible composition du poison.

- Bon, disons que j'interviens comme consultante bénévole ! Je ne suis pas la seule... Ça pose un problème, tu crois ?

- Non, mais je suppose que c'est ça qu'ils veulent qu'on clarifie...

- All right, je vais y réfléchir... Des nouvelles de madame Cohen ?

- Elle récupère. Je pense la sortir du coma artificiel lundi. C'est possible qu'elle ait des séquelles au niveau moteur. Il lui faudra sans doute de la rééducation... Au fait, j'ai eu la visite d'un flic,

l'inspecteur Riguet, qui voulait interroger Phil Lemoine et Yves Cohen. Bizarre le gars...

- Bizarre ?
- Un espèce d'échalas maladroit...
- Maladroit ! Tu crois pas si bien dire ! Il a embouti ma voiture en début de semaine !
- Non !
- Si, je te jure... Alex m'a aidée. Riguet était en train de partir en vrille. Le hasard fait bien les choses...

Notre discussion s'éparpille durant un petit quart d'heure... Et toujours aucune nouvelle d'Alex. Je ne suis pas inquiète ; pas encore... Je ne veux pas envisager qu'il puisse annuler son voyage au dernier moment...

Sig se lève.

- Bon, il faut que je retourne dans le service, mes consultations reprennent...
- Tu as raison, il faut aussi que je retourne au labo. Bon week-end si je ne te revois pas...
- Bon week-end Tamy.

Je repars, laissant mon esprit musarder autour de la visite à venir d'Alex...

Le texto qui surgit sur l'écran de mon téléphone me laisse perplexe plus qu'inquiète : « *Laissez tomber, vous êtes en DANGER* ». Numéro masqué. Laissez tomber quoi ?

J'imagine un lien avec l'enquête d'Alex, mais pourquoi serais-je en danger ? Je dois en parler à mon flic préféré... Peut-être ai-je tort de ne pas m'inquiéter ?

## Chapitre 45

Comme Sacha l'avait promis, il a accompagné Marco à l'hôpital avant de prendre la route pour l'escapade du week-end.

Réveillé, sombre, désœuvré, Paul semble de méchante humeur. Sa jambe blessée est prise dans un système de sangles et de poulies qui la tiennent en extension au-dessus du lit.

- Voici les veinards qui s'apprêtent à partir en week-end... vous êtes venus me chercher ? Pour m'emmener avec vous ?

- Salut Paul, répond Sacha. Ça a l'air d'aller ?

- Je te dirai ça quand on m'aura détaché... Ça ira si je peux encore faire du basket.

- Dis pas ça, sursaute Marco... Sûr que tu pourras encore jouer !

Paul lance un regard mauvais à son frère.

- Sûr que ça sera plus facile pour toi...

- Oh là les gars, tranquille... intervient Sacha. On va reprendre les choses depuis le début. Marco m'a dit que vous vouliez me parler. Je suis là... Je vous écoute.

- Mais avant, faut que tu promettes de ne rien dire à Moune.

- Je ne dirai rien pour l'instant. Vous avez ma parole... Mais, vous, vous lui direz.

Sacha a bien appuyé sur le « vous ». Les jumeaux acquiescent. Avec réticence. Sacha complète,

- Vous savez que vous n'avez pas le choix ! Inutile de vous raconter des histoires... En plus, vous savez pertinemment que la seule chose que veut votre mère, c'est votre bonheur. Qu'elle se mettra en quatre pour vous aider.

- Ben, en fait, oui et non...

Paul a pris la parole en hésitant.

- Comment ça, oui et non ? demande Sacha.

- Elle est grave rigide, des fois...

Sentant le stress monter, Sacha pose ses mains sur le bras de Paul, en geste d'apaisement.

- Ne confondez pas tout. Votre mère vous élève seule. Il n'y a pas d'homme, dans votre foyer, pour dire les limites, dire la loi, poser les règles. Ça sert à ça un père... C'est même sa fonction essentielle. Permettre aux petits de se détacher de la mère, d'oser le faire en installant le cadre. Tamy doit faire ça, et en même temps, vous exprimer son amour maternel. Mais soyez certains qu'elle vous aime, quoi que vous fassiez. C'est toujours ça, la position des mamans. Et des papas d'ailleurs. Et peut-être même... des tontons !

Il laisse passer un silence, le temps qu'il sente que les jumeaux sont prêts à se confier. Sur un ton léger, il reprend.

- Alors, de quoi êtes-vous coupables ?

Paul se racle la gorge, comme pour prendre son élan.

- On a un pote, Tom, qui est en sport-études avec nous. C'est un super basketteur. Mais il galère en math.

- En sport-études, faut être bon en tout. On a moins d'heures de cours, à cause des entraînements ; faut compenser par du travail perso pour garder un bon niveau. Si tes notes baissent, tu risques de te faire virer. Tom était dans le viseur du prof principal.

- On a essayé de l'aider... mais il a complètement paniqué quand le proviseur a annoncé un bac blanc pour après les vacances de toussaint.

- En fait, ceux qui n'auront pas la moyenne se feront virer de la section.

- Tom est parti en live. C'est un de nos meilleurs joueurs, l'équipe en a vraiment besoin...

- Alors Paul a eu une idée... Enfin, on a eu une idée.

- ...

- Quelle idée ? s'inquiète Sacha.

- Pirater le serveur du lycée pour trouver le sujet de math du bac blanc.

- Tu sais faire ça, Paul ? demande Sacha.

- Vouii...

- Et tu l'as fait ?

- Vouii...

Paul a du mal à masquer sa fierté.

- Et tu t'es fait prendre ?

- Pas du tout ! C'est Tom qui a merdé... Il a fallu qu'il en parle, cet abruti. Et forcément, il a fini par se faire racketter, une bande de mecs qui lui a mis la pression pour qu'il leur refille le sujet ! Ça vaut cher, un sujet de bac blanc. Moins que les sujets du bac, mais quand même... dans un bahut où y a de l'enjeu... Et Paul, comme un con, qui laisse faire...

Marco arrête sa tirade, la voix rauque de rage.

- C'est vrai que ton idée à toi, elle était grave meilleure ! riposte Paul.

- Hey ! Stop ! Ça suffit...

Sacha s'est levé. Il pose ses mains sur les épaules de Marco et le force à se rasseoir.

- Ce qui est fait, est fait... et vous engueuler ne changera rien à la situation. Paul, tu m'expliques ?

- J'étais mal. J'avais peur que ça finisse par se savoir au bahut. Je risquais d'être viré, et Tom aussi d'ailleurs. Mais ça, il l'a compris trop tard... Marco a eu l'idée de monter un plan, pour piéger les gars qui vendaient le sujet. On s'est fait passer pour des acheteurs. On avait rendez-vous avec eux le soir de l'accident. L'idée était d'enregistrer la discussion sur nos portables, et après, de faire arrêter leur trafic en les menaçant de les donner aux flics.

- Mais pourquoi prendre la voiture ?

- Je sais pas si t'as remarqué, mais on habite dans la pampa ! Y a pas de bus le soir...

- Pourquoi y aller le soir ?

- On n'a pas eu vraiment le choix, intervient Marco ; c'est les mecs qui ont fixé le rendez-vous. C'est pour ça qu'on se disputait. Paul voulait annuler... J'ai insisté.

- Qui conduisait ?

- C'est moi, répond Marco, piteux. J'ai pas fait d'erreur, j'te jure...

- Pas d'erreur... Tu as une drôle de façon de voir les choses, rétorque Sacha. Prendre la voiture était une erreur. Sans parler de votre plan... Ça a fonctionné, au moins ?

- On a l'eu l'accident en allant au rendez-vous... Sacha, on est total dans la mouise. Tu vas nous aider ?

Sacha regarde les garçons, qui semblent soulagés d'avoir vidé leur sac. Deux jeunes intelligents, qui se sont mis dans la panade pour un copain. Quelle misère ! Il pousse un soupir.

- Pas sûr de pouvoir faire grand-chose, les gars. En tout cas, je ne ferai rien dans le dos de votre mère. Vous allez me faire le plaisir de tout lui raconter. Paul, le lycée s'est rendu compte du piratage ?

- Je pense que non... y a pas mal de monde au courant que le sujet circule, mais personne ne sait d'où il vient. Tom... Tom dit qu'il n'a rien dit. Sacha, si le bahut l'apprend, je suis viré... Déjà que mon trimestre de basket est mort, mais là, c'est foutu. Y a pas un club qui voudra de moi si ça se sait !

La colère a laissé la place à l'inquiétude dans les yeux de Paul. Qui lutte contre l'émotion.

- Je ne vais pas te dire que c'est pas grave, reprend Sacha. Mais pour l'instant, ta priorité, c'est de te reposer, et de récupérer deux guibolles qui cavalent. Parle à Tamy, elle aura sans doute une idée pour te sortir de là en limitant la casse. Et promet-moi d'arrêter le piratage !

- ...

- Paul ?

- D'accord.

Concession faite du bout des lèvres. Sacha doute qu'elle soit sincère.

- Bon, on va te laisser te reposer. Tu as besoin de quelque chose, avant qu'on parte ?
- Un menu big mac ! La bouffe est dégueu ici !
- All right. Je vous laisse, le temps de voir ce que je te trouve.

Sacha quitte la chambre, en quête de la cafétaria ; il a fait de son mieux pour rassurer Paul, mais il n'en est pas moins inquiet. Il s'en veut un peu... espérant que le récit des aventures d'Ikku le hacker n'a pas été source d'inspiration pour les jumeaux. Il va falloir qu'il recadre tout ça !

La cafétaria n'offre rien de bien alléchant pour un jeune affamé. Il commande la formule « pizza + boisson ». Se ravise, en prend deux... Histoire de faire plaisir à Marco. Puis remonte dans la chambre...

- Room service !
- Bravo ! Merci Sacha...

Paul s'est illuminé. C'est beau la jeunesse... Une pizza, et les ennuis s'envolent, au moins pour un temps.

Sacha laisse ses neveux se rassasier, puis donne le signal du départ à Marco.

- On a un peu de route, Marco... embarque le dernier morceau.

Quelques embrassades plus tard, Sacha et Marco quittent l'hôpital, direction Deauville...

- Et moi, il va m'arriver quoi, pour conduite sans permis ?

## Chapitre 46

Zoran et Tomasi prennent la relève. Ils entrent dans le salon et se présentent. Paul Arenc les évalue d'un bref regard, incline la tête en guise de salutation, un sourire au coin des lèvres. Les deux jeunes lieutenants perçoivent son dédain ; se concertent en silence...

Zoran se poste deux pas en arrière son collègue, bras croisés. Tomasi s'assoit en face du « client ».

- Monsieur Arenc, vous ne nous avez pas appris grand-chose, pour l'instant. On va tenter de boucher les trous... Parmi les personnes qui ont contribué à votre réussite, en Argentine, lesquelles sont encore proches de vous ?

Arenc lève un sourcil...

- Rien de secret, il est de notoriété publique que les Preston et les Bloomberg sont de vieux amis. Étaient, pour les Bloomberg, comme vous le savez.

- Et personne d'autre ?

- Non... J'ai perdu les autres de vue depuis. Certains étaient déjà âgés à l'époque et sont morts. Les autres étaient des relations d'affaires. Ils ont pu devenir des concurrents... ou simplement disparaître de ma vie.

- Concurrents... ou ennemis ?

- Concurrents, ennemis, c'est la même chose lorsqu'on se bat pour remporter un marché. Mais je l'ai déjà dit à vos collègues, nos

armes sont le lobbying et la finance, pas le poison. Vous faites fausse route...

Zoran s'est avancé d'un pas, en disant :

- Et Luis d'Elía, c'est quelle catégorie ? Ami de longue date, ennemi ou... porté disparu ?

Arenc se raidit. Il répond, détachant chacun de ses mots :

- Ça fait des décennies que je n'ai pas entendu ce nom-là...

Zoran reprend, sans lâcher le regard de l'homme d'affaires.

- Allez zoù, on va arrêter de faire le mariole... Vous êtes tout sauf un gobi, et j'ai pas envie d'y passer des heures. Pas vrai, Tomasi ?

Tomasi souscrit à la tirade de Zoran en lui cédant sa place. Les deux flics s'amuse à bousculer Arenc, tout en sachant que celui-ci n'est pas dupe, et ne se laisse pas impressionner par leur sketch. La mise en scène est une simple diversion.

- Donc, Luis d'Elía est perdu de vue, c'est ça ?

- Je viens de vous répondre.

- C'était quel genre de relation ? À l'époque, je veux dire.

- C'était un chef piquetero. Vous connaissez ?

- Je suis tout ouïe...

- Un mouvement social argentin, qui protestait contre les licenciements et les privatisations dans un contexte économique très dur. Luis d'Elía était un de leurs principaux leaders.

- Comment un leader protestataire, qui défend le peuple, peut s'arranger avec un homme d'affaires ?

Arenc rassemble ses idées. Il commence à comprendre que les deux jeunes flics ne sont peut-être pas aussi inoffensifs qu'il l'avait cru.

- Disons qu'à une certaine époque, nous nous sommes mutuellement rendus quelques services...
- Quels services ? interrompt Zoran.
- Quel rapport avec l'enquête ? riposte Arenc.
- On vous l'a dit, on cherche si vous avez des ennemis... répond Tomasi, revenant dans la discussion.

Paul Arenc hausse les épaules.

- Tout cela n'a aucun sens. Si vous n'avez rien de mieux, je crois que je vais mettre un terme à cette conversation...
- Répondez à Zoran, monsieur Arenc.
- J'ai intercédé en sa faveur, pour faire aboutir certaines négociations.
- En échange de quoi ?
- En échange de la libre circulation de mes camions de chantier.
- Ça a duré... ?
- Quelques mois. Pas plus.
- Et ben voilà ! C'était pas la peine de m'emboucaner pour si peu... Tu vois Tomasi, c'est tout simple. Un mastre de vieil allié, perdu de vue.

Tomasi lève les bras en signe de reddition...

- Je vois. Monsieur Arenc, on a passé en revue la liste de vos invités. Il y a un nom qui nous a surpris... Luis Delda.

Arenc se fige. La peur envahit son regard pendant une fraction de seconde. Qui n'échappe ni à Zoran, ni à Tomasi. Puis, il reprend le contrôle de ses émotions.

- Peut-être un ami de Kala, ou d'Orlov son mari ? Je ne connais pas toutes les personnes qu'ils ont invitées.
- Donc, c'est dégun, pour vous, insiste Zoran.
- Je vous l'ai dit, je ne le connais pas, répond Arenc dans un début de colère.

Tomasi farfouille dans les papiers posés devant lui, tandis que Zoran s'éloigne à nouveau de la table. Ils laissent la pression redescendre avant d'attaquer la dernière partie de l'audition.

- Une dernière chose, monsieur Arenc, reprend Tomasi. Vous êtes français ?
- Oui.
- C'est curieux, on ne réussit pas à trouver trace de votre existence en France... Vous apparaissez en Argentine en 1992. Mais avant, vous êtes l'homme invisible... Une explication ?
- Aucune... J'ai été élevé dans un petit village du côté de Toulouse, je ne suis pas responsable de la bonne tenue des registres d'état civil...
- Vous avez un passeport ?
- Bien sûr...

Paul Arenc sort un passeport et le tend à Tomasi.

- Américain ?
- J'ai la double nationalité.
- Des papiers français ?

- Plus depuis longtemps... je n'en voyais pas l'utilité. Je n'avais aucune intention de revenir en France avant ce désastre !
- Quel est le nom de ce petit village près de Toulouse ?
- Tarabel.
- Le nom de vos parents ?
- Je ne sais pas. Je suis un enfant de l'assistance publique. J'ai dû naître dans le coin, et j'ai été confié à une nourrice. J'ai navigué de famille d'accueil en famille d'accueil. Voilà, vous savez l'essentiel. Je m'efforce d'oublier cette période de ma vie. Ma réussite est ma revanche.

Le passeport est, de toute évidence, un vrai.

- Permettez que je vérifie ? demande Tomasi, en brandissant le passeport.
- Faites-vous plaisir...
- On revient.

Les deux lieutenants se replient sur le bureau voisin.

- Vous n'avez pas pu voir, mais le nom de Luis Delda l'a fait tilter, explique Tomasi à ses acolytes.
- Je confirme. Ce mec-là lui fout les jetons...
- Ok, je prends la relève, dit Robin. Vous vérifiez son passeport pendant ce temps. On va aller manger un morceau...
- Ah oui, un truc patron...
- Oui, Zoran ?
- J'ai l'impression qu'il capte le marseillais. Il m'a rien fait répéter...

Une heure plus tard, Arenc et le commissaire sont attablés dans une brasserie du Vieux Port. Le temps maussade n'a pas permis de

s'installer en terrasse. Les deux hommes passent commande et échangent des banalités en attendant d'être servis. Le commissaire laisse parler son interlocuteur, lancé dans un monologue à propos de sa fille.

Les bouillabaisse arrivent, accompagnées de bière. L'ambiance est cordiale, Arenc semble en confiance, rassuré d'avoir enfin à faire à un égal. Robin emmène la conversation sur les Jardins Qaliko, demandant des précisions sur les critères de l'homme d'affaires quant au choix des villes pour les nouvelles implantations, les concepts qui ont fait le succès de l'entreprise, sa politique salariale. Arenc parle avec plaisir de sa holding ; sa réussite éclatante ; sa fierté est palpable.

Alors que les assiettes sont presque vides, le commissaire attaque :

- Monsieur Arenc, je vais être franc avec vous. Il serait dommage de mettre un terme à votre trajectoire remarquable. Mais nous avons une enquête à conclure, et la conclusion vous appartient.

Paul Arenc se rembrunit, sans être surpris ; il s'attendait à ce troisième round.

- Je vous écoute...
- Nous savons, et vous savez aussi, que Luis Delda et Luis d'Elía ne sont qu'une seule et même personne. Que Luis Delda est lié aux cartels de la drogue. Mes lieutenants ont bien noté que la simple évocation de Luis Delda vous effraie. Sa présence au mariage de Kala ne peut pas être une coïncidence.

Arenc a posé ses couverts et fixe ses mains posées sur la table. Elles tressautent. Il attend la suite...

- Notre hypothèse est que Luis Delda vous fait chanter, ou fait pression sur vous pour obtenir quelque chose. Que vous lui avez refusé jusqu'à présent. Il est donc passé à la vitesse supérieure, en empoisonnant vos invités, en mettant votre vie, et celle de votre fille en danger. Je me trompe ?

Paul Arenc secoue la tête sans que le commissaire puisse en saisir la signification.

- Nous savons aussi qu'il n'en est pas à son coup d'essai. Il a déjà empoisonné des gens dans certaines de vos structures. Exact ?

- ...

- Vous n'avez pas cédé, donc, il a tapé plus fort.

- ...

- Ça prendra du temps, mais nous résoudrons cette enquête. Et nous prouverons que vous étiez au courant pour les empoisonnements. Ce qui fait de vous un complice.

Arenc, pétrifié, ne dit rien. Ne lève pas les yeux. Il sait qu'il est en train d'assister à l'effondrement de tout ce qu'il a construit, du travail d'une vie.

- Je peux vous proposer un accord.

Arenc darde son regard clair et réagit, un tout petit peu trop vite :

- Quel accord ?

- L'impunité, totale, garantie, en échange de votre témoignage. Luis Delda, et ses amis, sont dans le collimateur de

plusieurs pays, sans parler d'Interpol. Donnez-nous de quoi les faire tomber.

- Il faut que je réfléchisse...
- Non, vous n'avez pas le temps. L'accord est valable aujourd'hui... demain, il sera trop tard.
- Je dois passer un coup de fil.
- Faites... je reviens dans cinq minutes.

Robin s'éclipse en direction des toilettes, en espérant que l'homme n'en profitera pas pour se sauver. Il joue gros. Ils jouent gros. Il laisse passer sept minutes avant de revenir à table ; Arenc est toujours là, son téléphone posé devant lui.

- C'est d'accord...
- Je vous écoute.
- Delda me harcèle depuis quatre-cinq ans pour que je blanchisse son argent sale.

Alex a gagné. Dominant son exultation, il relance d'un ton neutre :

- Vous avez une blanchisseuse ?
- Il veut que j'utilise les Jardins Qaliqo.
- Et vous... ?
- J'ai toujours refusé ! Il a empoisonné certains établissements. Les plus modestes, à titre d'avertissement. L'année dernière, il est passé à celui de Buenos Aires, mon premier ! Je ne sais pas comment il s'y prend ; aucune idée. Quand il s'est invité au mariage, je savais qu'il préparait un coup tordu. J'ai renforcé la surveillance autour de Kala, j'avais peur pour elle. Mais je n'aurais jamais imaginé qu'il irait jusqu'à empoisonner le gâteau !

- Vous avez des preuves de son chantage ? Des preuves matérielles ?
- Non, il s'arrange pour se trouver sur ma route, pour me parler en tête à tête...
- Qui est au courant, à part vous ?
- Mon avocat.
- Êtes-vous prêt à témoigner ? À le piéger ?
- Le piéger ?
- Pour le prendre en flagrant délit. Vous acceptez de le rencontrer, cédant à la pression trop forte, à cause des événements du mariage. Vous serez équipé d'un micro. Il faudra le faire parler... Vous pensez pouvoir faire ça ?

Arenc se tasse sur sa chaise. Il sait qu'il n'a pas le choix s'il veut sauver son entreprise, sauver sa vie. Il a conscience qu'il est en danger. Pire, que Kala est en danger. La protection qu'il a mise en place ne peut que retarder une échéance inévitable. Il cède d'une voix rauque.

- D'accord. C'est d'accord... contre une impunité totale.
- Merci monsieur Arenc... On retourne à l'Évêché. Le divisionnaire va organiser la suite, avec l'aide de votre ami le ministre...
- Dites-moi... le poison, vous savez ce que c'est ?
- On s'en occupe.

En sortant du restaurant, Paul Arenc se tourne vers le commissaire et demande :

- Comment va madame Casari ?

## Chapitre 47

Enfin ! Enfin des nouvelles d'Alex. Mon ami arrivera par le dernier train. Une heure du matin à la gare de Saint Pierre des Corps. Si ça me convient ? Évidemment ! Peu importe l'heure, pourvu qu'il vienne...

Je ne rêve que d'une chose : refermer sur nous notre bulle magique, nous égarer hors du temps, hors du réel. Retrouver, pour quelques heures, le monde que nous créons lorsque nous sommes ensemble. Un monde sans repère, sans convention. Où il est normal de faire la cuisine à deux heures du matin et de dormir l'après-midi. Où l'on passe des heures, blottis l'un contre l'autre, à discuter des livres lus, des films vus... ou de la différence entre vérité et réalité. Un monde où je suis à la fois adorée et adoratrice. Un monde d'émotions et de sensations.

À la maison, tout est prêt... je crois. J'ai préparé des antipasti pour grignoter, mis le rhum au frais pour le ti-punch. Allumé le feu dans la cheminée. Rangé, et rangé encore ; plus pour m'occuper, me rassurer, que par nécessité. Je me suis douchée, épilée, maquillée, changée trois fois... inquiète de lui plaire, de voir ses yeux briller quand il les posera sur moi. Je toupine, incapable de fixer mon attention. Suis-je futile ? Peut-être. Ou pas. À cet instant précis, je suis convaincue que la séduction est essentielle à la réussite d'un couple. Ce qui fonde cette réussite est mystérieux. Séduire, surprendre, émerveiller mais aussi être séduite, surprise, émerveillée. Ne pas laisser l'habitude s'imposer. Ne pas s'installer

dans la facilité ou la certitude. Est-ce tout ça résiste au temps ? Je chasse mes doutes comme des insectes inopportuns. C'est la première fois qu'Alex vient à la maison. Et je dois bien avouer que ma joyeuse impatience est soupoudrée d'inquiétude. Encore deux heures à me languir avant l'arrivée de mon homme.

Le silence et le froid me font reprendre conscience. Affolée, je réalise que je me suis endormie, que le feu est éteint... Quelle heure est-il ? Oh non ! je devrais déjà être en route. Je fonce... je profiterai d'un feu rouge pour prévenir Alex de mon probable retard. Que va-t-il penser ? Comment ai-je pu...

Arrivée à la gare, je me précipite hors de la voiture.

- Je suis désolée, désolée, je me suis endormie...
- Chut, viens là... Ça n'est pas grave cinq minutes de retard...

Ses bras m'entourent, me serrent, sa voix m'apaise. Je peux enfin me laisser aller et plonger dans notre espace sans temps.

## Chapitre 48

- Alex, my love, j'ai oublié de te montrer quelque chose...

Tout se passe comme dans mes rêves, voire mieux encore. Avec Alex, j'ai la sensation de vivre dans un roman. Même nos désaccords sont de bons moments !

Je tends mon téléphone à Alex qui le prend avec un regard interrogatif.

- Regarde, le texto que j'ai reçu hier...

Nous sommes installés à la cuisine, attablés pour un brunch tardif et royal. Nous avons prévu d'aller ensuite faire un footing, puis de passer voir Paul à l'hôpital avant de sortir dîner en ville.

- C'est la première fois ?

- Que ?

- Que tu reçois des menaces !

- Je n'ai pas vraiment pris ça pour une menace, plus pour une mise en garde. Je n'y ai pas vu de malveillance !

- Mouais... Cette « mise en garde » arrive pile au moment où Paul Arenc me demande de tes nouvelles ! Tu sais ce que je pense des coïncidences !

- Tu ne m'as pas dit qu'il t'avait demandé de mes nouvelles ! Qu'est-ce qu'il a dit exactement ? D'où il me connaît ? Comment il sait qu'on se connaît ? C'est un truc de ouf !

- Il n'a dit que ça... « *Comment va madame Casari ?* ». Impossible de lui faire dire autre chose, tu penses bien que j'ai

insisté ! Il a coupé court, impatient de faire le point avec le divisionnaire puis de repartir à Paris...

Je n'écoute plus ce que me dit mon homme. La perplexité d'hier se mue en inquiétude. Qui a bien pu m'envoyer ce texto ? Et qui est vraiment Paul Arenc ? Sacha l'a décrit comme un personnage au passé mystérieux. Qui a vécu à Marseille dans les années 70.

- ... demandé à un ancien collègue, maintenant chargé de mission auprès du ministre de l'intérieur, de se renseigner ! Tamy, tu m'écoutes ?

La voix de mon amoureux touche à nouveau à ma conscience.

- Pardon... Tu disais ?

- Je disais que hier soir, j'ai envoyé un mail à un ancien collègue pour lui demander quelles sont les infos off qu'ils ont au ministère sur Paul Arenc.

- Et ?

- Et rien, c'est le week-end, il me répondra sans doute en début de semaine prochaine !

- On peut pas attendre... Il faut qu'on sache ! Tu peux pas l'appeler direct ? Tu as son numéro ?

Alex me regarde, sans que je puisse deviner à quoi il pense. Il se lève et disparaît au salon pour passer son appel.

Dix minutes plus tard, il me rejoint dans la cuisine.

- Ça va ?

Le regard sérieux, Alex me dévisage sans répondre. Comme il le fait souvent, il prend son temps avant de se lancer dans des explications. Je sais qu'il réfléchit à la façon dont il va tourner ses phrases, dérouler son raisonnement...

- C'est Paul Arenc qui a fait pression sur le ministre pour que je sois mis sur l'enquête.

- Toi ! Mais pourquoi ?

- Aucune idée... Depuis le début, j'ai l'impression qu'on me manipule. Je l'ai dit à Maxime, le divisionnaire, mais il a repoussé l'idée, comme une incongruité.

- Appelle le !

- Qui ça ?

- Ben, lui ! Arenc ! Demande lui directement.

- Je peux pas faire ça, Tamy... Pas tant que l'enquête est en cours.

Alex a répondu en mettant du velours dans sa voix. Je sens qu'il redoute ma réaction. Il reprend :

- Écoute, il ne reste que quelques heures avant que je parte. Ne changeons rien à notre programme... Profitons de ces heures rien qu'à nous. Je te promets de m'occuper de ça dès demain. Mais laisse-moi faire, je ne veux pas compromettre l'enquête. Nous avons la possibilité de démanteler un gros réseau de trafiquants de drogue ; je me répète, mais je ne veux pas gâcher ça.

Je renonce à insister. J'imagine que si j'étais en danger, Alex ne prendrait pas la situation avec cette forme de légèreté... Repoussant les questions que la curiosité bouscule dans ma tête, j'approuve d'un battement de cils.

- D'accord my love... Alors maintenant ?
- Maintenant, on va courir. Are you ready ?
- Trois minutes, j'ai besoin de trois minutes...

## Chapitre 49

Sacha et Marco sont revenus enchantés de leur week-end à Deauville. Mon fils décrit en boucle la soirée au casino, les parties d'échecs, les courses en char à voile sur la plage. Son bonheur est un régal.

Après le repas, Marco file voir un copain, et nous nous installons au salon. Dans un murmure, je demande à Alex s'il voit un inconvénient à ce que nous parlions de Paul Arenc à Sacha.

- J'aurais dû me douter que tu ne lâcherais pas aussi facilement !
- Lâcher quoi ? demande Sacha...

D'un geste, j'invite Alex à répondre... J'ai conscience de la lâcheté de mon attitude. Je mets les pieds dans le plat, et ensuite, je le laisse se débrouiller... Mais, j'ai besoin que nous mettions nos trois cerveaux sur cette question.

- Paul Arenc, répond Alex.
- C'est lui qui a fait pression sur le ministre de l'intérieur pour qu'Alex soit en charge de l'enquête de Saint Barth.

Alex me lance un regard furieux...

Je déglutis, mal à l'aise, et je demande, ne laissant pas d'espace à Sacha, qui nous regarde les yeux ronds :

- Qu'est-ce que tu sais sur Paul Arenc, Sacha ?

Bref coup d'œil entre Sacha et Alex... Ces deux-là commencent à bien s'entendre ! Je devrais m'en réjouir, mais pour l'instant, ça m'indiffère...

- Rien, ou presque, que ne sache déjà la police. Il est le fondateur des jardins Qaliqo, et de la multinationale développée autour.

Sacha se tourne vers Alex et poursuit...

- J'imagine que vous savez qu'il ferme précipitamment certaines de ces structures depuis trois-quatre ans ? Il fait mieux que ça, il en efface toutes les traces ! La seule explication rationnelle est qu'il couvre des morts suspectes, mises sur le compte de la maladie d'Alzheimer. Autant vous dire que je n'y crois pas une seconde !

Hochement de tête d'Alex, qui invite Sacha à poursuivre.

- Je ne sais pas encore combien d'établissements sont concernés. J'attends des infos...

Froncement de sourcils d'Alex, que Sacha balaye d'un geste évasif de la main...

- J'ai besoin de la liste des établissements concernés. Il faut que je sache combien de morts ont été mises sur le compte d'Alzheimer.

- Je sais que je t'ai déjà posé la question, mais qui peut faire ça ?

- Aucune certitude, Tamy. Et comme je te l'ai déjà dit, il y a mille raisons qui peuvent expliquer tout ça : la vengeance, la jalousie...

Alex prend la relève pour raconter les derniers rebondissements de l'enquête. Les pressions auxquelles est soumis Paul Arenc pour qu'il accepte de blanchir l'argent des cartels de la drogue. Sa vie, et celle de sa fille, menacées. Le piège qu'il a accepté de tendre à son ancien ami. Et... *last but not least*, TAU... Le poison vraisemblablement concocté dans les labos desdits cartels. Il ajoute, pour Sacha, que toutes ces infos sont confidentielles... strictement confidentielles !

- J'ai compris, commissaire ! Je ne publie rien sans ton accord...

Je commence à voir le puzzle se dessiner...

- Vous allez faire quoi, Alex ?

- Le procureur organise le piège tendu à Luis Delda avec Interpol, sous la houlette du ministère. Pour le poison, c'est plus difficile. Tout va dépendre de la bonne volonté de Delda, lorsqu'il aura été arrêté, mais il y a de fortes chances pour que nous ne mettions jamais la main sur la moindre preuve matérielle. Si Delda n'est pas éliminé par ses amis, et qu'il parle, ils auront le temps de tout faire disparaître...

- Je ne suis pas aussi fataliste que toi, répond Sacha.

- Pas fataliste, juste réaliste !

- Non, non... il y a des moyens, plus discrets et plus efficaces qu'Interpol dans ce genre de situation.

- Tu penses à quoi ?

J'ai posé la question, tout en craignant de connaître la réponse.

- Un reporter sait comment passer inaperçu, et collecter les infos dont il a besoin.

- Sacha, c'est pas une bonne idée...

- Mais si, justement. C'est la seule qui tienne la route.
- Alex, tu dis rien ? Tu vas le laisser faire ?

Alex prend ma main en haussant les épaules.

- Il fait son boulot, ma chérie... Et il est très bon, c'est même toi qui me l'as dit !

À bout d'arguments, je me love dans ses bras.

- Tu pars quand, Sacha ?
- Demain. Il faut que je passe par Rome, chez moi, pour tout préparer. J'espère être aux États Unis au plus tard jeudi, avant si possible. Il faut que je fasse vite, quand Delda aura été arrêté, tout le monde va devenir méfiant...
- Mais tout ça n'explique pas pourquoi Arenc a manigancé pour qu'Alex prenne la direction de l'enquête !

Ma remarque relance nos spéculations. Aucune des théories qui nous passent par la tête ne tient la route. À bout d'idée, Sacha lance :

- J'ai trouvé une vieille photo de lui, prise lors de l'inauguration du métro de Marseille. Je l'ai donnée à Ikku... Oui, je sais ce que tu vas dire, Alex, mais des fois, on va plus vite en prenant des chemins... parallèles ! Donc, cette vieille photo nous apprendra sans doute qui il était. Et pourquoi il est parti se faire oublier au Brésil !
- Et le lien avec Alex ?

Sacha hausse les épaules.

- Tu en demandes trop, sister. L'enquête... les enquêtes devrais-je dire, la mienne et celle d'Alex, ne sont pas terminées. Nous y verrons sans doute plus clair après.

Je sens les bras d'Alex me serrer plus fort, son souffle dans mon cou... Je me laisse aller au calme de la fin du jour. Juste profiter de l'instant. L'inscrire dans ma tête, dans ma peau. Alex et Sacha continuent à deviser pendant que je m'endors...

- Ma chérie, il va être l'heure pour moi de partir...

Alex me fait sortir avec douceur de ma léthargie.

- Déjà ?

- Oui, my love... tu veux bien me faire un jus de fruit pendant que je rassemble mes affaires ?

- Oui, bien sûr...

- Laisse, j'y vais ! Tamy, tu as deux minutes ?

Pendant qu'Alex s'affaire, Sacha nous prépare les boissons. Je le rejoins dans la cuisine.

- Deux minutes pour quoi ?

- Quand tu reviendras de la gare, passe par l'hôpital. J'y serai avec Marco. Les jumeaux ont des choses à te dire...

Les semaines qui suivirent le départ de Sacha semblaient tirées d'un film raté. Moi qui me faisais une joie de fêtes de fin d'année en famille élargie... Il a fallu se passer de Sacha. Notre reporter ne donnait que peu de nouvelles. Son enquête, pour trouver des témoignages de parents d'anciens résidents ou d'anciens salariés des Jardins Qaliqo fermés aux États Unis, progressait péniblement. De même que la souricière supposée faire tomber Delda.

Sur le papier, tout avait été prêt en quelques heures. Interpol a l'habitude de cordonner ces opérations, qui sont au cœur de ses missions. Mais il fallait attendre que Delda se manifeste auprès d'Arenc.

Après des semaines d'attente, tout a été très vite... L'appel est tombé un dimanche neigeux de mars. Alex s'est envolé pour New York, où la rencontre devait avoir lieu. Les média américains se sont emparés de cette histoire sordide, du caviar pour sortir les petites gens de leurs préoccupations quotidiennes ! L'argent de drogue et la puissance d'un cartel au service de la jalousie, de la vengeance.

Les hypothèses des flics marseillais se sont avérées exactes. Delda, à la tête d'un cartel puissant, avait un besoin vital de diversifier sa façon de blanchir son argent sale. Malgré un montage sophistiqué et des placements bien à l'abri dans plusieurs paradis fiscaux, ses sociétés écrans étaient sur le point d'être démontées par Interpol.

Paul Arenc était la solution idéale. Delda était sûr de pouvoir faire pression sur lui. Au nom d'une ancienne amitié... ou avec des moyens plus... convaincants ! D'après CNN, le poison était fabriqué dans un labo d'Afrique du Sud. Il suffisait d'en mettre d'infimes quantités dans la nourriture, pour déclencher les dégâts que j'avais pu constater. Dans les confiseries de préférence, pour que le sucre masque la légère amertume du poison. Tout le monde aime les confiseries ! CNN, toujours, a évoqué des complicités internes, dans l'une des sociétés de Paul Arenc. Impossible d'en savoir plus ! Également impossible de savoir comment s'est déroulée la rencontre entre Arenc et Delda... sauf son issue tragique : Delda abattu. La scène de la civière emportant le sac contenant son corps a été diffusée en boucle, en arrière-plan de tous les reportages, de toutes les interviews. Tout comme la scène d'Alex embarquant Arenc, menotté ; avant qu'il ne soit relaxé. Les français ont respecté leurs engagements...

À son retour, Alex n'a rien voulu commenter. Et Sacha n'est pas repassé par la Touraine. Il est rentré à Rome, pour rédiger son reportage... Nous ne savions toujours pas pourquoi Arenc avait « choisi » Alex pour mener l'enquête de Saint Barth.

Durant cette même période, Paul a enfin pu quitter l'hôpital, commencer la rééducation de son genou, retourner au lycée. La vie reprend un semblant de normalité.

Plantée devant le miroir de ma salle de bains, je secoue la tête. J'ai l'impression de remonter à la surface d'un mauvais rêve. Il faut que

je m'active, où je vais être en retard à la soutenance de thèse de Freddy, mon étudiant.

À mon arrivée, la salle des thèses de la faculté des sciences et techniques est bondée. Tout le labo est là, pour soutenir l'impétrant. Sa famille est là aussi... de même que ses amis d'enfance, qui ont fait le voyage pour l'occasion. Je crois me souvenir que Freddy est originaire de Lille... Des collègues sont également présents. L'assemblée est impressionnante, mais je suis sûre que Freddy ne se laissera pas déconcerter.

Après les salutations d'usage et les traditionnels encouragements au futur docteur, je me glisse au premier rang, sur le banc réservé au jury. En ma qualité de directrice de thèse, j'en suis membre de droit. Siègent avec moi : un collègue, professeur d'université qui va endosser le rôle du président de jury ; deux collègues, extérieures à notre université, qui ont accepté d'être les rapporteurs de Freddy ; et deux autres collègues, en qualité d'examineurs.

Le président donne la parole à Freddy, qui a trois-quarts d'heure pour nous présenter ses résultats. Trois-quarts d'heure pour résumer trois ans de travail. Il se lance, la voix un peu tremblante, puis prend de l'assurance et trouve le bon tempo pour que l'exposé soit vivant et didactique sans rien sacrifier à l'exigence scientifique.

Je ne suis pas inquiète. D'une part, parce que Freddy est un jeune chercheur brillant, qui maîtrise son sujet. Mais aussi parce que l'oral de thèse est une tradition, sans réel enjeu. Tout se joue avant, lorsque les rapporteurs lisent et évaluent le manuscrit rédigé par le

doctorant. Ce sont eux qui l'autorisent à soutenir, ou qui demandent des travaux complémentaires, s'ils ne sont pas convaincus...

Freddy conclut son exposé sous une avalanche d'applaudissements. Vient alors l'épreuve des questions. Deux, voire trois heures durant, les membres du jury testent les connaissances du futur docteur. Même sans enjeu, ce moment est éprouvant pour l'orateur, par l'attention qu'il requiert. Lorsque le futur docteur est bon, comme c'est le cas de Freddy, ce moment se transforme en un débat scientifique passionnant. La coutume veut que le directeur de thèse, s'il peut participer au débat, ne pose pas de questions. Le président, pour clôturer la séance, me donne la parole, et je fais l'éloge, sincère et mérité de Freddy.

Puis, le jury se retire pour délibérer.

Sans surprise, mais avec beaucoup de fierté, Freddy est proclamé Docteur en Génétique. Il reçoit avec plaisir l'hommage appuyé de l'assistance, debout pour l'applaudir encore une fois. Tout le monde se détend en se dirigeant vers la salle voisine, où le pot de thèse a été installé par la maman de Freddy pendant la séance des questions.

Après avoir trinqué, puis posé pour la traditionnelle photo, je m'écarte du groupe, un verre à la main, pour écrire à Alex.

Je suis délicieusement accaparée par un échange de textos un peu coquins, lorsqu'une main effleurant mon épaule me fait sursauter...

- Madame Casari, puis-je vous parler ?

L'homme, grand et maigre, qui se tient devant moi n'est pas un inconnu. Pourtant, je suis incapable de mettre un nom sur son visage, et je ressens une sorte de malaise. Sa présence m'incommode...

- Vous êtes... ?

- Paul Arenc.

La surprise me coupe la parole. L'incompréhension qui m'envahit me fait réagir brutalement.

- Vous n'avez rien à faire ici ! C'est une fête privée !

- Les soutenances de thèse sont publiques, il me semble ?

- La soutenance, oui, mais elle est terminée. Partez, monsieur Arenc, je n'ai rien à vous dire...

- Mais moi, j'ai à vous dire.

Il lève les mains dans un geste qu'il veut apaisant, mais que je perçois comme une menace. Il y a quelque chose, dans son attitude, de très perturbant. Sa voix est sans émotion, et ses yeux -qui cherchent les miens- semblent attendre mon assentiment.

- Excusez-moi, Tamy, je voudrais vous présenter à mes parents...

Freddy, qui s'est approché sans que je le vois, interrompt notre face à face. Ma tension se dilue dans les yeux heureux et fiers du tout nouveau docteur...

- J'arrive, Freddy, de toute façon, monsieur s'en allait. Monsieur Arenc, je ne vous retiens pas...

Je me précipite derrière Freddy. Dans mon dos, l'ombre de Paul Arenc s'éloigne.

Que fait-il là ? Que me veut-il ? Je ne comprends rien à sa démarche... mais j'espère qu'il a bien intégré que je ne veux pas le voir !

Après avoir passé quelques instants avec les parents de Freddy, des gens simples émerveillés par le parcours de leur fils, je reprends mes échanges avec Alex, sur un tout autre ton ! Il faut que je lui raconte l'irruption de Paul Arenc.

Sa réaction ne se fait pas attendre... Son visage s'affiche sur l'écran de mon téléphone qui vibre.

- Tamy ? C'est quoi cette histoire ?
- Paul Arenc s'est pointé au pot de thèse de Freddy pour me parler !
- Tu lui as dit quoi ?
- Je l'ai viré !

Un silence un peu trop long s'installe...

- Alex ? Tu es toujours là ?
- Oui, oui... Je réfléchissais. C'est peut-être l'occasion de comprendre pourquoi il me voulait sur l'enquête !
- Tu n'es pas en train de me dire que je dois accepter sa proposition de rendez-vous ?

- Non, non. Pas comme ça. Pas toute seule... Mais s'il revient vers toi, dis-lui oui, et prends rendez-vous un jour où je suis là. Tu penses pouvoir faire ça ?

Je plonge à mon tour dans un silence perplexe. Je ne comprends pas pourquoi c'est si important...

- Bon, si tu y tiens... Mais j'y vais pas seule. Ce type me met mal à l'aise.

- Merci my love. Je dois te laisser, l'équipe m'attend pour une audition.

- D'accord, mais...

- Tout va bien se passer, je serai là. Je t'embrasse et je te rappelle ce soir.

- D'accord...

J'ai répondu d'une voix étranglée. Mon ami me manque.

Égarée dans mes pensées, je rassemble mes affaires et prend congé de Freddy et sa famille.

- Vous partez déjà ? s'inquiète Freddy

- Oui, j'ai promis aux garçons une sortie au restau... Tu passes au labo d'ici quelques jours pour finir de tout classer ?

- Oui, oui, c'est prévu.

- Alors, à très bientôt !

Je suis sur le point de quitter la pièce quand Freddy me rappelle.

- Tamy ! Le type avec qui vous discutiez a laissé ça pour vous...

Il me tend la carte de visite de Paul Arenc. Ce mec a dû lire dans les pensées d'Alex !

## Chapitre 51

Sur l'insistance d'Alex, la rencontre a lieu quelques jours plus tard, à Paris. Je me faisais une joie de ce week-end, prévu de longue date pour célébrer notre rencontre, en mai dernier... un an plus tôt. Heureusement, le rendez-vous avec Arenc est fixé le vendredi soir... notre week-end est préservé !

Alex m'accueille à la descente du train. Il m'enveloppe de ses bras en murmurant des mots de bienvenue. Frissons de plaisir et désir mélangés...

- Allez viens, ma chérie, on se débarrasse de cette corvée, et ensuite, à nous la Dolce Vita !

Main dans la main, nous remontons le quai vers le cœur de la gare Montparnasse, noire d'un monde pressé de partir en week-end. Alex m'entraîne vers la station de bus où nous attrapons au vol le 92. Une heure, une heure à parcourir les rues animées et embouteillées de Paris pour arriver place de l'Étoile. Je ne sais pas comment les parisiens font pour supporter ça, au quotidien ! La densité de la circulation nous donne le temps d'apprécier les merveilles qui ponctuent notre trajet... La place des Invalides avec son École Militaire, le pont de l'Alma, sans oublier les bâtiments historiques et les avenues grandioses ; bouquet final sur l'Arc de Triomphe, que le stress grandissant avec l'approche de l'entrevue me fait ignorer. Stress incompréhensible -je n'ai aucune raison de craindre cette rencontre avec un inconnu- que les paroles

rassurantes d'Alex ne font qu'accentuer. Pourquoi Arenc tient-il tant à me parler ? Que me veut-il ?

Il m'a donné rendez-vous au bar de l'hôtel Raphael, avenue Kléber. Le faste écrasant de l'établissement n'arrange rien à ma tension. En suivant le portier qui nous accompagne jusqu'au bar, je me sens comme une intruse, une va-nu-pieds chez les Lords. Ma tenue, chemise en lin jaune vif sur un jean classique et des tennis en toile assorties à la chemise, me semblait idéale pour un week-end de printemps en amoureux. Ici, elle fait presque tâche !

Après avoir parcouru les trois-quarts de la distance entre la réception et le bar, et foulé au moins quatre tapis précieux, le courage m'abandonne. Je tire sur la main d'Alex pour le ralentir...

- Viens, on s'en va !

- Tamy chérie, on y est...

- J'ai pas envie, Alex, je te jure, je le sens pas ce type !

- Tu ne diras rien, si tu n'en n'as pas envie. Mais si on renonce maintenant, je te connais un peu, tu vas passer ton week-end, et plus encore, à ressasser... *Toute angoisse est imaginaire ; le réel est son antidote...*

J'esquisse un sourire.

- tu cites Comte-Sponville ? Pas sûre que ça m'aide !

- Au moins, tu as souri ! Allez, viens, on liquide ça vite fait.

Nous franchissons les quelques mètres qui nous séparent du bar. Plus qu'un bar, c'est un club anglais, un club pour gentleman... Fauteuils profonds de cuir sombre, lumière tamisée, bouteilles

rutilantes, conversations murmurées... je suis toujours aussi mal à l'aise.

Paul Arenc s'est levé à notre entrée, sans parvenir à dissimuler son étonnement. Je ne suis pas venue seule, comme il le pensait. Je réalise que je l'ai volontairement laissé dans l'ignorance de ce « détail ». Une façon de prendre l'avantage ? Mais l'avantage de quoi ? Sur qui ? Il ne lui faut guère de temps pour se ressaisir. D'un signe, il appelle le barman. Il est à l'aise, lui, dans ce monde... Puis, toujours d'un signe, il nous invite à nous asseoir. J'ai l'impression de disparaître dans les coussins matelassés du fauteuil. Ou l'envie... Alex se pose d'une fesse sur mon accoudoir. Arenc plie son grand corps d'insecte pour s'installer en face de nous.

- Madame Casari, monsieur le commissaire... Merci d'avoir accepté cette invitation.

Le barman pose trois verres sur la table basse qui nous sépare, avec un plateau d'antipasti. Ti-punch pour moi, vodka Wisniowka, à la cerise, pour Alex, et un liquide ambré pour Arenc... La colère cède la place au stress. Comment cet homme peut-il connaître nos goûts ? Rien à dire, le choix est parfait ! Trop parfait ! Je sens la main d'Alex se crisper sur mon épaule.

Comme une conclusion à sa mise en scène, Arenc lève son verre à notre attention.

- Je vous propose de boire à notre rencontre...

Je gigote sur mon fauteuil, mais la main toujours crispée d'Alex m'empêche de me lever et de partir, tandis que sa question coupe mon élan...

- Monsieur Arenc, pouvez-vous nous expliquer le pourquoi de tout ce cirque ?

- Avant de vous répondre, j'aimerais que vous regardiez ceci.

Tout en parlant, l'homme a poussé un album photos vers nous. Il me semble que sa main tremble un peu. Le regard sur moi, il se cale dans son fauteuil, son verre à la main. Dont il entame la dégustation, comme si le temps n'existait plus. Il attend simplement que nous fassions ce qu'il a dit...

Je me sens prise au piège. Que dois-je faire ? Ouvrir l'album... ma curiosité, titillée, m'y invite. Mais le tourbillon de mes émotions - peur, colère, fascination, envie de fuir- me paralyse. J'attrape mon verre pour me donner le temps de réfléchir, sans avoir conscience que c'est une façon d'accepter l'étrange proposition de Paul Arenc. Alex, silencieux, relâche la pression de sa main, et se penche pour attraper l'album, qu'il pose sur mes genoux en me murmurant à l'oreille :

- Dis-toi que le réel est un antidote à l'angoisse...

Après quelques gorgées fort utiles de Ti-punch, je me décide à ouvrir ce fichu album. Comme on se jette à l'eau. En évitant le regard de l'homme-insecte assis à quelques mètres.

Cinq photos sur la première page...

La première est une photo de moi ; j'ai trois ou quatre ans, je suis accroupie dans le sable, sans doute à la plage des Prophètes à Marseille. Je joue avec un seau et une pelle. C'est le tout début de la belle saison, car je ne suis pas en maillot de bain, et la plage est déserte. Les souvenirs reviennent... nous allions souvent aux Prophètes, avec mon père. Il adorait patauger avec moi dans le sable, et me faire sauter à pieds joints sur nos constructions avant de partir. Pour ne pas les laisser à l'ennemi, disait-il !

La deuxième photo a été prise dans l'appartement de la rue d'Endoume. C'est mon anniversaire, je suis en train de souffler mes sept bougies, entourée de camarades de classe, une avalanche de cadeaux sur la table.

La troisième est celle d'un bébé, une toute petite fille, dans les bras de mon père. Est-ce moi ? Aucune idée, le bébé est bien trop jeune pour qu'on puisse le reconnaître. Je ne reconnais pas non plus le décor autour.

La quatrième est une photo d'école ; de celles qu'on faisait à l'époque, chaque année, lors de la traditionnelle séance avec le photographe. D'abord les portraits individuels, ou de fratrie, et ensuite les photos de classe. L'ardoise, qui mentionne l'année et la classe en bas à droite de chaque photo, indique que c'est une photo prise lors de ma première année d'école maternelle.

La dernière me fait monter les larmes aux yeux. J'ai cherché cette photo lorsque mon père a disparu. Elle n'était plus dans l'album familial. J'ai toujours été convaincue que ma mère l'avait jetée...

Elle a été prise peu de temps avant sa disparition. J'ai neuf ans, nous sommes tous les deux en week-end dans sa famille, à Albi. Sans ma mère. Je suis assise à côté de lui, nous sommes en grande conversation, et sa main remet en place une mèche rebelle sur mon front. Il me regarde comme... comme s'il ne devait plus me revoir. J'ai adoré cette photo dès que je l'ai vue, sans savoir pourquoi. Sans comprendre.

Prise d'un vertige, je feuillette à toute vitesse le reste de l'album. Ma vie défile sous mes yeux. Il ne manque que la dizaine d'années qui a suivi la disparition de mon père. Je retrouve Nathaniel, le père de mes garçons ; les jumeaux, depuis leur naissance ; et sur la dernière page, Alex et moi, lors de nos dernières vacances...

L'impression d'avoir été épiée, surveillée depuis toujours, ajoutée au stress qui me baigne depuis plus d'une heure, me met hors de moi. Je bondis du fauteuil, renversant Ti-punch et album, en sifflant.

- De quel droit me faites-vous surveiller monsieur Arenc ! Vous allez cesser ça tout de suite, sinon, je vous traîne en justice. Je vous jure que vos amis ne pourrons rien pour vous.

- Calme-toi... je vais t'expliquer, te raconter. Je ne te surveille pas, je veille sur toi. Je n'ai jamais cessé de veiller sur toi.

Refusant d'envisager l'évidence qui s'esquisse, je commence à rassembler mes affaires, aveuglée par ma rage.

- Alex, s'il te plait, fait moi sortir d'ici. Je ne veux pas entendre un mot de plus.

- Tamy...

La voix d'Alex s'est faite très douce. Il me prend dans ses bras, comme on attrape un noyé. Comme on berce un enfant.

- Tamy, je crois que tu devrais écouter ce que monsieur Arenc a à te dire. Après, tu feras ce que tu veux. Et je serai là.

Je me laisse bercer, le temps d'une respiration, pour laisser passer la fureur qui déferle. Les yeux fermés dans la chaleur de mon amoureux, je tente de me protéger contre le séisme que je sens venir. Alex prend les choses en main, et me réinstalle dans le fauteuil. Un nouveau Ti-punch est arrivé comme par magie, sur la table. Les clients du bar, en hommes du monde, font semblant de n'avoir rien vu, rien entendu. Bande d'hypocrites !

Incapable de regarder Paul Arenc, je m'enfonce dans le fauteuil, assise en tailleur -tant pis pour les chaussures sur le cuir ! regard baissé sur mon verre. Je suis déchirée entre l'envie de savoir et celle de ne pas savoir. J'ai peur. La citation d'Alex me semble dérisoire, tellement dérisoire ! Que pèse une citation face à la vraie vie ? La voix de Paul Arenc me parvient comme à travers un filtre. Je ne l'écoute pas. Ne pas savoir me semble salvateur ; ce que je ne sais pas n'existe pas, ne m'atteint pas. Un mot me sort de ma transe. Marseille... Je réalise qu'Arenc raconte son histoire à Alex, seul public accessible.

- ...chantier du métro de Marseille. J'étais ingénieur, pour la société Quillery Saint-Maur, l'une des boîtes retenue pour poser les rails. J'avais un poste important, je supervisais l'intégralité du chantier, treize kilomètres de voies. C'était l'époque de Gaston Deferre... Un jour, j'ai surpris une conversation entre le patron de Quillery et l'adjoint en charge du chantier. On était dans un

impasse, l'approvisionnement du chantier était compromis. Le marché du fer, victime de la déferlante néolibérale, s'envolait et les prix devenaient délirants ; on trouvait du fer à bas coût au marché noir, mais la qualité était déplorable et mettait en danger la sécurité du réseau... Il fallait aller vite, et la mairie était prête à payer pour que Quillery fasse l'impasse sur la qualité. J'ai menacé de tout révéler à la presse. C'était pas un tendre, Deferre, ses amis mafieux pouvaient, sur commande, régler le sort de n'importe qui. J'ai tenu jusqu'à la fin du chantier, mais dès que ça a été fini, j'ai compris que j'étais en danger, et ma fille aussi ! J'ai fui... pour la protéger !

- Comme ça ? Sur un coup de tête ? Les mains vides et la fleur au fusil ? Excusez-moi, monsieur Arenc, mais ça ne tient pas la route votre histoire... Surtout quand on connaît la suite brésilienne !

Je lève les yeux sur l'homme qui raconte la disparition de mon père... Qui est cet homme pour qui je ne ressens rien, sauf peut-être, du mépris ? Il est blême... de colère ? de peur ? Difficile à dire.

- Quillery a garanti, financièrement, ma sécurité, à condition que je disparaisse et que je me taise. À l'époque, je n'ai pas vu ça comme une mauvaise chose... la sécurité de ma fille était ma seule préoccupation !

- Alex, enfin, tu ne vas pas croire ça ! Quel homme peut tourner le dos à sa fille, l'oublier... Alors qu'on était si proches ! Quel père peut laisser sa petite fille entre les mains d'une femme comme était ma mère ? Vous vous disputiez tout le temps à cause de ça...

Je m'arrête, tétanisée par les mots que je viens de prononcer. Je viens d'admettre que Paul Arenc et mon père sont le même homme.

Je secoue la tête, refusant de poursuivre dans cette voie. La disparition de mon père a été le moment le plus cruel de mon enfance. Admettre qu'il était mort, et que je ne le reverrai plus, un long travail de résilience. Toute cette souffrance, dont on ne guéri jamais vraiment est tapie au fond de moi, quelque part. J'ai réussi à l'appivoiser, même si elle s'invite parfois, exacerbant mes émotions dans certaines situations, qui n'en n'ont pas besoin ! Je repousse avec effroi le souvenir des obsèques du père de mes garçons, de mon parrain... Je ne veux pas que cette souffrance ressurgisse, transmutée en abandon. Je ne veux pas refaire ce chemin. Et je ne veux pas donner à mes garçons l'espoir que leur père, mort lors d'une expédition polaire, pourrait revenir dans leur vie.

- Je peux pas, Alex... C'est trop dur. Même si c'est vrai, cet homme-là n'a pas sa place dans ma vie.
- Tamy, j'aimerais tellement que tu me pardonnes...

La réponse de Paul Arenc sonne la fin de ce que je peux supporter. Il faut que je mette le plus de distance possible entre lui et moi. Il m'empêche de respirer... Épuisée de colère, je rassemble, pour la seconde fois, mes affaires.

- Je t'attends dehors...

Le soleil couchant qui baigne les marches du perron me fait l'effet d'un baume apaisant. J'inspire un grand coup, tout en repoussant les questions qui montent à l'assaut. De l'autre côté de l'avenue, je repère un tabac. C'est ça, il me faut une cigarette !

Alex me rejoint alors que j'écrase la seconde.

- Allez viens mon amour, je t'emmène à l'hôtel. Notre bulle nous attend...

## Chapitre 52

Le taxi nous dépose rue du Temple, au cœur du quartier du Marais, devant notre hôtel. Blottie contre Alex, je n'ai prêté aucune attention au trajet. Encore sous le choc de notre discussion avec Paul Arenc, alias Gabriel Trencavel, le vrai nom de mon père -s'il s'agit bien de lui- je me laisse conduire par mon amoureux.

S'il s'agit bien de lui... Pourquoi ne l'ai-je pas reconnu ? Il a quarante ans de plus, d'accord. J'étais une enfant, encore d'accord. Mais quand même ! Les yeux, la voix ne changent pas à ce point-là ! Je sens le venin du doute s'infiltrer dans ma tête, et je sais qu'il ne me laissera pas de répit. J'ai peur. Peur d'affronter la réalité. Je suis furieuse contre cet inconnu, pour le cataclysme dans lequel il me jette.

Alex a passé son bras autour de ma taille. Soutien moral autant que physique... Mon amour, heureusement que tu es là !

Je me retrouve plantée au milieu de la chambre, perdue dans mes pensées, incapable du moindre geste.

- Tamy !

Je sursaute. Alex s'est approché de moi. Il ne me quitte pas du regard. Il attrape mes mains et les pose sur son torse.

- Tape, ça te fera du bien. Tape aussi fort que tu peux.
- Mais non ! Ça va pas ! Je vais pas me défouler sur toi !
- Alors tape doucement...

- Non, non, non...

J'accompagne pourtant chaque non, d'un coup sur sa poitrine. Jusqu'à tambouriner comme une furie. Alex me laisse faire, puis agrippe mes poignets et me les fait baisser ; enfin, il me serre dans ses bras.

- Tamy, écoute moi.

- Alex, je...

- Écoute moi. Tu viens d'apprendre une nouvelle qui te bouleverse. Mais rien ne presse. Tu n'as aucune décision à prendre. Donne-toi du temps. Il est parti depuis plus de quarante ans... rien ne presse.

- Oui, mais...

- Voilà ce que nous allons faire. Nous allons dîner dans la chambre, pour que tu sois au calme. Tu vas commencer par prendre un bain. Ensuite, nous pourrons discuter de cette rencontre toute la nuit, si tu le souhaites. Crever l'abcès. Tordre les questions dans tous les sens, si c'est ce dont tu as envie. Mais demain, on s'occupe de notre week-end, comme prévu. D'accord ?

- ...

- Allez, déshabille toi, je vais préparer ton bain.

Je lâche prise et obéis à mon homme. L'eau chaude et l'air saturé du parfum des huiles relaxantes finissent de briser ma carapace. Je laisse venir les larmes et lave ma colère, qui laisse place à la lassitude. Je perds la notion du temps...

Jusqu'à ce qu'Alex entre dans la salle de bain, deux flûtes de champagne en main.

- Ma chérie, il est temps de célébrer notre première année.

Je lève mon verre à notre conte de fée. À cet homme merveilleux qui me comprend si bien. Les fines bulles éclatent sur mon palais et ma langue, prélude d'un week-end délicieux, qu'Arenc-Trencavel ne gâchera pas !

Avoir pris la décision d'aller de l'avant me fait du bien. La fatigue émotionnelle est bien là, mais je me sens plus calme. Je prête enfin attention à ce qui m'entoure, et rend hommage au choix d'Alex, instigateur de notre escapade parisienne. La chambre, décorée avec sobriété dans un style zen, ouvre sur un petit salon. J'entrevois une terrasse surchargée de plantes, sur laquelle une table est dressée. Fleurs, bougies... rien ne manque. L'ambiance joyeuse du quartier entre par la porte-fenêtre ouverte. J'enfile une tenue confortable et rejoins mon amoureux.

- Tu as faim ?

- Je suis morte de faim ! Les émotions, ça creuse...

J'ai répondu sans bien savoir quelles émotions j'évoque ; celles de la fin d'après-midi ont été remplacée par une douce sensation de réconfort, sertie de l'amour que j'éprouve pour Alex... que je ne sais pas lui dire.

- Alors, à table ! Madame est servie.

Le menu ressemble à un voyage en Sicile, où nous nous sommes promis d'aller un jour... Beignets de pois chiche *-panelle-* et artichauts garnis en entrée, *pasta ch'i sardi*, suivi d'une sélection de desserts, les délicieux *cannolo*, au miel, aux pistaches ou aux

figures... Je me laisse bercer par le monologue de mon ami, qui me raconte avec moult détails le programme de demain. Son éloquence à décrire le musée Rodin me surprend un peu, mais je ne m'y attarde pas.

Un peu envirée par le Marsala, je me sens d'attaque pour faire le bilan de notre drôle de rendez-vous. La fraîcheur de la nuit nous a fait nous replier vers le canapé du petit salon. bercée par les Beatles, je me blottis contre Alex, dans la position qui est celle de nos longues conversations. Je ne le vois pas, mais je sens sa chaleur, j'entends sa voix. Je me sens en sécurité.

- My love, si Arenc est mon père, pourquoi je le reconnais pas ?

J'ai dit Arenc... pas Gabriel.

- C'est un homme âgé, très différent de l'image que tu as gardée de ton père. Durci par la vie qu'il a eu.

- Mais si c'était un imposteur ?

- Quel serait son intérêt ? son objectif ?

- J'en sais rien !

- Tu vois, ça tient pas la route...

Une phrase de Sacha me revient à l'esprit « *Paul Arenc a vécu à Marseille, avant de partir faire des affaires en Argentine puis aux États-Unis. Mais sous un autre nom... que j'ignore pour l'instant* ».

- Faudrait faire un test ADN...

Alex soupire, en se dégageant pour que je le regarde.

- Oui, madame le Professeur... Ça serait la preuve dont tu as sans doute besoin. Mais, tu sais, j'ai rencontré Kala, sa fille, à Saint Barth. C'est ton portrait craché. Ton sosie avec trente ans de moins. Avec une cervelle de midinette, contrairement à toi !

La boutade, loin de me détendre, me rembrunit.

- J'avais oublié ce « détail » ! J'ai une sœur...

- Toi qui rêvait d'une grande famille ! En un an, tu t'es découvert un frère et une sœur... C'est pas une bonne nouvelle ?

- Tu parles d'une famille ! De bric et de broc ! J'adore Sacha, et je suis ravie qu'il soit entré dans notre vie. Mais Kala...

- Tu ne serais pas jalouse ?

La remarque me plonge dans l'embarras... Jalouse ? À vrai dire, peut-être un peu... Kala a été élevée par son père, tandis que moi, j'ai été privée du mien. À cause de lui, des choix qu'il a fait.

- Tu crois qu'il va lui dire ?

- Je ne sais pas, ma chérie. Je n'ai aucune idée des intentions de ton... d'Arenc.

Je ne relève pas l'hésitation.

- Vous avez parlé de quoi, après mon départ ?

- De pourquoi il a manœuvré pour que je sois sur l'enquête.

- Et ?

- Pour faire ma connaissance. Il dit qu'il avait besoin de connaître l'homme de sa fille...

- Pfff...

Je hausse les épaules, repoussant les implications de cette réponse.  
Alex resserre son étreinte.

- Allez, viens. Il est temps de passer à autre chose.

D'accord, mille fois d'accord... J'embarque dans un tourbillon de sensations, où désir et plaisir rivalisent.

## Chapitre 53

Le soleil de juin n'inonde pas encore la place Jean Jaurès, mais il fait pourtant déjà chaud. J'hésite un instant, puis me décide une place en terrasse.

Je n'ai pas été bien loin... j'ai juste traversé la rue, après avoir accompagné les garçons au tribunal de grande instance de Tours, le TGI, où Marco est jugé ce matin pour conduite sans permis. Paul est avec lui, mais l'avocate m'a déconseillé de les accompagner. Il paraît que c'est mieux s'ils affrontent seuls la justice.

La terrasse de l'Annexe est tranquille. Il est encore trop tôt pour qu'elle soit assaillie de touristes. Je commande un citron pressé et m'installe de manière à voir arriver les jumeaux quand ils sortiront. L'audience commence à huit heures, mais on ne sait jamais à quelle heure on passe...

Mon casque sur les oreilles, je me branche sur la matinale de France Inter. Juste à temps pour l'émission que je ne voulais surtout pas rater...

La voix de Nicolas Demorand surgit dans ma tête :

- Il est 07h48. Avec Léa Salamé, nous recevons ce matin un grand reporter, qui vient de publier une aventure incroyable.
- Bonjour Sacha Casari.
- Bonjour Léa.

- Merci d'être avec nous ce matin. Sacha, après avoir obtenu, il y a un an, le prestigieux Livingston Awards, vous publiez un article retentissant, à double entrée, sociale et judiciaire, où il est avant tout question de la maladie d'Alzheimer. Racontez-nous comment tout a commencé...

- Après la sortie du livre *Les Fossoyeurs*, j'ai eu envie d'interviewer son auteur, Victor Castanet. Pour raconter l'histoire du livre. Il se trouve qu'à la même époque, une source proche de Santé Publique France me fait savoir que qu'ils ont des chiffres alarmants, dans certaines maisons de retraite, sur le taux de décès des résidents atteints de la maladie d'Alzheimer.

- On se souvient bien de la stupeur causée par *Les Fossoyeurs*... J'imagine que vous avez enquêté, pour savoir si certains établissements ne se débarrassaient pas, discrètement, de résidents encombrants ?

- Tout à fait... je me suis vite rendu compte que le problème ne concernait que la Creuse. Et un seul établissement en particulier, qui venait de fermer précipitamment, en effaçant toutes ses traces sur internet.

La voix de Nicolas Demorand revient...

- Expliquez-nous, Sacha, comment une seule maison de retraite peut faire bouger des chiffres au point de modifier des statistiques nationales ?

- En réalité, dans cette maison de retraite en particulier, il y avait un autre type de problème, sur lequel nous reviendrons sans doute un plus tard dans l'interview. Mais les chiffres dont parlaient mon contact sont des chiffres... ordinaires dirais-je.

- Comment... comment ça, ordinaires ? demande Léa Salamé, interloquée.

- Il faut savoir que les populations les plus pauvres, les plus fragiles, sont les plus touchées par la maladie d'Alzheimer. La précarité et le faible niveau d'étude sont des facteurs aggravants. Et donc la carte de la pauvreté en France se superpose très bien avec celle du nombre de cas d'Alzheimer. Les régions ou départements défavorisés, Creuse, Seine Saint Denis, Hauts de France sont en haut du tableau...

- Ce que vous dites est terrible.

- Oui, mais ça ne devrait pas vous surprendre... L'Insee a publié ces chiffres-là déjà en 2018. Il y a 13 ans d'écart d'espérance de vie, en France entre les 5 % les plus aisés les 5 % les plus pauvres.

- Mais vous expliquez que dans la maison de retraite sur laquelle vous avez enquêté dans la Creuse, le problème est autre ? relance Nicolas Demorand.

Je souris... A priori, les deux reporters qui reçoivent mon frère n'ont guère envie que l'entretien s'écarte de son objet principal ! Le temps d'antenne est compté ! D'ailleurs, Léa Salamé insiste...

- Oui, Sacha, quel rapport entre cette enquête, dans la Creuse, et celle que vous avez menée aux Etats-Unis et qui a permis le démantèlement d'un cartel de la drogue ?

- Tous les établissements appartiennent à un même réseau, les Jardins Qaliquo. Ils ont été les victimes collatérales d'un chantage exercé par le cartel Delda, du nom de son parrain, qu'Interpol cherchait à coincer depuis plusieurs années... Delda voulait contraindre Paul Arenc, le fondateur et propriétaire des Jardins Qaliquo, à blanchir de l'argent sale. Chaque refus de Paul Arenc se

soldait par l'empoisonnement d'un établissement, avec un poison dont les symptômes sont les mêmes que ceux de la maladie d'Alzheimer, mais en accéléré...

- Vous nous dites que des personnes âgées, résidents de maison de retraite à travers le monde, ont été empoisonnées par un cartel de la drogue, pour forcer Paul Arenc à blanchir de l'argent ? C'est horrible !

- Paul Arenc ? L'homme d'affaires qui a fait la une des journaux à l'automne, suite au drame du mariage de sa fille à Saint Barth ? demande Nicolas Demorand.

- Celui-là même... Ce drame, comme vous dites, était pour Delda un chantage direct, pour faire plier Paul Arenc, en empoisonnant sa fille et ses invités. Avec le même poison.

- Dites-moi si je me trompe, reprend Léa Salamé, mais Paul Arenc devait bien être au courant de ce qui se passait ? Pourquoi n'a-t-il rien dit ? Rien fait ?

- Il est extrêmement difficile et dangereux de s'en prendre à un cartel de la drogue. Paul Arenc risquait tout simplement sa vie, celle de sa fille. Il était coincé...

- D'accord, mais il est tout de même complice ! Au moins d'avoir laissé faire ! A-t-il été arrêté ?

- Non. Le commissaire Alexandre Robin, en charge de l'enquête sur le drame de Saint Barth, a réussi à le convaincre de collaborer avec Interpol, en échange du statut de témoin protégé.

- Il s'est passé quoi ?

- Paul Arenc a obtenu un rendez-vous avec Delda, en lui faisant croire qu'il allait céder à ses menaces. Il avait un micro dissimulé pour enregistrer leur conversation. Il a réussi à lui faire dire deux choses capitales pour l'enquête : un, l'endroit où le

poison était fabriqué, dans un labo d'Afrique du Sud ; et deux, le nom des complices à l'intérieur des Jardins Qaliko.

- C'est incroyable, on se croirait dans un roman de John le Carré ! s'exclame Léa Salamé.

- Oui... mais vous savez, quand on est reporter, on constate souvent que la réalité dépasse, et de loin, la fiction ! Interpol a abattu Delda dans les minutes qui ont suivi son entrevue avec Arenc, avant qu'il ne puisse prévenir son réseau.

- Il s'est passé quoi ?

- Delda a commencé à avoir des doutes. Il est devenu très nerveux, et la rencontre a dégénéré... La police a pu arrêter non seulement les personnes responsables des empoisonnements, mais, grâce aux documents trouvés chez Delda, démanteler le cartel. La plus à plaindre, dans l'histoire, c'est Kala, la fille de Paul Arenc.

- Ah bon ? Mais pourquoi ?

- Parce que son mari, Brice Orlov, est l'un des complices de Delda. Orlov travaillait pour Paul Arenc. Avec son statut de gendre, il avait ses entrées partout. Il a été celui qui a permis au poison d'arriver dans les assiettes des résidents, caché dans des confiseries, comme des chocolats ou des fruits garnis.

- Mais pourquoi faire ça ? Quelles étaient ses motivations ?

- La haine et l'envie. Il haïssait son beau-père, qui le tenait en piètre estime. Et lui faisait sentir. Pour lui, c'était une sorte de revanche, de vengeance...

- Jusqu'à empoisonner sa femme le jour de son mariage ? Vous y croyez vraiment ?

- Non, ce jour-là, Orlov n'était pas au courant. Il a d'ailleurs voulu arrêter suite au drame. Mais comme je vous l'ai dit, on n'échappe pas facilement à un cartel.

Une pause, un blanc... d'une fraction de seconde. J'ai l'impression que les journalistes, pourtant des pros, sont surpris. Par quoi ? Ils connaissent l'histoire, elle vient d'être publiée. Par Sacha ? Sa nonchalance qui cache une volonté inébranlable ? Son courage ? Son talent, tout simplement...

- Sacha, parlez-nous du poison. Vous avez dit qu'il donnait la maladie d'Alzheimer... Comment ça fonctionne ? reprend Nicolas Demorand

- Glutamine Casari serait mieux placée que moi pour répondre à cette question...

- Le professeur Casari ? Elle a été mêlée à l'enquête ?

- Oui. Un mot d'abord pour vous dire que Glutamine est ma sœur, mais ce n'est pas pour ça qu'elle a été impliquée dans cette vaste enquête. Au moment du drame de Saint Barth, elle accueillait dans son service du CHRU de Tours, des malades qui présentaient des symptômes bizarres. On ne le savait pas encore, mais ces patients avaient séjourné dans une résidence des Jardins Qaliqo, en Nouvelle Zélande. Des victimes de Delda.

- Vous dites qu'ils présentaient des symptômes bizarres ? Quels symptômes ?

- Des douleurs violentes dans tout le corps, et surtout à la tête, genre migraine insoutenable. Une forte fièvre. Des difficultés respiratoires. Ceux qui étaient vraiment malades avaient eu des spasmes musculaires, comme des convulsions.

- Mais ça n'a rien à voir avec la maladie d'Alzheimer !

- Bonne remarque, Léa... En fait, la ressemblance avec la maladie d'Alzheimer n'est pas visible à l'œil nu. Il faut faire des images du cerveau, avec un scanner. Et là, les médecins observent des grains noirs. Lorsqu'on les analyse, lors des autopsies des patients décédés, on constate qu'ils sont constitués d'amalgame de protéine TAU, un des agents causals de la maladie d'Alzheimer.

- Et donc, le poison est responsable de tout ça ?

- Oui, c'est une invention machiavélique qui combine la toxine du tétanos, qui a la capacité de s'infiltrer jusqu'au cerveau à partir d'une micro-blessure, et de la protéine TAU qui, une fois dans le cerveau, va déclencher une réaction en chaîne avec la protéine TAU normalement présente dans nos neurones, pour former les fameux grains noirs. Quand il y a trop de grains noirs, différentes parties du cerveau se mettent à ne plus fonctionner normalement. Ça entraîne les convulsions, les problèmes respiratoires et les migraines. Si la réaction en chaîne s'enflamme, ça finit par détruire le cerveau et les gens meurent.

- Cette histoire est vraiment dramatique ! Il y eu des morts ! On sait combien ?

- Trois à Tours, puisque la dernière patiente qui était dans le coma n'a pas survécu. Huit parmi les invités de Saint Barth. Même chose qu'à Tours, certains patients ne reviennent pas de leur coma... Et pour les autres victimes, c'est beaucoup plus difficile à chiffrer, puisqu'elles ont été associées à des victimes de la maladie d'Alzheimer. Il faudrait les autopsier pour poser un diagnostic sûr.

- Mais d'après vous ? C'est quoi, une centaine ?

- Mon enquête m'a permis d'identifier une vingtaine d'établissements concernés par cette fausse épidémie. Donc, oui,

le chiffre d'une centaine n'est pas délirant. Peut-être même sous-estimé...

- C'est monstrueux !

- Oui, c'est le mot. Des actes criminels monstrueux... Mais, la maladie d'Alzheimer est elle aussi monstrueusement injuste !

- Ah oui ?

- Comme je le disais en début d'interview, la pauvreté est un facteur aggravant le risque de développer des démences comme la maladie d'Alzheimer. Pour moi, c'est une double peine... les gens qui ont une vie difficile doivent en plus faire face à ce type de fléau lorsqu'ils vieillissent. Sans moyens financiers pour lutter dignement !

- C'est pour ça que l'État envisage de créer une assurance pour ce qu'on appelle le cinquième risque. La dépendance. Non ?

- Léa, sérieusement ! Vous ne croyez pas qu'il faudrait plutôt s'attaquer à la pauvreté, qu'à ses conséquences ?

- Hmm... Mais c'est un autre sujet. Lisez, lisez cette enquête, publiée sur le site du Monde. Elle est pleine de rebondissements et de suspense. Merci, Sacha Casari, d'avoir été avec nous ce matin en direct.

- Merci Léa, merci Nicolas !

Je me débranche de France Inter. Sacha a été parfait...

J'installe mon ordinateur sur la petite table bistrot à laquelle je suis installée et me lance dans une séance de travail. Autant mettre à profit l'attente qui risque d'être longue... M'occuper la tête m'évitera de m'inquiéter inutilement quant au verdict qui va s'abattre sur Paul !

Il est presque midi lorsque j'entend les gars s'approcher en riant. La terrasse est noire d'un monde que je n'ai pas vu arriver, absorbée que j'étais par mon écran.

- Mouuuune ! Tu nous payes un burger ? On est morts de faim !

À la mine réjouie de Paul, je comprend que tout s'est bien passé...

- D'accord, mais d'abord, vous racontez...

- L'avocate est génialissime ! Elle les a défoncé ! s'exclame Marco.

Le genou encore un peu raide, il s'installe avec précaution en face de moi, pendant que Paul se glisse à mes côtés.

- Défoncé ? Comment ça ?

- Vice de procédure ! À la poubelle le dossier... explique Paul.

- Donc, tu n'as rien ? Pas de sanction ?

- Que tchi, nada... je suis blanc comme neige !

Le soulagement qui me tombe sur les épaules me dit que j'étais bien plus inquiète que je ne me l'avouais... Je serre mon fiston dans mes bras, en lui collant une bise sur le front.

- Il n'y a de la chance que pour la crapule ! Espérons que ça vous serve de leçon... Je suis contente pour toi, mon chat ! Allez ! On va fêter ça !

Je lève le bras pour héler un serveur... L'été peut commencer.

## Epilogue

Bienvenue aux grandes vacances ! En point d'orgue de cette année universitaire plus qu'intense, j'ai organisé une journée familiale... enfin presque. Alex, Sacha, les garçons et moi. Je n'ai pas repris contact avec mon père. Pas encore.

Le soleil du solstice d'été rend aveuglante la terrasse de pierres blanches. Sacha s'affaire autour du barbecue, les jumeaux mettent la table et Alex une touche finale à la salade. Je m'amuse de ce royaume masculin, dans lequel je suis bien consciente d'occuper une place privilégiée, savoureuse.

Sacha nous régale des anecdotes de son reportage. Il en rajoute, pour le simple plaisir de voir les garçons s'extasier. Il est le héros du jour, celui qui a aidé à mettre un terme à une manipulation qui a coûté la vie à des dizaines de personnes. Son enquête, relayée par son interview sur France Inter, a fait le buzz sur tous les média.

Les jumeaux attendent, confiants, les résultats du bac. Ils se préparent à quitter la maison. Il va falloir que je m'habitue à l'idée que je vais désormais vivre seule... c'est à la fois une fierté et une déchirure.

Paul se remet de sa blessure. Il pourra sans doute reprendre le basket à la rentrée. Je ne suis pas intervenue dans leur histoire de piratage. Le lycée ne s'est aperçu de rien... Ils s'en sortent bien, mais je suis certaine que la leçon a été comprise !

- Moune ! Viens, tout est prêt ! On peut passer à table...  
Nous nous installons, heureux d'être ensemble, pour trinquer aux succès passés et à venir, au bonheur d'être là, tout simplement.

Un appel de Carrie arrive tandis que Sacha retire les brochettes du feu. Intriguée, je m'éloigne pour répondre.

- Carrie ? Tout va bien ?

Un sanglot étranglé me répond...

- Carrie, dis quelque chose... Il se passe quoi ?

- En fait, c'est Martine Cottard...

- Elle te fait encore des misères ?

- Elle a été assassinée, Tamy, tu te rends compte, assassinée !

Le crâne fracassé et les yeux crevés...

L'incrédulité me laisse sans voix. Incapable de dire quoi que ce soit d'intelligent ou qui puisse aider Carrie... Avec une pensée égoïste...

Elle est en train de gâcher mon dimanche !

# TAU

Quel rapport entre un mariage people à Saint Barth, le service de Neuropathies de l'hôpital de Tours et des Ehpad de luxe à travers le monde... à part des victimes au cerveau dévasté !

Empoisonnement ou épidémie ? L'ombre d'Alzheimer plane.

Nos trois héros, le commissaire Robin, la neurogénéticienne Tamy Casari et Sacha, son demi-frère et débrouillard grand reporter sont confrontés à de redoutables grains noirs, destructeurs de neurones...



Glutamine Casari est professeur de génétique moléculaire, spécialisée en épigénétique. Ses travaux de recherche concernent le neuro-développement et certaines maladies du cerveau.